MIRABEAU,

JUGÉ

PAR SES AMIS

ET PAR SES ENNEMIS.

Case
FRC
5540

Le convoi des Triomphateurs Romains étoit ſuivi d'une Soldateſque qui méloit ſouvent ſes cris jaloux aux acclamations des Citoyens : l'Envie s'aſſeoit ſur la tombe des Grands-Hommes, & dans ſon déſeſpoir, un poignard à la main, elle remue leurs cendres.

Did.

Prix 30 ſous broché.

A PARIS,

Chez L. P. Couret, Imprimeur-Libraire, rue Chriſtine, N°. 2.

M. DCC. XCI.

MLW 10127

THE NEWBERRY LIBRARY * NL * CHICAGO

NOTICE HISTORIQUE

DE M. DE MIRABEAU,

lue au Lycée, le 11 avril 1791, par M. de Luchet.

JE n'ai pas attendu que M. de Mirabeau fût descendu dans la tombe pour rendre un public hommage à ses talens. Peut-être ne ferai-je qu'ajouter aujourd'hui ce que je taisois alors par ménagement pour l'humaine foiblesse. Elle est rarement en état de soutenir l'image toute entière d'un Grand-Homme déployant la force & l'abondance de ses moyens. Il semble que la mort compense les torts du génie avec le vulgaire des mortels.

IL est nécessaire de reporter un moment ses regards sur cette jeunesse orageuse, source inépuisable où la haine trempoit ses traits, triste & féconde consolation de l'envie. On y rencontre, il est vrai, de fréquens écarts, l'ensemble fougueux de toutes les passions se disputant une ame de feu & y régnant tour-à-tour. On y trouvera les calculs imprudens de l'inexpérience, l'emportement de tous les desirs, l'impérieux besoin de toutes les jouissances; mais à côté de ces momens de délire, on y aperçoit des accès de repentir, des vœux à la paix de l'ame, & du moins, des projets de retour à la sagesse.

UN Père dont les réprimandes étoient des injures, les avis des menaces, & les corrections des vengeances, loin de chercher à adoucir un tempérament irascible, & à calmer un sang toujours prêt à bouillonner, ne connoissoit d'autres remèdes que des fers & des

cachots. Une célébrité fatale à tous les ſiens, ouvroit à l'Ami des Hommes ces bureaux deſpotiques d'où l'on attentoit alors à toutes les libertés. Son fils, pendant dix ans, paſſa de priſons en priſons, & c'eſt dans ces maiſons d'inhumanité qu'il contracta une aſpérité de caractère & une eſpèce de dureté dans les formes, qui ſouvent avoient beſoin de l'indulgence même de ſes amis, & ne fléchiſſoit entiérement que devant ce ſexe, à qui la nature a confié le ſoin d'adoucir nos mœurs.

A force de combats il s'affranchit de ce pouvoir terrible qui l'avoit pourſuivi juſques dans l'uſage de ſa volonté, & termina tant d'orages par un aveu éclatant des erreurs paſſées, conſigné dans un des plus beaux morceaux dont l'éloquence puiſſe s'honorer, prononcé au Parlement d'Aix, devant deux mille perſonnes, qui pendant cinq heures l'avoient entendu redemander aux lois & à la nature une épouſe que l'intérêt avoit arraché de ſes bras, & que l'amour & le repentir y rappeloient.

Il convenoit à trop de gens de ne pas croire à ce repentir. M. de Mirabeau fut abandonné aux reſſources alors incertaines de ſa plume ; la maiſon paternelle lui fut fermée, & il erra au gré des événemens & de ſes paſſions, pendant une aſſez longue ſuite d'années. Cette exiſtence équivoque le conduiſit au dérangement, le dérangement au déſordre des affaires, le déſordre aux expédiens forcés, & reprochés cependant comme s'ils étoient un choix de préférence.

Telles ſont l'origine & la cauſe de ces torts exagérés, dénaturés, reproduits depuis quinze ans dans vingt libelles qui, malgré la baſſeſſe de ces ſortes d'écrits, avoient atteint & embarraſſé plus d'une opinion reſpectable.

M. de Mirabeau eut le malheur d'être célèbre à un âge où c'eſt déja beaucoup de préſager un avenir

glorieux. La célébrité coûte le repos à tous ceux qui l'obtiennent ; il eſt une claſſe inquiète qui ne veut pas qu'on parvienne ſi rapidement à la gloire. Celle de M. de Mirabeau fut auſſi troublée par les cris des victimes immolées à la vérité, la vérité ! divinité auſtère avec laquelle on ne compoſe pas, qui repouſſe les écrits timides, & qui n'appoſe ſon ſceau qu'aux ouvrages courageux qui peuvent défier ſon œil ſévère.

Les murmures de ceux qui ſe croyoient outragés l'appelèrent dans l'arêne. Il y parut comme Hercule, une maſſue à la main, abattit à ſes pieds les athlètes qui avoient cru que l'ouvrage qu'ils combattoient renfermoit toutes ſes forces. Ainſi diſparurent devant lui les apôtres démaſqués de l'agiotage, & cette multitude d'actionnaires coupables des malheurs d'autrui & imprudens pour eux-mêmes. Ils jouoient les richeſſes du monde, & ne pouvoient perdre que ce qu'ils n'avoient pas. Cette gloire, née de quelques circonſtances paſſagères, ne ſuffiſoit point à un eſprit ambitieux, ou plutôt à un homme chez qui l'ambition la plus démeſurée n'étoit qu'un état naturel, un deſir ordinaire, juſtifié par le ſentiment de ſes forces. Il ſe perſuada qu'en s'ouvrant la carrière politique il la traverſeroit à grands pas, ne la conſidérant que comme un paſſage néceſſaire à de plus grandes choſes, & non comme un terme capable de réunir & de fixer ſes vues. Il y fut admis ſans être entièrement avoué, & malgré cette exiſtence équivoque, il y conquit un grand ſuffrage, celui du premier homme de ſon ſiècle, l'immortel Frédéric, qui, pour emprunter ſes expreſſions, lui montra les débris d'un Roi qui avoit long-temps occupé le monde.

Si les travaux diplomatiques de M. de Mirabeau ſont devenus depuis l'occaſion de la plus grande erreur, celle qu'il s'eſt reprochée long-temps ſans jamais ſe la pardonner, celle enfin qu'il a expiée autant qu'il

étoit en lui, feize heures avant fa mort, (1) il faut l'abfoudre en faveur du motif qui l'égara, & compter pour quelque chofe trois-ans de regrets.

L'IRRÉPARABLE malheur de l'infidélité à tous contrats dans un Gouvernement, l'Etat épuifé des finances, l'impoffibilité d'entretenir plus long-temps les rouages de la machine, avoient appelé une affemblée de Notables. Cet expédient incomplet, qui ne pouvoit qu'initier à la connoiffance du mal & non fournir le

---

(1) Nous rappelons pour la dernière fois, cette correfpondance de Berlin, dans laquelle il compromit l'amitié & oublia la reconnoiffance. Il la livra par foibleffe à une maifon de commerce que la honte d'une faillite alloit accabler ; prenez, dit-il, prenez cet aliment de la curiofité ; il me perd, mais il vous fauve. Il la fauva en effet, mais aux dépens de fa tranquillité intérieure.

Un de vous, Meffieurs, fut témoin de cette fcène de remords que je fuis forcé d'affoiblir ; elle lui a laiffé des fouvenirs fi profonds, qu'il ne la retraça jamais que comme une leçon puiffante & terrible de ce que peut l'erreur des paffions, même fur un grand caractère.

UN de ceux qui avoient le plus à s'en plaindre, eft un homme qui dès-lors marchoit à grands pas vers la célébrité : dépofitaire de fa confiance, paffionné pour fes talens, lifant dans l'avenir tout ce que la patrie pouvoit en attendre, M. de Talleyrand, affocioit fes penfées avec les fiennes, retenoit fes paffions ardentes, toujours prêtes à compromettre fes talens. Il fentit avec amertume la facilité avec laquelle M. de Mirabeau contriftoit l'amitié. Celui-ci devenu fon propre juge dans des momens plus calmes, connut le repentir, mais le concentra dans fon ame, & attendit trop long-temps l'occafion de le révéler ; il la fit naître, & quelques jours avant fa dernière maladie, il s'accufa à l'amitié & la trouva indulgente. Cet entretien dura fix heures. Il eft frappé d'un mal dont les progrès font effrayans ; il prend ce caractère qui rend inutile l'art vaincu ; le malade fait inviter M. de Talleyrand, & là, en tiers avec la mort, il lui dévoile fes craintes, fes efpérances, fes vues, fes projets, fes moyens, & lui tranfmet, pour ainfi dire, fon ame toute entière. Ce fut après ce legs unique que, fuffoqué par l'oppreffion, il dit à fon ami en larmes : ah ! j'étoufferois bien davantage fans notre dernière explication.

remède, ſit préſager la néceſſité des Etats-Généraux. Sans doute Mirabeau put ſe dire ſans trop d'orgueil :

> Des deſtins de la Terre il s'agit aujourd'hui,
> Et Céſar ſouffriroit qu'on les changeât ſans lui !

Toutes ſes vues ſe tournèrent donc vers cette Aſſemblée où il devoit moiſſonner tant de gloire, & ſervir ſi utilement la patrie. Un Miniſtre puiſſant alors dans l'opinion égarée du peuple François, étoit ſoupçonné de vouloir lui en fermer l'entrée, & y ſeroit parvenu, ſi Mirabeau eut attendu paiſiblement à Paris que les regards de ſes concitoyens tombaſſent ſur lui ; mais c'eſt à ſes compatriotes qu'il voulut devoir cette préférence. Déjà il eſt dans ſa province où la calomnie l'avoit précédé, où différentes manœuvres trompèrent la Nobleſſe, où des préventions commencèrent à agir ſur tous les Ordres des citoyens. Mais dès qu'on l'eut entendu, dès qu'il eut développé ſes principes amis du peuple, de la liberté, des bonnes lois qui ſeules la ſoutiennent, l'enthouſiaſme ſuccéda aux appréhenſions ; deux villes ſe diſputèrent l'avantage de l'avoir pour interprête. Des fêtes de tous genres, les diſtinctions les plus flatteuſes, l'ivreſſe d'un peuple ſubjugué, entraîné, conſacrèrent à jamais ſon glorieux ſéjour à Aix & à Marſeille..

Epoque brillante de toute eſpèce de triomphes pendant cette orageuſe légiſlature ; ils ſont trop préſens à votre penſée pour les rappeler ici, & je ſervirai mieux ſa gloire en vous offrant quelques conſidérations ſur cet homme vraiment extraordinaire, que des circonſtances particulières m'ont mis à même de connoître ſous tant de rapports.

Le plus beau droit de l'eſpèce humaine, celui de la liberté, étoit perdu pour la moitié de l'Europe ; le faire recouvrer à un grand Etat, & peut-être à d'autres encore, lui parut une de ces concep-

tions qui n'appartiennent qu'au petit nombre d'êtres à qui le Ciel permet de gouverner la Terre ; souſtraire une nation au deſpotiſme miniſtériel, à la déprédation des finances, à tant de corps tyranniques qui s'étoient emparés de la ſociété, lui sembla le ſecond de ſes devoirs ; placer enſuite cette même nation ſous le joug bienfaiſant des lois inſpirées par la raiſon, & aſſujettir des êtres égaux en beſoins à des charges proportionnellement égales, achevoit de l'acquitter envers la patrie : tel étoit le réſultat de ſes méditations. Mais lorſqu'il vit que la liberté n'étoit quelquefois que le funeſte uſage de la violence ; qu'une nouvelle ſorte de deſpotiſme plus odieux cent fois remplaçoit celui des Rois ; qu'une égalité abuſive remplaçoit l'ordre ſocial ; dans un moment d'indignation patriotique, dans un de ces accès d'amour pour le bien où ſe méloit l'impétuoſité de ſon caractère, il lui échappa de dire qu'il ſe repentoit d'avoir fait l'homme à ſon image. Plus fortement enchaîné à ſes principes, il s'efforçoit de retenir ceux qui dépaſſoient le but. Dès l'aurore de la liberté il avoit ſoutenu que la France étoit géographiquement monarchique, & qu'un Roi étoit pour nous le plus ſacré des beſoins ; en vain on l'accuſa devant le peuple ; en vain, dans un moment de fureur l'inſtrument de ſon ſupplice fut marqué à côté du ſiége de ſes triomphes ; en vain l'erreur ſema publiquement l'injure contre lui, il ſoutint qu'un Roi devoit être un Roi, & non le dépoſitaire paſſif d'une autorité mépriſée. Les perturbateurs de la liberté calomnioient des principes ſi ſages & ſeuls capables de conſommer la révolution.

Mirabeau ſe croyoit au-deſſus de tous les partis ; & voilà pourquoi il ne tenoit à aucun. Ses ennemis ne voyoient dans cette attitude philoſophique qu'une dangereuſe fluctuation ; le petit nombre d'obſervateurs, un homme maître de ſa penſée, & décidé à y amener ſon ſiècle ; il étoit loin de regarder la conſtitution

comme un ouvrage complet, mais il tenoit ce ſuperbe eſſai comme le plus beau jet de l'eſprit humain, attendant de l'avenir ce qu'il n'eſt pas donné aux hommes de faire en un jour. Il modifioit ce qu'il ne pouvoit approuver, & appeloit au temps de ce qu'il ne pouvoit prévenir ; planant ainſi au-deſſus des opérations, il peſoit leur valeur, quelquefois ſourioit de pitié, quelquefois ſe gonfloit d'indignation, & le plus ſouvent ſe renfermoit dans le ſilence accablant qui révèle un ſentiment ſi cruel pour ceux qui l'excitent ; on l'a vu auſſi céder au torrent, &, dans l'eſpoir d'arrêter de plus grands maux, ſe prêter à cette foule de réſolutions précipitées ou inconvenantes.

On l'a vu préſider & quitter tour-à-tour des ſociétés animées d'un eſprit contraire : changeoit-il d'opinion ? jamais ; mais il ſe ſervoit de toutes comme inſtrumens de la choſe publique. Il n'adoptoit pas leurs idées, mais il en faiſoit l'organe des ſiennes ; d'ailleurs ſes jugemens étoient ſi profondément invariables, que ceux dont les qualités aimables lui plaiſoient, mais dont le talent étoit foible, ne montoient jamais dans ſon opinion, & ceux au contraire dont la capacité étoit reconnue ne deſcendoient pas, quoique les défauts perſonnels qui l'accompagnoient les éloignaſſent de ſon commerce journalier. S'il n'y avoit pas des ſecrets qu'on doit aux morts comme aux vivans, que de ſingulières obſervations on pourroit révéler ! La plûpart des objets auxquels nous donnons un certain prix, ne tenoient dans ſa penſée aucune place. Peu d'inſultes littéraires, par exemple, pouvoient l'atteindre. Les productions du ſimple bel-eſprit lui ſembloient les jeux d'une enfance heureuſe, mais qu'il ne falloit pas trop prolonger ; les femmes qui pour la plûpart des hommes ne ſont qu'un objet de culte, étoient pour lui un des premiers beſoins de l'ame, & la compenſation

de la moitié des grands chagrins; la faveur populaire, le plus dangereux des bienfaits & la plus effrayante des charges.

On conclura de cette manière de juger, qu'il se plaçoit à une grande distance du reste des humains, & l'on conclura juste. Ce n'étoit pas un ridicule orgueil, puisque le concours des suffrages avoit si souvent justifié la place qu'il avoit eu la noble audace de choisir.

Son talent n'étoit cependant pas la partie morale de lui-même, sur laquelle il laissât tomber ses regards avec le plus de complaisance. Il prétendoit que le caractère étoit bien plus rare; que peu d'hommes savoient ce qu'on peut quand on sait vouloir; que les grands succès sont dus à l'énergie plus qu'à la justesse des combinaisons.

De là cette opiniâtreté dans le travail qui abrégea ses jours & doubla son existence; cette invincible persuasion que la palme étoit toujours dans la main de celui qui avoit le courage de la saisir; ce mépris pratique des préjugés qui embarrassent la route des hommes pusillanimes, préférant la prudence timide aux essais utiles au genre-humain.

De là une disposition prompte à s'irriter des difficultés, & une volupté secrète à en triompher; cette facilité à s'imposer des tâches au-dessus même des hommes les plus forts, & la conviction qu'il falloit être au-dessus de soi-même pour être toujours au niveau de sa réputation.

On a essayé d'affoiblir la sienne en indiquant les coopérateurs qu'il appeloit. Ah! sans doute, le même homme ne connoît pas parfaitement la traite des Nègres & l'exploitation des mines, le systême monétaire & la constitution du clergé; la théorie des finances & l'ordre des successions; mais pour ne pas consumer sur des recherches longues

& pénibles, un temps qui ne lui appartenoit plus; a-t-il moins conçu le plan que ces recherches devoient développer? a-t-il moins fourni les idées qui devoient conquérir les opinions? &, s'il est le créateur des moyens, qui osera lui disputer la propriété des succès? Telle est la marche de l'envie : elle s'empare de tout, & tout ne suffit pas à ses besoins dévorans.

Cette manière de voir, grande & large, de saisir la question sous tous ses points de vue, n'étoit au jugement des esprits routiniers, que des divagations déclamatoires; les expressions nerveuses & pittoresques quelquefois étrangères à notre langue, mais si convenables au langage qu'il parloit, passoient pour du néologisme. Mais avec quelle désespérante facilité Mirabeau enlevoit ces misérables ressources à ses détracteurs, lorsqu'une grande question réveilloit son génie, lorsqu'une erreur politique menaçoit l'Etat, lorsque les passions formoient ces orages terribles prêts à fondre sur le peuple ou sur le trône, sur la constitution ou sur la patrie! recueillant alors toutes ses forces, calme au milieu des tempêtes, il arrêtoit la foudre, ou la divisoit, ou la détournoit. Pilote de la nation, il la sauvoit des écueils où elle alloit se précipiter, & vingt idées brillantes étoient les phares qu'il allumoit au milieu de cette nuit ténébreuse.

Mais autant cet empire étoit puissant, si la vérité & la raison le soutenoient, autant ses moyens étoient débiles & incertains, quand l'éloquence seule devoit s'essayer sur les esprits. Il se cherchoit lui-même; des phrases sententieuses se traînoient avec lenteur, il se croyoit à la merci de ceux qui vouloient bien l'entendre, & avoit besoin de se retracer ses droits à l'attention pour continuer avec une sorte d'énergie.

Par un contraste assez rare, aux talens oratoires

dont il fatigua l'envie, il joignit à un haut degré l'esprit d'analyse, abandonné dans l'opinion à la médiocrité froide & laborieuse. Il tira de cette ressource un si grand éclat, que sa présidence sera pour cette législature & celles qui la suivront, une époque glorieuse; non que d'après un homme plein d'esprit & d'adresse, j'en veuille faire la date de sa célébrité; ce moment ne marque si fort dans l'histoire de Mirabeau, que parce qu'il s'y étoit préparé pendant vingt années. Le choix glorieux de l'Assemblée législative sert les grands talens, mais ne les donne pas.

L'AMOUR du peuple, & sur-tout sa confiance, en étoient à ses yeux la seule & digne récompense. Les villes, les manufactures, les prisons s'adressèrent à lui, & leur espoir n'étoit pas trompé. En 1785, ces hommes des montagnes, que leur probité naturalise parmi nous, & dont la Seine fait toute la richesse, craignirent que l'art ne leur enlevât leurs utiles travaux. Dans un temps où le peuple osoit à peine s'assembler pour exposer ses besoins, mille de ces infortunés courent invoquer Mirabeau, & embrassent les portiques de sa maison; enorgueilli d'une clientelle si honorable, il vole à leur secours, les rassure & les sert. Cet amour du peuple, ni combiné, ni exagéré, étoit devenu un des grands ressorts de son ame.

SI l'on me demandoit comment des affections si sublimes s'allioient avec tant de passions, je dirois que presque tous les grands-hommes ont répondu d'avance à cet étonnant problême. Ils ne sont vraiment tels que dans certains momens de leur vie, & l'admiration étend par reconnoissance, sur leur existence entière, le lustre de ces heureux instans; le reste appartient aux foiblesses, aux inconséquences, aux erreurs. Ils rentrent de

nouveau dans la foule jufqu'à ce que leur génie les en retire pour le falut du peuple, ou la gloire de leur pays.

La mort de Mirabeau a été le réfumé de fa vie : même force, quand l'art vaincu lui découvrit le tombeau ; même impatience contre la douleur ; même intérêt à la chofe publique ; même indifférence aux témoignages non fincères ; moins de regret de quitter la vie que la gloire, fon lit mortuaire eût été l'école où les hommes les plus célèbres auroient pu apprendre à mourir.

S'il exiftoit des juges trop rigoureux qui trouvaffent cette notice exagérée, je la défendrois avec l'exemple que vient de donner le peuple : l'affluence dont il a honoré l'agonie de Mirabeau, les crêpes dont Thalie & Melpomène fe font voilées, la foule profondément attriftée qui entouroit fon cercueil, les regrets mornes qui l'accompagnoient à mefure qu'il s'éloignoit, l'empreffement d'éternifer fa mémoire, fes adverfaires mêmes jetant les premières fleurs fur fa tombe, cette fondation glorieufe dont il eft la brillante époque, le privilége peut-être unique d'occuper les hommes pendant plufieurs jours, exclufivement à tout autre entretien, ne furpaffent-ils pas ce que l'enthoufiafme de la douleur, de l'admiration, de tous les fentimens exaltés pourroient & croiroient devoir fe permettre. Que font nos fuffrages, nos opinions, nos éloges à côté de cent mille voix redemandant au ciel le défenfeur de la patrie, ou lui reprochant de n'avoir pas prolongé fes deftinées.

Notice sur la mort de M. de Mirabeau, tirée du Journal de Paris, n°. 93.

M. de Mirabeau eſt mort. Au moment où cette nouvelle a été annoncée à l'Aſſemblée Nationale par ſon Préſident, un cri de douleur a retenti par toute la ſalle & dans toutes les tribunes. Toutes les paſſions & tous les partis ſe ſont réunis à donner les mêmes regrets & les mêmes larmes au grand talent que la Patrie a perdu. Son nom eſt celui que la poſtérité rencontrera le plus ſouvent dans les événemens, dans les lois & dans les monumens oratoires de la révolution. Il y a peu d'importantes queſtions dont il n'ait facilité ou déterminé la déciſion, où il n'ait porté la parole avec un grand ſuccès, ou au moins avec de grands effets. Dévoué à la cauſe de la Liberté & de la Nation par ces engagemens qui lient un homme dans tous les points de ſon exiſtence; il a pu flotter dans le choix des moyens de faire triompher cette cauſe, jamais dans la réſolution de tout ſacrifier au deſir & au beſoin de lui aſſurer un triomphe immuable. Et telle eſt la puiſſance attachée aux talens rares, telle eſt la confiance que les Nations fondent ſur eux, que, ſi on en croyoit la douleur publique, les deſtinées de l'Empire François ſeroient moins aſſurées, parce qu'un ſeul homme, parce que Mirabeau n'eſt plus.

Tout Paris couroit à ſa porte pour ſavoir de ſes nouvelles, & les Bulletins qui ſe renouveloient d'heure en heure ne ſuffiſoient pas encore à cette alarme univerſelle qui comptoit les minutes qui pouvoient ajouter aux craintes ou aux eſpérances : car on a toujours eſpéré; & il étoit

mort à moitié, qu'on ne pouvoit croire qu'il pût cesser de vivre. Il a pu voir cet intérêt si général & si vif qu'il inspiroit; & sans doute un tel spectacle a pu aussi lui adoucir les amertumes d'une mort qu'il a vue toute entière, puisque jusqu'au dernier moment il a conservé une tête nette & ferme.

Parmi les acclamations qui accompagnoient son nom depuis deux ans, de graves inculpations, il est vrai, se faisoient aussi entendre; mais les premières étoient méritées par des talens & par des services dont on ne pouvoit contester l'éclat; les secondes, environnées pour ses ennemis mêmes des obscurités de l'incertitude, jusqu'à ce qu'elles fussent prouvées avec évidence, devoient être regardées comme les vengeances du parti qui a succombé, ou des envieux que Mirabeau désoloit autant que les Aristocrates.

Si les passions, qui étoient chez lui comme ces ouragans subits, terribles & courts, ont pu l'égarer dans quelques époques de sa vie, dans la plus importante de toutes, dans l'époque de la révolution, il a eu ce bonheur qu'il étoit enchaîné au bien par ses passions mêmes. Il est impossible de l'avoir vu quelquefois dans cette familiarité où les voiles tombent, & de n'avoir pas aperçu en lui beaucoup de ces mouvemens d'ame dont il est toujours facile de faire des vertus.

Il faut des circonstances appropriées aux talens d'un homme pour en développer la grandeur & l'étendue; mais presque toujours ils sont préparés par les goûts, par les études & par les travaux de toute sa vie. M. de Mirabeau en a été un exemple. Il n'avoit pas 20 ans, une aventure de jeunesse le faisoit errer dans la Hollande, & déja il y faisoit imprimer un ouvrage contre le despotisme. Renfermé depuis dans des prisons d'Etat, il y composoit son Livre éloquent contre

les lettres-de-cachet, & rendoit ainſi ſa captivité utile à la liberté des Nations. Son écrit contre l'inſtitution de l'*Ordre de Cincinnatus* étoit d'un eſprit profondément convaincu du danger que court la liberté lorſqu'elle laiſſe établir à côté d'elle des diſtinctions qui peuvent mener à la nobleſſe héréditaire.

L'Auteur de cette notice connoît un homme de lettres qui vouloit écrire, il y a ſix ans, une Hiſtoire du *Patriciat*, & qui en parloit à M. de Mirabeau: *Laiſſez-moi*, lui dit M. de Mirabeau, *écrire cette hiſtoire, comme Patricien. je connois mieux le monſtre, & on ne croira pas que c'eſt par intérêt perſonnel que je l'écraſe.* Il y a plus de ſix ans qu'il parloit ainſi. On n'a point oublié, on n'oubliera jamais les diſcours qu'il prononça dans la Provence lorſqu'il n'étoit queſtion encore que des *Etats-Généraux*, & qu'on les convoquoit par Ordres. C'étoit l'éloquence de Marius; mais ce qui la rendoit infiniment plus belle, c'eſt que ce Marius étoit Patricien.

Tel étoit M. de Mirabeau en entrant dans la Chambre des Communes : tout ce qu'il y portoit, & je n'en excepte pas l'habitude d'une vie agitée par les paſſions & par les événemens, le rendoit propre à jouer un grand rôle dans une révolution : il falloit à-la-fois une éloquence formée dans les queſtions politiques, & une activité nourrie dans l'habitude des orages; & il avoit tout cela : il ſemble que par-tout où il ſe feroit trouvé, une révolution ſe feroit faite.

Lorſque les mouvemens de la révolution qui s'eſt opérée ſe feront calmés dans ſa ſtabilité, la penſée & le goût qui reprendront leur ſévérité tranquille, pourront juger juſqu'à quel point M. de Mirabeau a poſſédé cette ſagacité péné-

trante & profonde qui ouvre de nouveaux jours à l'eſprit humain, & ce don de faire ſortir les grands effets de l'éloquence des expreſſions qui peignent les idées avec le plus de vérité, de préciſion & de beauté. Mais dans tous les temps, la gloire de ſes talens ſoutiendra l'examen le plus rigoureux ; dans tous les temps, *ſon adreſſe ſur la retraite des troupes* aura une place parmi les modèles d'une éloquence élevée, majeſtueuſe & touchante ; & tous les autres dons qu'il poſſédoit à chaque inſtant, étoient bien autrement néceſſaires au milieu de la révolution & de l'Aſſemblée Nationale. Quelle inépuiſable fécondité & quelle multitude de grands travaux il a portés à la tribune de la Nation ! Comme ſon eſprit étoit frappé d'illuminations ſoudaines au milieu de ces agitations & de ces convulſions de l'Aſſemblée par leſquelles tant d'eſprits ſont troublés & interdits ! quelles répliques vives & tranchantes ! Certaines expreſſions un peu bizarres que le goût pouvoit réprouver, ajoutoient ſouvent à l'effet de ſes ſaillies, parce qu'elles ſembloient une inſulte de plus aux préjugés qu'il combattoit. Et comme ſes talens étoient ſecondés par les ſons de cette voix ſi pleine, ſi forte, ſi étendue, de cette voix puiſſante ſans laquelle le génie même eſt comme ſans organe au milieu d'une vaſte aſſemblée !

Aſſez ſouvent, il eſt vrai, lorſqu'il n'avoit pas eu le temps de méditer, ou qu'une paſſion violente ne le ſecondoit pas, ſes idées & ſes expreſſions ſe ſuccédoient avec lenteur, mais c'eſt qu'alors qu'il n'avoit point d'idées, il en attendoit ; car il n'avoit pas le talent de parler ſans idées, & il ne croyoit pas que des paroles fuſſent des expreſſions.

On a dit encore, & il ſe peut que beaucoup

d'esprits travailloient pour le sien ; mais c'est qu'en effet tout devient instrument de l'homme supérieur ; tout devient texte pour lui, ou tout peut opérer sur ses textes féconds, & ce sont-là des caractères de prééminence.

Enfin, il a pu exister des génies plus créateurs & des Orateurs d'un goût plus parfait ; mais nul n'a fait servir une éloquence plus dominatrice à convertir en actes & en lois les hautes pensées de la philosophie ; & ce talent, le plus utile de tous au monde, il l'a déployé dans la révolution d'un Empire accoutumé à donner des modèles à l'Europe.

Et il est mort à quarante-deux ans, sans avoir pu jouir des fruits de cette révolution, qui seront si doux pour tous les amis de la liberté, & qui auroient été si glorieux pour lui ! Il est mort sans avoir pu même assister & concourir à l'achèvement de la constitution ! La voir achevée eût suffi pour en jouir complettement. Une autre jouissance au moins lui a été réservée : il a vu, il a entendu tout un peuple s'occuper de sa maladie comme d'un événement qui auroit menacé la révolution : de son lit de douleur il entendoit crier dans les rues les bulletins de sa maladie. Ses amis, & son Médecin qui méritoit à tant de titres d'être l'ami le plus cher à son cœur, l'entretenoient de cet intérêt qu'il inspiroit au peuple. Hélas ! leur répondoit-il, *je sens qu'il seroit doux de mourir pour lui.* Il a pu emporter cette douceur au tombeau ; car il est impossible de ne pas croire que ses immenses travaux ont beaucoup contribué à une maladie dont le plus funeste caractère étoit un épuisement des principes de vie.

Dans le cours de sa maladie, il a eu souvent de l'espérance, & toujours un courage qui a

pris quelque chofe de plus élevé & de plus ferein lorfqu'il a été sûr qu'il alloit mourir. Occupé de fon teftament, l'Affemblée Nationale & la tribune ont été encore des objets de fes dernières volontés. Il a appelé auprès de lui M. l'Abbé Taleyrand fon ami : *l'Affemblée Nationale*, lui a-t-il dit, *s'occupe en ce moment d'une loi fur les teftamens ; elle trouvera peut-être affez piquant qu'un homme qui en fait un lui offre pour fon dernier hommage l'opinion qu'il avoit préparée fur cette queftion : je confie à votre amitié le foin de la lire à la tribune.*

A l'inftant où le Préfident de l'Affemblée Nationale lui a annoncé la perte qu'elle & la Nation venoient de faire, M. Barrère a demandé la parole, & voici les paroles qu'il a prononcées.

Mirabeau eft mort.....Les immenfes fervices qu'il a rendus à fa Patrie & à l'humanité font connus : les regrets publics éclatent de toutes parts ; l'Affemblée Nationale ne témoignera-t-elle pas auffi fes regrets d'une manière folemnelle ? Ce n'eft pas fur le bord de la tombe qui vient de s'ouvrir, que je viendrois réclamer de vaines diftinctions. Brifons, difoit-il lui-même, ces inftrumens de la vanité. C'eft à l'opinion publique, c'eft à la poftérité à lui affigner la place honorable qu'il a méritée ; c'eft à fes Collègues à configner leurs juftes regrets dans le monument authentique de leurs travaux. Je demande que l'Affemblée dépofe dans le procès-verbal de ce jour funèbre le témoignage des regrets qu'elle donne à la perte de ce grand homme, & qu'il foit fait, au nom de la Patrie, une invitation à tous les membres de l'Affemblée d'affifter à fes funérailles.

M. de Liancourt a ajouté, pour appuyer la motion de M. Barrère, que ce témoignage de regrets

devoit paroître plus mérité encore lorsqu'on se rappeloit ces paroles de M. de Mirabeau, presque les dernières qu'il ait prononcées à la tribune : *je combattrai les factieux, je les combattrai de quelque parti & de quelque côté qu'ils puissent être.*

M. de Beaumetz, après avoir rendu aussi de justes hommages à l'homme que la Nation vient de perdre, a fait la motion de l'honorer mieux encore en recueillant ses dernières pensées, en demandant à M. l'Evêque, ci-devant d'Autun, la lecture du discours qui lui a été confié.

Toutes ces motions ont été, comme on peut le croire, décrétées ; & l'Assemblée tout entière en a fait une autre, c'est que tous ses Membres assistent aux funérailles de leur illustre Collègue,

C'étoit le projet de loi sur les testamens qui étoit l'objet de l'ordre du jour. M. l'Evêque, ci-devant d'Autun, est arrivé au milieu de la discussion : en paroissant, il a eu la parole ; & après avoir honoré la mémoire de son ami, il a lu le discours que M. de Mirabeau lui avoit remis. On l'a écouté avec cette attention religieuse qu'on donne aux paroles des mourans. M. de Mirabeau, dans cette dernière opinion, votoit pour l'abolition des dispositions testamentaires qui sont des sources d'inégalités.

Nous en rendrons compte en même temps que de toute cette séance.

Par M. Garat.

Éloge de M. de Mirabeau, tiré de l'Assemblée Nationale, Journal de M. Perlet, No. 606.

Mirabeau n'eſt plus. Ni les vœux du peuple, ni les ſecours de l'art n'ont pu ſauver celui qui avoit ſauvé tant de fois la choſe publique. La nuit avoit donné quelques eſpérances; elles ſe ſont évanouies au matin, & à huit heures & demie il a rendu les derniers ſoupirs. La place qu'il occupoit à la tribune reſtera long-temps vacante; mais celle qu'il remplira dans l'hiſtoire de la révolution demeurera toujours.

La nature lui avoit donné les plus grandes qualités de l'orateur; un organe qui commandoit l'attention; une déclamation noble, le grand art de ſe maitriſer lui-même, en maitriſant tous les eſprits. Il avoit apporté à l'Aſſemblée Nationale des connoiſſances profondes dans tous les genres. La haine de la tyrannie, dont il avoit été plus d'une fois la victime: c'eſt dans les priſons d'état où il avoit fait l'apprentiſſage de la liberté; c'eſt dans les fers du deſpotiſme qu'il avoit appris à les briſer. Son ame fière & hardie s'étoit nourrie des leçons de la philoſophie; & quand la révolution eſt arrivée, depuis long-temps il étoit mûr pour elle.

Il avoit été nommé par ce qu'on appeloit alors le *tiers-état*, & il étoit né *gentilhomme*; jamais le peuple n'a eu de repréſentant plus fidèle, ni les préjugés des caſtes & des ordres, d'ennemi plus redoutable; il vouloit la liberté de ſon pays, mais il ſentoit plus que perſonne les malheurs

de l'anarchie & de la licence : ses dernières paroles à la tribune ont été l'engagement formel de combattre les factieux, de quelque côté qu'ils fussent; & nul n'étoit plus en état de remplir cet engagement : Il sera regretté par tous les partis ; parce que de grands talens commandent toujours le respect ; parce qu'en combattant courageusement les ennemis de la révolution, il étoit en même temps le sage modérateur des démagogues exagérés. Il ne composoit point avec le pouvoir arbitraire, en quelques mains qu'il fût placé ; mais il étoit pénétré de la nécessité de donner à la force publique le plus grand ressort, & il ne concevoit pas qu'un grand Etat pût se passer de l'influence du pouvoir exécutif; & quand il lui assignoit ses véritables bornes, il l'entouroit toujours de l'appareil le plus respectueux.

La patrie, ni l'Assemblée Nationale n'oublieront jamais sa contenance fière, lors de la séance royale du 23 juin, ni sa belle motion sur le renvoi des troupes, ni son adresse au Roi, ni son opinion sur les assignats. Dans les grandes occasions, dans les momens de crise, on se rallioit autour de lui, on s'électrisoit au feu de son éloquence; & sans jamais se dévier des principes, il tempéroit toujours la fougue de l'enthousiasme, & servoit de contre-poids à toutes les impulsions désordonnées. C'est à lui qu'on est redevable de la véritable théorie sur le droit de la paix & de la guerre.

Son éloquence étoit imposante, majestueuse, & toujours pittoresque, même lorsqu'il offensoit la sévérité du goût. Il n'étoit jamais mieux lui-même, que lorsqu'il improvisoit ; c'étoit au milieu des plus fortes contradictions, qu'il déployoit toutes les forces de son génie ; son geste, ses paroles, ses inflexions, tout en lui prenoit le caractère des circonstances ; il con-

noiſſoit merveilleuſement les convenances des choſes : perſonne ne connoiſſoit mieux que lui le grand art de verſer le ridicule, & lors même qu'il foudroyoit ſes adverſaires, il ne ſe déshonoroit jamais par d'odieuſes perſonnalités : celui qui étoit ſi terrible à la tribune, étoit doux & affable avec ſes collègues ; ſa communication étoit facile ; il avoit trop de ſupériorité pour offenſer l'amour-propre de perſonne, & trop de philoſophie pour ſe couvrir d'une morgue qui n'eſt ſouvent que le maſque de la médiocrité. Les formes de ſon ſtyle étoient quelquefois gênées ; c'eſt qu'il s'étoit fait une loi de n'employer jamais des expreſſions communes , même dans les idées les plus ſimples. Quand une queſtion avoit été long-temps débattue , on ne s'apercevoit jamais quand il prenoit la parole , que d'autres euſſent parlé avant lui.

Quoiqu'il eut déja compoſé plus de quarante volumes, ſa perte eſt d'autant plus douloureuſe qu'elle eſt prématurée ! il a été enlevé à ſon pays à l'âge de 42 ans ; ce qu'il a fait pour la conſtitution , fait regretter qu'il n'en ait pas vu poſer les derniers fondemens. De quel ſecours n'eût-il pas été dans le complément des travaux de l'Aſſemblée? qui auroit mieux que lui aſſigné la ligne de démarcation entre les lois conſtitutionnelles & celles qui ne le ſont pas ?

Sa voix tonnante effrayoit les ennemis de la liberté. Ils ſe réjouiront peut-être de ſa mort ; mais qu'ils ſongent que ſon ombre habitera long-temps au milieu des repréſentans de la nation, & que ſi la fortune publique eſt réſervée encore à des périls , le génie de la liberté ſaura évoquer ſes mânes , & puiſer dans ſon ſouvenir de nouvelles forces pour combattre les oppreſſeurs. François qui avez voulu la liberté , vous acheverez votre

ouvrage, c'eſt le tribut le plus doux que vous puiſſiez payer à la mémoire de celui qui avoit conſacré ſa vie entière pour elle.

Ses ennemis lui ont reproché quelques écarts de ſa jeuneſſe, & la calomnie a voulu quelquefois s'en ſervir pour attaquer ſa vie publique; mais ſes principes politiques n'ont jamais varié; ils étoient antérieurs à la révolution; il n'a fait que leur être fidèle; & ſans affecter une popularité dont tant d'autres ont ſu prendre le maſque, il aimoit aſſez le peuple pour le garantir de ſes propres excès, au riſque de lui déplaire; il en a donné plus d'une fois l'exemple, & n'oublions jamais ces paroles qu'il a proférées, *qu'il n'y avoit qu'un pas du Capitole à la roche Tarpéienne.*

Un événement étrange a accompagné ſa mort. Dans la même nuit ſon ſecrétaire s'eſt poignardé. Ce ſuicide inopiné a donné l'éveil à tous les ſoupçons; on a cru qu'il avoit été complice d'un grand forfait & qu'il l'avoit expié en ſe jugeant lui-même; mais on aſſure que la cauſe de cet attentat tient à une infidélité grave qu'il avoit commiſe envers M. de Mirabeau; ce fait ne tardera pas à être éclairci par le procès-verbal, que la ſection eſt occupée à dreſſer, des circonſtances de cet événement.

Par M. Lenoir.

Notice sur la mort de M. de Mirabeau, tirée de la Chronique de Paris, nº. 93.

La grande ame de Mirabeau s'eſt exhalée hier matin vers dix heures ; ſa mort a été auſſi impoſante qu'avoit été ſa vie ; la conſternation eſt générale ; atteint d'un mal dont il ne ſe diſſimuloit point le danger, ſa fermeté ne l'a pas abandonné un ſeul moment ; livré au ſoin d'un ami, dont il connoiſſoit l'attachement, il ne vouloit point voir d'autre médecin ; c'eſt avec beaucoup de peine qu'on lui fit recevoir M. Petit. *Mon ami*, diſoit-il à M. Cabanis, *c'eſt pour vous que je ne veux point voir M. Petit, ſi je reviens à la vie vous en aurez tout le mérite, & il en aura toute la gloire.* Ce mot touchant ſuffit pour confondre ceux qui ont prétendu que Mirabeau ne pouvoit connoître l'amitié : l'inſenſibilité ne ſauroit s'allier avec le génie.

Nous ſoulageons notre douleur en citant encore quelques-traits qui feront connoître l'homme que nous avons perdu, & qui n'a pas ceſſé d'être grand un ſeul moment.

Deux jours avant ſa mort, il entendit un bruit extraordinaire, il en parut ſurpris ; on lui apprit que c'étoit un coup de canon, *ſeroient-ce déjà*, s'écria-t-il, *les funérailles d'Achille.*

Un concours nombreux de citoyens aſſiégeoit ſa porte ; la rue étoit toujours pleine, & l'on voyoit bien au ſilence parfait, au calme qui régnoient, que c'étoit l'intérêt qui les amenoit & non la curioſité ; malgré leurs précautions, les oreilles de Mirabeau en furent frappées : c'eſt le peuple, lui dit-on, qui veut ſans ceſſe ap-

prendre de vos nouvelles. *Il m'a été doux*, répondit-il, *de vivre pour le peuple ; il me ſer glorieux de mourir au milieu de lui.*

Il ne s'eſt point diſſimulé un ſeul inſtant les dangers de ſon état, il a voulu que M. Petit l'en rendît certain, & l'a remercié de ſa franchiſe.

Ses ſouffrances ont été cruelles; les facultés intellectuelles de Mirabeau ne pouvoient pas ſe déſorganiſer aiſément ; les douleurs étoient plus difficiles à ſupporter que la mort, & elles n'ont point abattu ſon courage ; cependant, peu d'inſtans avant d'expirer, il a dit à M. Cabanis : *Quand un médecin traite ſon ami, il doit lui épargner les angoiſſes de la mort, & lui donner de l'opium.*

Avant-hier au ſoir, il reçut les députés de l'Aſſemblée Nationale. On doit traiter, dit-il à M. Talleyrand, l'importante queſtion des ſucceſſions ; j'avois préparé, ſur ce ſujet, un travail utile : liſez-le, ſi l'Aſſemblée veut le permettre ; il ſera peut-être intéreſſant d'entendre, ſur les ſucceſſions, le diſcours d'un homme qui aura fait ſon teſtament la veille, & qui ſera mort le matin. Il déſira enſuite y faire quelques corrections ; il y ajouta même quelques articles qu'il dicta avec la plus grande tranquillité ; & comme on ne trouvoit pas facilement les endroits qu'il vouloit revoir & corriger, quoiqu'il eût preſque tout le corps gangrené, il tournoit les feuillets de la main qui étoit libre, & indiquoit les paſſages avec préciſion.

Dans une criſe violente, il pria ſon valet-de-chambre de lui ſoutenir la tête : *Soulève-là*, dit-il, *tu n'en porteras pas une pareille !* Ce mot dans Mirabeau vivant, eût été un témoignage d'orgueil; dans Mirabeau expirant, il étoit prophétique ; il dévançoit le jugement de la poſtérité. « On m'a

ma accufé, difoit-il, d'être poltron : il me femble pourtant que la poltronnerie eft la crainte de la mort ; je l'attends avec certitude, & je la vois fans crainte ». Le refus que Mirabeau a fait de répondre à d'infolentes provocations, le courage qu'il a montré pendant fa vie & à fa mort, & fes dernières paroles, font un traité contre le duel.

Outre le mémoire lu à l'Affemblée fur les fucceffions, il en a remis aux députés quatre autres très-importans *fur le mariage des prêtres*, *fur le divorce*, *fur l'éducation nationale*, *fur les académies*.

Il a fait fon teftament & inftitué madame de Saillant, une de fes fœurs, fon héritière.

Ce fut à la voix de Mirabeau, que l'on décréta dans l'affemblée, le deuil de Francklin ; la Nation lui doit le même hommage, elle doit faire plus; c'eft dans le champ de la conftitution, près l'autel de la patrie, que doit être placée la tombe de ce Grand-Homme.

Du Guefclin, au tombeau, foumit encore des villes, & le nom de Mirabeau fera à jamais le cri de ralliement des bons citoyens.

Dans cette carrière qu'il parcourut d'un pas hardi & sûr, combien de pygmées vont paroître des géants.

Soldat, fous Alexandre, & Roi après fa mort.

Honorons par des marques extraordinaires d'eftime & de reconnoiffance, le premier Grand-Homme qu'ait perdu la France régénérée.

Par M. Noël.

Notice sur M. de Mirabeau, tirée du Spectateur National, No. 125.

Il eſt des hommes dont la deſtinée extraordinaire peut avoir une grande influence ſur celle de leur pays, & l'hiſtoire nous en offre pluſieurs exemples. Cette influence ne tient ni à leur naiſſance, ni à leurs vertus, ni à la réputation qu'ils ſe ſont acquiſe comme hommes privés ; mais elle dépend uniquement des rapports plus ou moins heureux de leur caractère & de leurs talens avec les circonſtances. Mirabeau que nous ſommes forcés de regretter aujourd'hui, & dont la mort prématurée auroit peut-être produit des ſentimens oppoſés, il y a 18 mois, eſt une preuve convaincante de cette vérité. Des paſſions violentes & des erreurs multipliées avoient condamné ſa jeuneſſe à inſpirer pour lui des ſentimens très-équivoques, & ſon nom fût reſté enſeveli dans la plus grande obſcurité, s'il n'eût pas été celui de ſon père, c'eſt-à-dire, d'un homme qui s'étoit livré, avec quelque ſuccès, à des travaux utiles. Mais, au milieu de ſes erreurs & des perſécutions qu'il ne s'attiroit pas gratuitement, on diſtingua de bonne heure un caractère prononcé, tenant quelquefois de la chaleur, & toujours de l'exaltation : on put deviner qu'un jour il porteroit l'amour de la gloire & de l'indépendance au-delà des limites ordinaires, & qu'il s'anéantiroit avec éclat, ou qu'il triompheroit de la manière la plus ſurprenante de ſes ennemis, de ſes envieux, & même de la ſévérité de ſes juges. Avec de pareils hommes, dont l'exiſtence eſt quelquefois un fléau, un abîme

appelle un abîme; mais s'ils s'y engloutiſſent, ils entraînent leur pays avec eux, ſur-tout lorſque les troubles de l'anarchie favoriſent leurs efforts.

Mirabeau, jeté dans le parti populaire par le dépit, l'intérêt personnel & l'amour de la gloire, voulut d'abord s'y aſſeoir au premier rang. Il y parvint bientôt, en déployant des maximes, hardies à cette époque, mais qui ont été exagérées depuis, et qui annonçoient, dans ſes écrits & ſes diſcours, un tribun violent, ambitieux & turbulent. Perſonne, dans ces premiers momens, ne prononça le nom du peuple avec plus de majeſté & de ſuccès; perſonne ne s'étoit encore élevé à la hauteur de ſes idées, & aucun de nos repréſentans, peut-être, n'avoit, autant que lui, réfléchi ſur les matières d'économie politique. Qu'étoit-ce en effet, & qu'eſt-ce encore que le parlage vide, académique & phraſier de ces demi-talens, de ces orateurs bruyans & nuls, qui font ſi ſouvent retentir les voûtes de l'Aſſemblée, en comparaiſon de l'éloquence mâle, quelquefois ſauvage, toujours inégale, mais toujours ſurprenante, de Mirabeau? Combien de fois n'écraſa-t-il pas d'un ſeul mot ces longues harangues que de jeunes écoliers de rhétorique débitoient avec tant de confiance! Combien de fois une ſeule obſervation, dictée par cette préſence d'eſprit & cet art heureux de concilier les opinions, qui ne l'abandonnoient jamais, rétablit-elle le calme dans l'Aſſemblée!

Quand on s'aperçut qu'il ne pouvoit avoir de rivaux, ſes envieux ſe multiplièrent : l'envie fut toujours la reſſource de la médiocrité; mais ſon aſcendant étoit déja tel, que ceux qui le jalouſoient le plus, ne virent d'autre moyen de partager ſa gloire que de s'aſſocier à ſes idées.

Peu fûr encore de tout ce qu'il pouvoit, il regarda lui-même cette coalition comme un bonheur. Il vit bientôt à quels hommes il avoit à faire, & que des opérations dirigées par des parleurs auffi foibles ou auffi nuls, ne conduifoient qu'à des réfultats nuls comme eux, ou portant tous les caractères de l'imperfection.

Il brifa donc les entraves qui le retenoient, & il refta feul. Ce fut alors que les calomnies l'accablèrent ; ce fut alors que, pour détruire le crédit d'un homme public, on rappela les détails de fa vie privée ; à chaque nouveau coup qu'on lui portoit, on le croyoit anéanti, & il fe relevoit toujours plus fier & plus fort. Si l'étendue bornée de cet ouvrage, nous permettoit de donner à ce tableau tous les détails dont il eft fufceptible, plus d'un lecteur feroit peut-être étonné. Mais nous fommes forcés de nous reftreindre à quelques réflexions.

La poftérité commence pour Mirabeau, ou plutôt elle a commencé avec fa dernière maladie, & il a dû en preffentir avec fatisfaction les jugemens ultérieurs. Il a vu avec quel intérêt toutes les claffes de citoyens s'informoient du progrès des maux phyfiques qu'il éprouvoit ; il a vu que tous les partis ont également redouté de le perdre ; & nous voyons aujourd'hui que tous font également affligés de fa mort. Pourquoi ? parce que Mirabeau, quoi qu'en difent quelques faifeurs de l'Affemblée, avoit acquis un crédit que perfonne n'ofoit lui difputer, & l'avoit acquis par fon caractère & fes talens ; parce que Mirabeau étoit peut-être le feul homme que l'on connût affez fécond en reffources, & affez amoureux de la gloire, pour opérer une réconciliation dans les efprits & amener un meilleur ordre de chofes ; parce que Mirabeau, peut-être très-immoral dans

ſa vie privée, peut-être ſuſceptible de foibleſſe ſur les queſtions particulières, avoit toujours paru inflexible & lumineux dans toutes les grandes queſtions qui intéreſſoient le bonheur public ; parce que Mirabeau étoit le ſeul homme qu'on crût pouvoir oppoſer aux petites intrigues & aux exagérations coupables d'une foule de petits tyrans ſubalternes qui n'ont ni ſes moyens, ni ſon eſprit, ni ſes talens, & qui portent quelquefois dans la diſcuſſion des affaires publiques les vices & les paſſions qu'on pouvoit lui reprocher dans le particulier.

Ces obſervations conçues & écrites à la hâte, méritent des développemens dont nous eſpérons nous occuper ſucceſſivement. Nous allons donner quelques détails ſur la maladie & ſur la mort de l'homme dont, nous oſons le prédire, les ennemis & les rivaux prendront ſoin de rehauſſer la gloire. A peine a-t-on ſu qu'il étoit malade, qu'on a répandu qu'il étoit empoiſonné. Le crime étoit poſſible; mais il n'exiſtoit pas. Mirabeau, que les plaiſirs, les travaux, les jouiſſances & d'anciennes maladies avoient déja fort affoibli, avoit paſſé une partie du dimanche 27 mars, dans une maiſon où le bonheur de le poſſéder lui avoit fait prodiguer tout ce qui pouvoit parler à ſes deſirs. Il ſe livra avec abandon aux plaiſirs dont on l'entoura, s'en alla très-fatigué, très-abattu, & prit un bain dont il ſortit accablé. Il ſe mit au lit, & ſi l'on excepte de petites lueurs pendant leſquelles la force de ſon tempérament; ſe remontra avec quelque énergie; dès cet inſtant tout préſagea ſa mort. Tous les ſecours de l'art d'Eſculape lui ont été vainement prodigués, le quinquina, le camphre, les véſicatoires. On a été juſqu'à l'entourer de peaux de moutons fraîchement tués, afin de chercher à réchauffer les extrémités déja

froides. Il a beaucoup souffert, mais il a souffert en homme. Tout entier à la nation, aux travaux qu'il avoit entrepris pour elle, il s'en est occupé jusqu'à ses derniers momens ; sa présence d'esprit, la force extraordinaire de son ame ne l'ont quitté qu'avec la vie. Il a expiré à huit heures & demie du matin, le samedi 2 avril. Son Secrétaire s'est donné trois coups de canif dans la jugulaire. On raisonne beaucoup sur cet événement qui nous paroît l'effet naturel d'une terreur occasionnée par les discours publics, ou d'un attachement exalté & désespéré. La suite prouvera si nous avons tort. Puisse-t-elle ne pas faire dire avec raison, Mirabeau a fini ses jours, à l'instant où ses travaux étoient le plus utiles à la France, & sa mort a enfanté les derniers malheurs de la nation.

Par M. de Charnois.

Notice sur M. de Mirabeau, tirée du Journal Général, No. 63.

Honoré Riquetti, Comte de Mirabeau, est mort avant-hier à dix heures du matin, à la suite d'une maladie qui l'a enlevé en moins de six jours. Son cadavre, dit un Papier public, a été ouvert en présence des gens de l'art ; & il a été solemnellement constaté que le poison n'a pas eu de part à sa mort, occasionnée par une grangrène interne qui s'étoit manifestée depuis plus de quarante-huit heures.

Le voilà donc cet homme qui a rempli l'Europe du bruit de son nom, moissonné au milieu de l'exécution de ses projets, emportant avec lui la certitude de l'étonnement & peut-être de

l'effroi que sa présence a causés sur la terre ! Je laisse à d'autres le soin d'apprécier ses talens politiques & littéraires, & ses qualités personnelles qui le faisoient chérir dans les sociétés privées. Je dirai seulement quelque chose de ce que j'ai observé de cet Homme vraiment extraordinaire. Doué d'une force physique qui lui permettoit tous les genres d'excès pour le travail & le plaisir, il s'y livroit avec une égale ardeur: son ame, au lieu de s'y laisser affaisser ou de s'y énerver, y puisoit cette conviction de ses propres forces, qui lui faisoit voir avec dédain les plus grands obstacles.... Un Médecin de ses amis le félicitoit, il y a trois ans, sur une de ces pensées saillantes qui lui étoient familières, & lui disoit : *Il y a dans cette tête... Oui,* reprit M. de Mirabeau, en se touchant le front : *Voilà de ces têtes où il y a de quoi réformer les Empires.* Il avoit dit à M. Suleau : *M. Suleau, la Fayette a une armée ; mais croyez-moi, ma tête est aussi une Puissance.* Il n'étoit cependant pas le partisan du républicanisme auquel sont livrés les trente-trois factieux qu'il a dénoncés à l'Assemblée Nationale, & qui restent maîtres du champ de bataille. Il tenoit à la monarchie ; il avoit plus qu'aucun de ses Collègues Députés, des vues en politique ; il connoissoit les hommes. Il a opiné pour le *Veto*, pour la conservation de l'Alliance avec l'Espagne, & encore dernièrement contre le projet de loi prohibitive des émigrations.

Son génie étoit fait pour le placer à la tête des événemens. La convocation des Etats-Généraux lui a offert une occasion d'être le détracteur de l'ancien Régime, de la Cour & des Ministres. Il s'est montré des premiers parmi ceux qui aspiroient à changer l'ancien ordre de choses. Comme son principe étoit *qu'il falloit se*

aire une conscience, tous les moyens lui ont été bons : il s'est lié avec les plus puissans ennemis de la Cour, les a servis avec un zèle qui ne l'a pas laissé exempt du soupçon d'avoir même été trop loin. Mais il s'étoit élevé au-dessus de la clameur publique, & il n'en étoit pas moins tout entier à ses plaisirs. C'est un reproche qu'on peut faire à la Révolution, dont les partisans, sans cesser de se livrer à la joie, voient les plus grands crimes se commettre : les assassins eux-mêmes se réjouissent en exerçant leurs cruautés sur les victimes qu'ils se sont choisies ; & cependant, observe très-bien Tacite : Le plus grand des crimes est la joie d'en avoir fait. *Exacto per scelera die, novissimum malorum fuit lætitia.* (Histor. I, 47.) Au reste, M. de Mirabeau, dont l'éloquence étoit vive, animée & pressante, & dont les principes étoient asservis à ses passions, se faisoit redouter de tous les partis, même de celui qu'il servoit, parce qu'on ne pouvoit compter sur son opinion, & que l'on connoît cette maxime de la Rochefoucault : *Il y a dans le cœur humain une génération perpétuelle de passions, en sorte que la ruine de l'une est presque toujours l'établissement d'une autre qui lui est souvent contraire.*

Par M. de Fontenai.

Éloge funèbre de M. Mirabeau, tiré de l'Orateur du Peuple, No. 33.

La consternation est générale ; le peuple, rassemblé en groupes nombreux, s'abandonne à la plus vive douleur ; Mirabeau n'est plus ! Ce n'est pas

quand sa cendre est tiède encore, qu'il convient d'interroger sa vie passée, & d'énumérer les reproches qu'on peut faire à sa mémoire; il est déja jugé par l'Etre suprême, & il le sera bientôt par l'inexorable histoire. Je rends, ainsi qu'elle le fera sans doute, la plus éclatante justice à ses sublimes talens; c'étoit l'aigle de l'Assemblée Nationale; il y lançoit les éclairs & la foudre; il faut en convenir de bonne-foi, sans lui, l'Assemblée Nationale, quand elle n'étoit encore qu'Etats-généraux, sans lui le Tiers-Etat n'auroit pas déployé contre le despotisme, & contre deux ordres privilégiés, cette mâle énergie, cette force & cette dignité, qui conviennent aux représentans d'une grande Nation. Mirabeau éleva toutes les ames au niveau de son génie; je l'admire, quand, après la séance royale, raffermissant de la voix & du geste les législateurs consternés, il s'écrie en s'adressant à Brezé: *Allez dire à votre maître que nous ne sortirons d'ici que par lambeaux*. Je l'admire au serment du Jeu de Paume; je l'admire quand il écrase sous ses pieds triomphans l'hydre du clergé, qu'il fait décréter la vente des biens ecclésiastiques pour payer la dette nationale, & qu'il appuye de toutes les forces de son éloquence entraînante la doctrine des assignats; alors, & dans beaucoup d'autres discussions, je reconnois non-seulement le Grand-Homme, le publiciste éclairé, l'orateur habile, mais, ce qui à mes yeux est bien d'un autre prix, l'homme vraiment utile à sa patrie. *Pourquoi faut-il*, disoit Loustalot, moissonné à la fleur de ses ans, *qu'un cœur comme celui de M. Mirabeau soit aussi voisin d'une pareille tête?* Pourquoi faut-il que vers le milieu de sa carrière publique, il ait fait fléchir, sous de misérables considerations, le patriotisme qui avoit signalé son premier essor? Ah! s'il eut été constamment l'appui de la liberté nationale, les regrets seroient universels & sans mélange, &

j'inonderois ce papier de mes larmes ! Mais..... respectons la douleur publique.

Tous les journaux ont retracé la maladie & les derniers momens de M. Mirabeau. Il eſt mort avec la fermeté d'un ſage. Voici ces dernières paroles: *Quand on a vécu pour le peuple, il eſt doux, il eſt glorieux de mourir au milieu de lui.* On ajoute que ſentant les approches de la mort, il a profité d'un dernier filet de voix pour demander une plume & du papier, ſur lequel il a écrit ces mots : *Adieu ma patrie, je m'endors.* Il a conſervé juſqu'à la fin ſa préſence d'eſprit. Un concours immenſe s'étant raſſemblé devant ſa porte, & deux de ſes gens étant deſcendus pour demander le ſilence, le peuple s'eſt retiré avec un religieux reſpect & une conſternation profonde. Il diſoit à ſon Chaſſeur, qui lui ſoutenoit la tête : *Mon ami, je te la léguerai.*

M. d'Autun, & quelques autres deputés l'aidoient à le ſervir ; ſes gens fondoient en larmes ; Mirabeau, promenant ſes regards ſur cet entourage funèbre, diſoit : « *Mes collègues, mes amis* ſont à mes côtés, & ils ont la bonté de me ſervir : il faut l'avouer, un ſi doux moment me donne quelques regrets ». Une heure avant ſa mort, il a témoigné à ſon Secrétaire ſon étonnement de ce que les médecins n'avoient rien compris à ſa maladie ; il s'eſt entretenu quelques inſtans avec lui, & il a expiré. Son Secrétaire s'eſt frappé de huit coups de canif, cinq dans le flanc, & trois dans la gorge ; ce ſuicide donne lieu aux plus étranges conjectures, qui ne tarderont pas à être éclaircies, puiſque le particulier n'eſt ni mort, ni bleſſé mortellement, & il eſt, dit-on, arrêté. Le bruit court qu'il a empoiſonné M. de Mirabeau ; mais c'eſt, ſans doute, une calomnie, le déſeſpoir ſeul de ſa perte l'a déterminé à s'arracher la vie ; car ce Secrétaire étoit

enthousiaste de Mirabeau jusqu'à l'adoration ; la veille qu'il tomba malade, il alla se baigner aux bains Chinois du boulevard, son secrétaire le rejoignit ; Mirabeau demanda compte de plusieurs opérations dont il l'avoit chargé ; satisfait de ses réponses, il lui donna avec la main plusieurs petits coups sur la joue, en lui disant : *Bien, bien, je t'aime comme cela.* Il faut attribuer sa mort, si elle a été naturelle, à l'humeur répercutée d'un cautère qu'il avoit fait fermer il y a 6 mois, & qui s'est jetée sur la poitrine. Il avoit les passions très-violentes, & abusoit souvent de sa force, de sa constitution. Il y a eu hier huit jours qu'il fit une orgie qui dura 15 heures.

Le peuple a demandé que son corps fût ouvert pour qu'on découvrît les traces du poison. Les aristocrates & les patriotes lui ont également fait visite pendant sa maladie ; le Roi a envoyé chez lui un Page pour savoir de ses nouvelles ; tout cela prouve qu'il avoit su plaire aux différens partis, qui tous fondoient sur lui des espérances. Le jour de sa mort, tous les spectacles ont été fermés. Il doit, dit-on, être enterré au Champ de Mars, sous l'autel de la patrie. Il est d'usage aux funérailles de nos Rois, de jeter dans la fosse qui a reçu leur dépouille mortelle, la couronne, le sceptre, la main de justice, le manteau royal, & tous les attributs de sa grandeur passée. Moi, pour la gloire de M. de Mirabeau, & le bonheur de mon pays, je fais la motion expresse que l'on ensevelisse avec lui, dans le même tombeau, les décrets sur le *veto*, sur l'hérédité de la couronne, sur la loi martiale, sur l'initiative du droit de guerre & de paix, attribué au Roi, toutes lois qui ont été son ouvrage, & le fruit de son éloquence.

Par Martel.

Notice sur M. de Mirabeau, tirée du Supplément des petites Affiches de Paris.

Mirabeau n'eſt plus !..... La France a perdu l'un des auteurs de ſa Conſtitution, & l'un de ſes plus fermes appuis. Cet homme rare, ce ſavant orateur, qui n'a jamais joué de rôle médiocre, même avant l'époque où ſa deſtinée l'appeloit à la régénération de la France, a fini hier 2 avril, à huit heures & demie du matin. Ce ſouffle ſi pur qui l'animoit, cet eſprit ſi ſubtil qui l'échauffoit, ce génie ſi puiſſant, qui l'avoit tiré de la foule des mortels; tout s'eſt évaporé !..... Ce n'eſt plus une nouvelle que nous annonçons : la conſternation qui régnoit hier ſur tous les viſages, n'a pas laiſſé un moment de doute ſur l'accident qu'on redoutoit depuis trois jours. La mort d'un Grand-Homme n'a pas beſoin des trompettes de la Renommée : c'eſt l'étincelle électrique ; elle frappe à-la-fois tous ſes concitoyens.

Le deuil le plus général a régné hier dans Paris : l'idée d'un crime atroce commis envers ce citoyen s'eſt diſſipée; on a été convaincu de l'effet trop naturel d'un cautère arrêté, & d'une maladie dont les progrès ont été irréſiſtibles. Son Secrétaire, très-attaché ſans doute à ſa perſonne, a perdu la tête dans le premier moment, & s'eſt frappé avec un canif; mais on n'a eu aucun motif pour le ſoupçonner d'un attentat odieux. Tous les Spectacles ont été fermés, & tous les citoyens, ſans diſtinction d'opinions, n'ont éprouvé

ſur cet événement qu'une ſeule affection, celle de la douleur.

M. de Mirabeau a conſervé toute ſa fermeté juſqu'au dernier moment : il a vu s'approcher la mort avec le ſang-froid qui caractériſe le vrai Philoſophe ; mais la mort, en frappant ſes organes fragiles, n'a pu anéantir ſon nom & ſes écrits, qui lui réſervent la récompenſe deſtinée aux hommes célèbres, l'immortalité.

Par M. Ducrai, Co-Rédacteur.

L'OMBRE DE MIRABEAU AUX FRANÇOIS LIBRES.

AMIS,

LE monde n'eſt plus rien pour moi ; ſous peu de jours ma mémoire même ne ſera plus rien pour lui ; mais tant que l'humanité & la patrie exiſteront, elles ſeront préſentes à mon eſprit pur. L'erreur, la prévention, la partialité, foibleſſes que l'ame doit à la nature terreſtre, ſe découvrent à ma penſée, & je vois ce qu'elles ont donné à l'ambition, à la politique, aux paſſions. Mais l'eſprit ne connoît plus que la vérité, les rayons de ſa lumière n'ont plus rien d'éblouiſſant pour moi ; je la vois telle qu'elle eſt, & telle je la tracerai.

La mort, ce tribut de la nature tant rédouté, en me rappelant vers le centre d'où j'étois émané, m'a rendu heureux, & heureux à jamais : c'eſt toujours là ſon but. Mais elle ne me ſépare pas encore entiérement des vivans. Le maître des deſtinées me permet d'inſpirer un homme obſcur, ignoré, ignorant; c'eſt par ſon organe que je parlerai encore à mes chers concitoyens, c'eſt par lui qu'ils apprendront que mon amitié pour eux m'a ſuivi au-delà du tombeau.

Le ſtyle en ſera ſimple ou myſtérieux, confus ou facile, mais toujours à la portée des différentes claſſes d'hommes à qui j'adreſſerai mes conſeils. Il eſt des langages différens pour le littérateur & pour l'artiſan, pour le général & pour le ſoldat, pour la prude & pour la coquette. Mais tous ont tort, quand ils applaudiſſent avec enthouſiaſme aux fineſſes de la réthorique où la bonne foi n'a point de part; tous ont tort, quand ils n'eſtiment que ce qui brille d'un feu factice & précaire. La beauté n'eſt plus parfaite, lorſqu'elle paroît ſous les colifichets de l'art; ils la déguiſent, l'éclipſent & l'anéantiſſent.

La vérité énergique, mais ſtable, mais ferme, mais reſpectable, ſe refuſe à la critique amère, aux ſaillies piquantes, aux ſarcaſmes mortifians; elle s'exprime avec préciſion, ne dit que ce qu'elle veut faire entendre, & dédaigne les équivoques, les détours & les piéges de l'éloquence.

Méfiez-vous, citoyens françois, lorſqu'en traitant de vos intérêts communs ou particuliers, l'éloquence emploie un pompeux galimathias, elle eſt alors l'interprête du menſonge, l'inſtrument de la calomnie, la reſſource des mal intentionnés.

Laiſſez aux auteurs dramatiques la liberté d'entortiller les phraſes; ce ſont des jouets pour vous amuſer. Laiſſez aux auteurs héroïques le ſtyle recher-

ché, ce langage de l'impoſture doit être le leur. Ils n'auroient rien à dire, s'ils ne s'en ſervoient pas. Laiſſez à vos *amis* dériſoires le langage de la détraction : ces miniſtres de la diſcorde & de l'envie ne vivent que d'impureté. Mais ce n'eſt que par beſoin ou par erreur qu'ils parcourent le chemin que leur a frayé leur génie ou foible, ou frivole, ou méchant.

Lorſque la Providence a coupé la trame honteuſe des forfaits qui accabloient votre contrée, elle n'a pas pu altérer l'ordre immuable de la nature entière, & métamorphoſer tous les cœurs coupables. Mais ſi leur férocité aſſervie n'eſt plus à craindre; rendue à elle-même, vous n'en ſeriez que plus malheureux : veillez ſans ceſſe ſur leur conduite : que l'airain ſoit toujours prêt à tonner; ils vous craignent, ils tremblent devant vous; mais ne les négligez pas; lâches, flatteurs, capables de toutes les atrocités, ils attendent le moment, ils cherchent à le faire naître, & c'eſt toujours dans l'obſcurité: ſouvenez-vous qu'ils étoient des courtiſans.

Méfiez-vous ſur-tout de ceux qui, cédant aux circonſtances, ne feignent d'applaudir à votre fermeté, que pour ſouffler ſur vous le poiſon de l'orgueil, & avec lui l'imprudence, l'injuſtice & les déſordres qui les ſuivent. Méfiez-vous de ces apôtres de la liberté, qui, regrettant par intérêt le temps qui l'a précédé, n'affectent un zèle éclairé que pour obtenir vos ſuffrages, jouir de vos bienfaits, partager l'autorité des adminiſtrations, &, à l'ombre de votre ſécurité, ourdiſſent de nouveaux liens, forgent de nouveaux fers, tendent de nouveaux piéges; leur égoïſme, leur vengeance ſont leur but, votre ruine eſt leur eſpérance.

Vous n'avez rien à craindre ſi vous vous tenez ſur vos gardes. Vous avez été idolâtres, vous devez bien plus en rougir que d'avoir été eſclaves; mais, ſoyez hommes enfin, & penſez ſans prévention,

penſez par vous-mêmes ; ne vous livrez plus à des emportemens immodérés, qui ne ſervent qu'à vous alarmer & à vous rendre malheureux. Sans être faciles ni crédules, ſoyez bons & généreux. La patrie, l'humanité, la nature vous l'ordonnent, vôtre ami vous le conſeille.

Vos ennemis ſont nombreux, mais diſperſés, déſunis, accablés par la foibleſſe, ce ſont des reptiles écraſés, dont le venin écume encore, mais ils ne peuvent plus le faire jaillir.

Vous, unis à jamais par le pacte ſolemnel & ſacré, par l'égalité conſtitutionnelle, par l'amitié, par le patriotiſme ; vous n'avez à craindre que vos mépriſes ſur le choix de vos agens, ſur celui des dépoſitaires de votre pouvoir ; ſoyez prudens & ſévères.

Les peuples voiſins voudroient être vos imitateurs, & ſi la tyrannie héréditaire les empêche encore d'agir, ce ne ſera que pour un temps ; lorſque toutes les nations verront le François heureux & tranquille, elles voudront partager ſon ſort, & ſauront vous imiter.

Ne redoutez pas, mais veillez ſur l'affluence des ſatellites vers vos frontières, alarmez-les, laſſez leur conſtance, & n'en admettez aucun dans votre ſein. S'ils ſont fuyards, ils manquent à leur devoir, mépriſez-les ; s'ils ne le ſont pas, ils viennent pour abuſer de l'hoſpitalité, chaſſez-les. Oppoſez la prudence, l'intrépidité, la force, à la ruſe, à la violence, à la rapacité, & l'intrigue & les cabales des traîtres & des tyrans ſeront déjouées, confondues.

Apprenez à juger ſainement, & ne ſacrifiez plus ou votre tranquillité univerſelle, ou la réputation individuelle, aux rapports inſidieux des nouvelliſtes ſalariés.

Ne regardez plus aveuglément comme parfaits,

ceux que vous aimez; ni comme pervers, ceux contre qui vous êtes prévenus. Epiez ſans ceſſe les premiers, confiez les ſeconds à vos tribunaux; ſoyez-en les accuſateurs, les gardiens, mais modérés, mais juſtes; & ſi les crimes ſont avérés, livrez le coupable aux rigueurs de la loi; mais ſongez que ſi elle punit le criminel, c'eſt par devoir & non par vengeance.

Vos anciens légiſlateurs la citoient ſouvent la vengance des lois. Quelques modernes même*, entraînés par une opinion, dont l'origine fait la honte de vos ancêtres, l'ont encore réclamée cette veangeance, & n'ont pas penſé qu'elle eſt le plus odieux de tous les vices, & que la juſtice eſt une vertu; & la juſtice, baſe de vos lois, doit l'être de vos actions.

Vos préjugés ſe diſſipent; mais ce nuage épais, né des ſuperſtitions payennes, augmenté par l'ignorance, retenu par l'impoſture, n'eſt repouſſé que par le ſouffle léger d'un foible zéphir. Il vous dérobe encore le ſoleil, ce nuage, il vous prive encore de ſes influences bienfaiſantes. S'il n'eſt pas en vous d'agir dans l'atmoſphère qui vous entoure, vous pouvez au moins diſſiper l'ombre funeſte qui vous fait paſſer les jours dans une nuit profonde: aſſemblez les traits de lumière qui ſe répandent de loin en loin ſur vous; n'ayez plus de fauſſe bravoure: n'ayez plus de crédulité: n'ayez plus d'aveugle confiance: applaudiſſez aux ſoins d'un patriote zélé, d'un ſoldat intrépide, d'un juge intègre, d'un laboureur vigilant; mais réprimez l'audace d'un riche orgueilleux, la négligence d'un fonctionnaire diſſipé, la morgue d'un adminiſtrateur égoïſte, l'inconduite d'un prélat corrompu, gendarmez-vous contre les abſurdités, les fauſſes illuſions, le machiavéliſme, les diſcours ſéditieux, l'intolérance, le bas reſpect, la bigotterie, le fanatiſme, & les préjugés diſparoitront.

Il eſt encore des liens de l'eſprit que vous devez briſer, ils portent ſur vous l'empreinte d'un eſclavage bien plus honteux que celui dont vous vous êtes affranchis, & vous ne cherchez pas même à le connoître, celui-là captivoit vos facultés, votre énergie, vos cœurs, votre honneur, mais celui-ci enchaîne votre raiſon, tient votre ame dans une entière apathie, & vous ſupportez ſes fers ſans murmurer.

La raiſon doit vous éclairer, c'eſt la ſeule lumière que le ciel ait placée dans votre cœur, elle ſeule doit être votre guide, tout le reſte eſt fiction. Ce ciel dont la bonté égale la puiſſance, ſeroit-il aſſez injuſte pour vous forcer à connoître ce qu'il n'a pas mis à votre portée ? pourroit-il vouloir vous faire un crime de mépriſer ce qu'il n'a pas créé ?

Les ſentimens purs de la morale n'ont pas beſoin d'être preſcrits, votre raiſon vous les dicte, votre cœur les reçoit, les chérit & les révère.

Les droits de l'homme ont établi la baſe du temple de la raiſon, précurſeur immuable de la juſtice; c'eſt à vous à l'édifier, n'épargnez point la fatigue ; que ce ſomptueux monument ſoit indeſtructible, il ſera la gloire des François & le bonheur de l'humanité.

Le terme de vos inquiétudes eſt attaché au point où tout citoyen ſera ſon devoir ſoit par vertu, ſoit par ambition.

François ! quand on ne connoitra d'autre gloire que celle de la vertu, d'autre prépondérance que celle des talens, d'autre richeſſe que celle de l'eſtime publique, vous ſerez tous heureux, parce que vous ſerez tous ſages.

ORAISON funèbre de Riquetti, tirée de l'Ami du Peuple, No. 419, Par Marat.

PEUPLE, rends grace aux Dieux, ton plus redoutable ennemi vient de tomber ſous la faulx de la parque, Riquetti n'eſt plus : il meurt victime de ſes nombreuſes trahiſons, victime de ſes trop tardifs ſcrupules, victime de la barbare prévoyance de ſes complices atroces, alarmés d'avoir vu flottant le dépoſitaire de leurs affreux ſecrets.

Frémis de leurs fureurs, & bénis la Juſtice céleſte. Mais que vois-je ! Des fourbes adroits diſperſés dans tes groupes ont cherché à ſurprendre ta pitié : & déja dupe de leurs faux diſcours, tu regrettes ce perfide comme le plus zélé de tes défenſeurs ; ils t'ont repréſenté ſa mort comme une calamité publique, & tu la pleures comme un héros qui s'eſt immolé pour toi, comme le ſauveur de la patrie. Seras-tu donc toujours ſourd à la voix de la prudence, & perdras-tu toujours la choſe publique par ton aveuglement? La vie de Riquetti fut ſouillée de mille forfaits : qu'un ſombre voile en couvre déſormais le honteux tiſſu, puiſqu'il ne peut plus te nuire, & que leur récit ne ſcandaliſe plus les vivans. Mais garde-toi de proſtituer ton encens, garde tes larmes pour tes défenſeurs intègres : ſouviens-toi qu'il étoit l'un des valets nés Deſpote; qu'il ne fronda la cour que pour capter tes ſuffrages ; qu'à peine nommé aux Etats pour défendre tes intérêts, il lui vendit les droits les plus ſacrés ; qu'après la chûte de la Baſtille il ſe montra le plus ardent ſuppôt du monarchiſme, qu'il

abuſa cent fois de ſes talens pour replacer dans les mains du Monarque tous les reſſorts de l'autorité ; que c'eſt à lui que tu dois tous les funeſtes décrets qui t'ont remis ſous le joug, & qui ont rivé tes fers : *celui de la loi martiale, celui du veto ſuſpenſif, celui de l'initiative de la guerre, celui de l'indépendance des délégués de la nation, celui du marc d'argent, celui du pouvoir exécutif ſuprême, celui de la félicitation des aſſaſſins de Metz, celui de l'accaparement du numéraire par de petits aſſignats, celui de la permiſſion d'émigrer, accordée aux conſpirateurs, &c.*

Jamais il n'éleva la voix en faveur du peuple que dans les cas de nulle importance. Après l'avoir trahi mille fois conſécutives, un ſeul jour depuis la journée des poignards, il refuſa de tremper dans une nouvelle conſpiration ; & ce refus devint pour lui (1) l'arrêt de ſa mort.

---

(1) Son Secrétaire vient d'avouer qu'il a été payé pour l'empoiſonner ; les Commiſſaires qui ſe ſont ſaiſis de l'affaire, tous vendus à la faction des conſpirateurs, ont déja travaillé à le faire rétracter : attendons-nous à voir ces affreux myſtères enſevelis à jamais dans l'antre ténébreux des comités & des tribunaux. (*Note de Marat.*)

Notice mortuaire sur M. de Mirabeau, tirée de la Feuille Villageoise, No. 29.

LEs habitans de la campagne ont entendu parler ſi ſouvent de M. de Mirabeau, qu'ils doivent être curieux d'apprendre les détails qui regardent ſes derniers jours. Nous allons ſatisfaire une curioſité ſi juſte.

L'abus des forces, le défaut de régime, des méditations continuelles & des paſſions extrêmes, avoient détruit la ſanté robuſte de M. de Mirabeau. Il négligea les avertiſſemens répétés de ſon médecin; ſe confiant dans ſa vigueur, il bravoit la nature comme il avoit bravé la tyrannie. Tout-à-coup le mal éclata. Paris, en apprenant qu'il étoit malade, apprit qu'il étoit mourant. Dans ſa longue agonie, il déploya ce même caractère qui l'avoit diſtingué dans toutes les ſituations de ſa vie orageuſe. Tantôt il lui échappoit un trait de plaiſanterie originale, tantôt il s'attendriſſoit avec ſes amis, tantôt il tonnoit contre ſes adverſaires. M. Cabanis, médecin habile & homme excellent, ne le quittoit pas. Alarmé des progrès du mal, il voulut appeler un autre médecin. M. de Mirabeau s'y oppoſa, en diſant : *Si quelqu'un peut me guérir, c'eſt vous : un autre médecin auroit la gloire de ma guériſon, tandis que vous ſeul en auriez eu le mérite.*

Cependant il fallut conſentir à recevoir un médecin nouveau. Il vint, & jugea, comme le premier, que la maladie ne laiſſoit point d'eſpérance. Une ſorte de paralyſie avoit frappé la moitie du corps. Les extrémités étoient froides. Tous les ſignes extérieurs de la gangrène étoient viſibles. Le malade voulut ſavoir de ſes médecins la vérité de ſa poſition. Ils prononcèrent l'arrêt de mort. Il l'entendit avec fermeté. Le public qui en fut inſtruit, s'y réſigna moins patiemment. Il eſt impoſſible de peindre l'effet produit par cette annonce. Tout le peuple ſe porta vers la demeure de l'agoniſant. On écartoit les voitures dont le paſſage bruyant pouvoit l'incommoder. On recommandoit le ſilence que la douleur avoit bien de la peine à garder. Malgré cette circonſcription touchante, le malade entendit la rumeur & la déſolation populaire. *Il m'a été doux*, s'écria-

t-il, *de vivre au milieu du peuple, il me ſera glorieux de mourir dans ſon ſein.* Il conſerva ſa raiſon juſqu'au dernier moment. Ayant eu un inſtant de ſyncope, ſon domeſtique accourut : *ſoutiens ma tête*, lui dit-il, *je voudrois pouvoir te la léguer.* Il fit ſon teſtament avec le même calme. Une pauvre femme qui lui ſervoit de garde-malade, pleuroit. Il lui dit gaîment : *Tu es ſans fortune, je te laiſſe une petite rente, pourquoi pleures-tu? Que t'importe ma gloire? Eh bien? tu n'entendras plus crier dans les rues; La grande motion de M. de Mirabeau.* De ces petits objets domeſtiques, il s'élevoit aux objets les plus vaſtes. Il diſcutoit la ſituation préſente de la monarchie; il en prophétiſoit la grandeur future; il ſuivoit, de ſon lit de mort, les débats de l'Aſſemblée nationale. M. l'ancien évêque d'Autun, & d'autres députés, le trouvèrent raiſonnant comme à la tribune : *Je ſais*, leur dit-il, *que l'Aſſemblée eſt occupée en ce moment d'une loi ſur les ſucceſſions. J'ai travaillé ſur cet objet. Voici le dernier écrit de ma plume que vous lirez à l'Aſſemblée. Il ſera ſingulier d'entendre un ouvrage ſur les teſtamens, fait par un homme qui a dicté le ſien la veille.* Alors il demande ſon manuſcrit, le parcourt des yeux, marque du doigt les corrections marginales, avec toute la préſence d'eſprit & l'attention ſcrupuleuſe d'un cenſeur. Cependant les forces tomboient d'heure en heure, & les douleurs augmentoient. Sa langue s'étant embarraſſée, il ſe fit apporter une plume, & il écrivit ces mots pour M. Cabanis : *Quand un malade eſt ſans eſpoir, & qu'il a pour médecin ſon meilleur ami; celui-ci eſt un barbare, s'il lui refuſe un peu d'opium pour le tirer des angoiſſes de la mort.* Un inſtant après, la parole lui étant revenue, & ſon eſprit s'étant ranimé, il prononça un diſcours rempli de grandes idées & de fortes images;

mais, interrompu tout-à-coup par une douleur vive, il jeta un cri & expira. C'étoit le 2 avril, à dix heures du matin. Un peuple immense entouroit la maison. On entendoit de tous les côtés ces mots lamentables, *il est mort, il est mort.* Une scène nouvelle augmenta l'horreur de ce moment. Le Secrétaire de M. de Mirabeau, soit par attachement, soit par folie, s'étoit percé de plusieurs coups de canif. On le trouva baigné dans son sang, & articulant des paroles vagues qui firent soupçonner que M. de Mirabeau étoit mort de poison. Cette affreuse conjecture fut bientôt dissipée. L'ouverture du cadavre, faite avec la plus grande publicité, ne laissa aucun doute sur les véritables causes de sa mort. Le siége principal de la maladie avoit été autour du cœur. On trouva sous cette peau interne qui l'enveloppe, & que l'on nomme *péricarde*, une humeur jaunâtre & opaque, des caillots de sang, & des concrétions lymphatiques, c'est-à-dire des duretés, formées lentement par des matières aqueuses, épaissies & condensées. Telle fut la cause qui précipita la fin de M. de Mirabeau. Telle étoit peut-être aussi la cause irritante qui agissoit en secret sur son cœur, & lui donnoit ces mouvemens formidables & ces fureurs irrésistibles, principe de ses succès & de ses écarts. Le peuple cependant se livroit à des regrets sans bornes. Amis, ennemis, François, voyageurs, tous les habitans des environs n'eurent qu'un sentiment. L'Assemblée Nationale éprouva la plus profonde consternation. De toutes parts arrivoient des adresses, pour demander les plus magnifiques obsèques. Parmi ces pétitions on distingua celle du Département. Elle sollicitoit une place pour le corps de Mirabeau & pour les morts célèbres, au milieu de l'église de Sainte-Geneviève. La patronne de Paris

ſembloit digne en effet de raſſembler autour d'elle tous les François illuſtres. D'un autre côté, la ſection de la Grange-Batelière, où Mirabeau venoit d'expirer, ambitionnoit l'honneur de garder une dépouille chérie. L'Aſſemblée Nationale décida pour Sainte-Geneviève, & on prépara le plus impoſant convoi. Jamais potentat n'en eut un ſemblable. Trois à quatre cent mille hommes ſervoient de cortége ou de ſpectateurs à cette marche funèbre. Le cercueil paſſa au milieu de la Place des Victoires, & à côté de la ſtatue de Louis XIV, comme pour rapprocher le plus ſuperbe des Deſpotes du plus libre des Citoyens. Arrivé dans l'égliſe de Saint-Euſtache, le cadavre fut placé dans le chœur, environné de l'Aſſemblée Nationale, & entouré des prêtres qui célébrèrent pour lui l'officedesmorts. L'office terminé, les Gardes Nationales qui occupoient avec le peuple toute la nef, firent ſubitement une ſalve de leur mouſqueterie ? & comme ſi quelque choſe de violent eût dû toujours ſe mêler aux deſtins de Mirabeau, une pierre détachée de la voûte par la commotion de cette ſalve répétée & bruyante, fracaſſa la tête d'un grenadier. Cet accident, qui auroit troublé les fêtes de la joie, ajouta une penſée noire de plus à cette ſolemnité lugubre. Une ſorte d'oraiſon funèbre fut prononcée alors, & trouva des auditeurs indulgens, parce qu'ils étoient vivement émus. L'auteur de ce diſcours n'avoit eu qu'une matinée pour l'écrire. On fut touché du mérite de la promptitude. On eut égard à une autre conſidération. On ſavoit que l'orateur avoit eu à ſe plaindre du mort. Prié par ſa Section d'exprimer les regrets publics, il obéit ; & jetant ſur le papier les premières idées qu'inſpiroit la douleur générale, il compoſa à ſix heures du matin, & prononça à huit heures du ſoir le diſcours ſuivant.

ÉLOGE

Éloge funèbre de M. de Mirabeau, prononcé le 4 Avril 1791, jour de ses funérailles, dans l'Église de Saint-Eustache, & devant l'Assemblée Nationale, par M. Cerutti, Administrateur du Département de Paris.

Choiſi par les citoyens qui repréſentent ma ſection, pour être, au milieu de ce temple & à la face du peuple, l'organe ſolemnel de la douleur publique, je viens, malgré la foibleſſe de ma voix, jeter un cri de déſolation ſur le cercueil de l'homme célèbre que l'inexorable deſtinée a frappé tout-à-coup, & arraché des bras de la France.

Le voilà deſcendu pour jamais dans l'ombre éternelle, celui qui tant de fois monta & triompha dans la tribune légiſlative! Le voilà étendu au milieu du ſanctuaire, celui qui, debout pour la patrie, en étoit la plus haute colonne! Le voilà parvenu au terme de ſes jours, avant d'être arrivé au terme de ſa carrière! . . . .

Quelle pompe funèbre peut conſoler nos regards & ſatisfaire ſes mânes? l'image de ſes travaux. Forcé par le temps de m'enfermer dans un étroit eſpace, je réduis un vaſte éloge à deux tableaux rapides. Je peindrai en peu de mots ce que Mirabeau fit en deux ans, ce qu'il oſa pour nous rendre libres, ce qu'il oſa pour nous rendre équitables; ou, ce qui eſt la même choſe, ſon génie révolutionnaire, & ſon génie conſtitutionnel. Loin de moi toute impoſture

panégyriſte; loin de moi toute oſtentation oratoire. Je n'oublierai point que je ſuis entre les deux écueils de la vanité humaine, l'autel & le tombeau.

Machiavel, cet obſervateur des ſiècles, ce précepteur des deſpotes, attribue le peu de ſuccès de la plûpart des inſurrections nationales, à deux cauſes : tantôt, dit-il, les grandes circonſtances ont manqué aux grands-hommes, & tantôt les grands-hommes manquèrent aux grandes circonſtances. Il oublia une troiſième cauſe : c'eſt que la plûpart des nations inſurgentes n'étoient pas mûres pour une révolution, ou que, diſpoſées à rompre leurs fers, elles tenoient encore aux préjugés auxquels ces fers étoient ſuſpendus. Le courage ſecouoit la chaîne, l'erreur la gardoit, & l'eſclavage des eſprits perpétuoit la tyrannie des gouvernemens.

Trois ſiècles d'abus crians, deux ſiècles de clartés progreſſives, un ſiècle de préludes réformateurs, l'expérience & le génie avoient retrempé le caractère François, & l'avoient, pour ainſi dire, aimanté d'une énergie ſurnaturelle. Monteſquieu, Voltaire, Mably, Rouſſeau, Fénélon, & l'école ſavante de l'Encyclopédie, & l'école ſomptuaire des économiſtes, & les inſtructions lumineuſes du ſage Necker (je dois le compter parmi nos oracles, dût en frémir l'ombre que je célèbre), tous ces grands-hommes, dis-je, avoient enſeigné, préparé, acheminé la Nation. Mirabeau, jeune encore, voulut, pour atteindre à leur ſphère, s'élancer au-delà des bornes qu'ils n'avoient oſé franchir, & il s'écria : ce qu'ils ont propoſé de grand, je vais l'entreprendre : ce qu'ils ont traité d'impoſſible, je vais l'exécuter : je devancerai mes précurſeurs ; mon intrépidité ſervira d'inſtrument à leur génie. Ils ont créé la lumière : je vais créer le mouvement.

Lorſque le cours des événemens eut amené, à travers tant de viciſſitudes, l'inſtant favorable, l'inſtant d'exécution; lorſque la France, redreſſée plutôt qu'abattue par la plus violente des tempêtes, conſidérant le vaiſſeau antique de l'Etat à moitié détruit & à moitié immobile, eut forcé le pilote à rouvrir le grand chantier de ſa reconſtruction, Mirabeau (j'ai employé religieuſement l'image favorite dont il ſe ſervoit) Mirabeau ſe montra ſur le rivage, Mirabeau s'élança ſur la nef, Mirabeau s'enflamma d'un zèle dévorant, Mirabeau encouragea l'élite de ſes co-laborateurs; il ſuſcita, multiplia, accéléra le mouvement populaire; & alors on vit ce que peut un homme de génie aidé d'une nation, ce que peut une nation aidée d'un homme de génie.

Et qui arma le peuple François contre ſes tyrans? Lui par ſes conſeils. Et qui déſarma les légions menaçantes de l'ariſtocratie? Lui par ſon éloquence. Et qui ferma l'abyme ouvert, l'abyme immenſe de la banqueroute? Lui par ſes calculs. Et qui étouffa les dernières clameurs de la ſuperſtition? Lui par ſa philoſophie. Et qui enfin, après avoir conduit la nation au ſommet de l'indépendance, a eſſayé de la retenir ſur le penchant de l'anarchie? Lui par ſon audace & ſa vigueur.

Ce dernier effort ne fut pas le moindre miracle de ſa vie publique. Je ne chercherai point ici à dévoiler les reſſorts; je me borne à crayonner les réſultats, & je crois être juſte en diſant: Si le génie révolutionnaire de Mirabeau a ſervi la France, ſon génie conſtitutionnel l'a ſauvée.

Sauvé la France! Et de quels périls? Des fauſſes terreurs, des motions aveugles, des écarts ruineux, & des mouvemens rétrogrades.

Sauvé la France! Et de quels ennemis? Des ennemis les plus dangereux, parce qu'ils sont des amis imprudens; d'un peuple bien intentionné, mais peu mesuré dans sa marche; d'un parti vraiment patriote, mais qui outre-passe la limite où finit le bien; des sages eux-mêmes, embarrassés ou fatigués dans le labyrinthe des incertitudes; & à qui il restituoit, ou le discernement, ou l'énergie.

Sauvé la France! Et par quels secrets? En resserrant l'alliance du peuple avec le monarque; en infusant l'ame de la république dans les sens & les organes de la monarchie; en appuyant sans cesse l'équilibre des pouvoirs, & le règne des lois; en immolant, pour ainsi dire, les tyrans sur les ruines de la Bastille, & les factieux dans le temple de la Constitution.

Architecte du temple, il en étoit devenu le gardien. Du haut de la tribune, du centre de l'administration, il avoit juré d'épier & de combattre tous les perturbateurs. En même temps il s'occupoit à consommer l'ouvrage législatif. Chaque pierre posée de sa main, consolidoit l'édifice. Son pénétrant coup-d'œil, & sa robuste adresse discernoient les places défectueuses, soulevoient les masses pesantes, polissoient les matériaux informes, marquoient les proportions délicates, cimentoient les liaisons essentielles, & ne négligoient pas même les moindres linéamens & les plus légers contours; persuadé qu'en fait de constitution toute difformité est un vice, & toute irrégularité une ruine.

A la puissance de la pensée il joignoit la magie de la parole; il faisoit reparoître avec force le point disparu de la question, & sortir avec éclat le point invisible du problême. La conséquence

éloignée étoit rapprochée & aperçue. Le nœud ſecret étoit découvert & ſuivi. Les raiſonnemens preſſés autour des objections, n'en laiſſoient échapper ni ſubſiſter aucune. La raiſon déciſive étoit la figure dominante de ſes tableaux. Un coloris quelquefois rembruni, une expreſſion quelquefois théatrale & démeſurée ſervoit à ſubjuguer la prévention, ou à réveiller la léthargie. Il tuoit ou reſſuſcitoit à ſon gré les paſſions. Il s'adreſſoit à elles pour obtenir ou leur ſuffrage ou leur ſilence. Le principe commandoit à l'Orateur, & l'Orateur commandoit à l'Aſſemblée : la tribune enfin étoit le trône de ſon génie.

Tant de travaux ont conſumé l'infatigable moteur de la révolution, & la tombe dévore celui qui dévora le deſpotiſme ! Frappé à mort preſque ſubitement, ſous le poids d'une maladie affreuſe, il a vu ſe diſſoudre & s'écrouler ſon exiſtence, d'un regard auſſi ferme qu'il avoit vû tomber le gouvernement. Ses dernières penſées ont été des conſidérations publiques & un bienfait national. Les mouvemens d'un peuple alarmé qui entouroit ſa maiſon & conſacroit d'avance ſa mémoire, calmoient ſes ſouffrances & agrandiſſoient encore ſes eſprits agoniſans. Nulle idée puſillanime n'a dégradé ſon âme aux bords de l'éternité ; & deux majeſtueuſes images rempliſſoient ſa vaſte imagination, la poſtérité & l'Aſſemblée Nationale. Il a déſiré être entendu encore de la dernière, après qu'il ne ſeroit plus. Il lui a légué le dernier tréſor de ſes méditations. Un Pontife Patriote, ſon ami, a porté, au milieu des légiſlateurs, ce tribut ſacré. L'admiration & la douleur ont écouté en ſilence & applaudi en gémiſſant. Le trône s'eſt ému en apprenant la chûte de ſon rempart. Accourant au bruit de cette cataſtrophe imprévue, le peuple conſterné ſe montroit, tantôt immobile de dé-

fefpoir, tantôt tumultuaire de défolation. Chaque front fembloit empreint de l'image du paffé. Chaque regard paroiffoit noirci du fpectacle de l'avenir ; & la France, en perdant cet appui, chanceloit en quelque forte fur fa bafe.

Citoyens François! raffurez-vous. Quoique non complet encore, l'œuvre national eft indeftructible. L'efprit public, grace à nos légiflateurs, grace à nos philofophes, grace à celui qui fut & l'un & l'autre, l'efprit public a jeté dans les têtes de fi fortes racines, qu'il a befoin d'être cultivé, mais qu'il n'a plus befoin d'être foutenu. L'arbre vivifiant couvre la France. Son immenfité fait fa ftabilité. Les talens qui l'entourent peuvent périr : ce font des ornemens, ce font des branches productives qu'il perd ; mais fa tige eft immortelle, & fa féve inépuifable.

Le rameau le plus fécond de cet arbre eft rompu! Mirabeau a fuccombé! Hélas! vous ne l'entendrez plus tonner dans la tribune ; mais il tonne encore dans fes ouvrages; fes lèvres font glacées, mais que de pages brûlantes dans fes écrits! fon cœur eft inanimé, mais il refpire dans nos lois. L'ariftocratie, peut-être, ou l'anarchie, infultent dans leur penfée un cadavre impuiffant ; mais fon nom fera plus formidable pour elles que ne l'eût été, peut-être, le refte de fa vie. Enfin, il eft réduit au néant du cercueil, mais ce cercueil, agrandi par l'enthoufiafme, fera vifité par les peuples, & il fera doué, par fon apothéofe, d'une puiffance miraculeufe : tout efclave tremblant qui en approchera, recouvrera foudain la force de brifer fes fers.

Les foldats qui avoient combattu fous Maurice de Saxe aiguifoient fur fa tombe la pointe de

leur glaive : les orateurs de la patrie viendront renforcer leur éloquence devant l'image de Mirabeau.

Vengeurs de la liberté romaine, Caſſius & Brutus furent nommés les derniers Romains : fondateurs de la liberté françoiſe, Mirabeau & ſes collègues ſeront nommés les premiers François.

Braves citoyens, dont j'ai l'honneur d'être l'organe, pardonnez au ſtyle abattu d'un écrit ſorti avec tant de précipitation de ma plume troublée. Et toi, que je célèbre ſans art & ſans affectation, ſi ma voix pénètre au ſein des morts, compte parmi les ſingularités de ta vie, & cet hommage que tu n'attendois pas de moi, & celui de ta ſection, qui a diſputé tes cendres aux quarante-ſept rivales de ſon admiration. Ces guerriers en deuil t'ont poſſédé au milieu d'eux un moment. Ils accompagnent ta dépouille à ſa demeure éternelle. Ils viennent, avec une religieuſe confiance, te recommander aux prières de ces Pontifes, médiateurs de l'Être ſuprême : te voilà devant lui; te voilà rejoint aux principes de l'univers ! les pages de notre Conſtitution, faites de ta main, toucheront en ta faveur le Père des mortels. Ah ! combien tu dois dédaigner en ce moment ces vanités humaines que tu avois la foibleſſe humaine de rechercher ! combien tu dois gémir de n'avoir pas ſéparé tant d'actions magnanimes de quelques actions moins pures ! .... Mais je ne ſuis chargé dans ce jour de deuil que de montrer la plus noble partie de toi-même. Que le voile de l'oubli, plus épais & plus ſombre que le voile de la mort, couvre les égaremens ou les lacunes de ta gloire ! Ombre fameuſe ! repoſe en paix dans le ſein de la renommée ! entretiens ton immortalité d'une penſée,

qui ſeule vaut un ſiècle de bonheur. Un légiſlateur Romain diſoit en mourant : J'avois trouvé Rome conſtruite en boue & en argile ; je la laiſſe bâtie en marbre & en métal. En expirant tu as pu dire : J'avois trouvé la France chargée de baſtilles, de parlemens, de ſatellites, de préjugés, de chaînes ; je la laiſſe avec une légiſlature tutélaire, une armée patriote, des tribunaux réglés, des temples refaits ; un trône raffermi & immuable, une Conſtitution régénérante & incorruptible.

Notice sur M. de Mirabeau, tirée de l'Ami des Patriotes, ou le défenseur de la Révolution. No. 20.

Nous ne l'entendrons plus cette voix puiſſante qui, en proclamant ſi ſolemnellement les droits ſacrés de l'humanité, affermiſſoit les trônes ſur la baſe de l'intérêt général, enſeignoit aux Rois leurs devoirs, & guidoit tous les hommes dans la route du bonheur & de la liberté, en leur parlant le langage de la raiſon.

Mirabeau n'eſt plus ! Il a jeté les premiers fondemens de la liberté de ſon pays ; il a tout fait pour elle ; il n'a pu achever ſa vaſte entrepriſe, ni la mettre à l'abri des atteintes de ſes nombreux ennemis.

Il eſt mort au moment où la Révolution étant conſommée par l'irréſiſtible aſcendant de la raiſon & de l'éternelle vérité, il travailloit à rallier tous

les partis ſous l'étendard auguſte des lois, (1) & où il ne connoiſſoit plus d'ennemis que les ennemis de la paix publique.

Toute la puiſſance de cette ame forte étoit dirigée vers la liberté; cette penſée, ce ſentiment, ce beſoin le tourmentoit inceſſamment; il ſembloit n'exiſter que pour elle; il s'y étoit dévoué tout entier.

Formé par une longue agitation, des infortunes, des perſécutions & des fautes, il avoit acquis cette connoiſſance des hommes, cette facilité de juger les événemens, qualité précieuſes ſans leſquelles on n'eſt pas un homme d'Etat.

Au milieu de l'effervefcence de toutes les paſſions, de toutes les haines, il ſavoit conſerver cette ſageſſe de raiſon qui fait toujours trouver le vrai, & qui ramène tous les eſprits droits.

Voilà pourquoi il étoit aimé, & il a été regretté de tous. Les amis de la liberté voyoient en lui ſon plus ardent, ſon plus courageux défenſeur; ceux qui préfèrent la paix à tous les biens, voyoient en lui un de ſes plus puiſſans promoteurs.

Il avoit vu de bonne heure les ſuites funeſtes que pouvoient avoir les fautes dans leſquelles des eſprits trop ardens avoient entraîné l'Aſſemblée Nationale; il avoit voulu en prévenir un grand nombre : hélas! il eſpéroit les réparer toutes.

Fort de la réflexion & de ſon expérience, il ſe trompoit rarement dans le jugement qu'il portoit des hommes & des choſes; il étoit doué

---

(1) Une des penſées qui lui étoient le plus familières, eſt celle-ci : « Il faut la plus grande liberté dans la confection de la loi, le » plus grand deſpotiſme dans l'exécution». Il avoit raiſon, puiſque la loi eſt l'expreſſion de la volonté de tous, à laquelle chacun doit ſe ſoumettre.

d'un tact exquis, qui l'a bien rarement égaré quand il ne s'en est rapporté qu'à lui, & que son excessive *facilité* ne l'a pas fait céder à des impulsions étrangères.

Les ouvrages qu'il a publiés avant l'ouverture des Etats-Généraux, ont beaucoup contribué à éveiller l'opinion publique; ceux qu'il a publiés pendant & pour l'Assemblée Nationale, ont servi à la former (1).

---

(1) Avant les États-Généraux, il a publié « l'Essai sur le despotisme, les Lettres de cachet, Considérations sur l'ordre de Cincinnatus». Il estimoit sur-tout beaucoup ce dernier ouvrage. Je lui ai souvent entendu dire qu'il étoit celui sur lequel il fondoit sa réputation littéraire.

« Sa lettre à Frédéric Guillaume, Roi de Prusse, le jour de son avénement au trône, » dont il a lu un fragment sur les émigrations, à la séance du . . . . . ., renferme une prophétie très-complette de la révolution qui s'opère en France, & qui se prépare dans le reste de l'Europe. Il est fâcheux que les Rois & leurs ministres n'aient pas su l'entendre.

Son écrit « aux Belges sur le Stathoudérat, » est une grande leçon pour ce peuple fait pour la liberté, & qui en jouira quand il sentira la nécessité d'assigner à chacun sa portion de pouvoir d'une manière si claire, qu'aucun ne puisse empiéter sur l'autre.

Ses ouvrages sur la banque de Saint-Charles, sur la caisse d'escompte, ont porté de redoutables coups à l'agiotage, & il n'est pas sans doute inutile de remarquer qu'ils ont paru dans le temps où il éprouvoit la plus grande gêne dans sa fortune.

Les très-nombreux écrits qu'il a publiés depuis le mois de mai 1789, suffiroient pour honorer un homme qui n'eût été qu'écrivain, & n'eût prétendu à aucun autre genre de gloire.

M. Barrère (l'un des hommes les plus vertueux, les plus sages, & les mieux intentionnés de l'Assemblée Nationale) publiera incessamment une collection entière de tout ce qu'a dit & écrit Mirabeau pendant la tenue de l'Assemblée Nationale; il fera précéder cet intéressant recueil d'un éloge de Mirabeau. Cette collection prouvera quelle étoit la puissance de cette ame forte, & combien étoient immenses ses conceptions.

C'est aux vrais amis de la liberté qu'il appartient d'honorer

Il avoit fondé, comme il l'a dit lui-même, ſa popularité ſur des baſes ſolides, *la raiſon & la juſtice;* il ne s'étoit pas trompé dans le jugement qu'il avoit porté du peuple; il en étoit l'idole (1).

C'étoit d'après ces principes qu'il diſoit ſouvent auſſi que l'on peut excuſer, juſtifier même tous les moyens mis en œuvre pour faire ou hâter une révolution; il croyoit tout permis pour exciter le *peuple* à la conquête de la liberté (1); mais il étoit pénétré d'un mépris très-profond pour ceux qui, n'ayant en eux-mêmes aucun moyen d'exiſtence, font des révoltes pour ſe rendre néceſſaires, & ne ſavent régner que dans le trouble & le déſordre.

Son cœur étoit plein d'ambition, mais d'une ambition grande & forte, digne d'une ame élevée; il s'étoit identifié avec ſon pays; il vouloit aſſocier ſa gloire à la gloire de la France, ſon exiſtence à celle de la France : combien ſes amis ne l'ont-ils pas vu regretter les erreurs de ſa jeuneſſe, dont le

---

la mémoire de celui à qui la liberté doit tant, & je remarque avec une vraie ſatisfaction que ce ſont deux hommes modeſtes, ſimples & ſages (MM. Barrère & Boiſſy) qui ont les premiers provoqué les honneurs que l'Aſſemblée Nationale a rendus à la mémoire de Mirabeau.

(1) Une excellente manière de le juger, ce feroit de donner d'un côté la liſte des hommes avec leſquels il fut toujours lié d'amitié ou de principes, d'un autre, celle des hommes qui ſembloient s'être attachés à lui nuire. On verroit d'un côté tous les hommes éclairés & forts, amis de la liberté & de l'ordre. On verroit de l'autre....

(2) M. Cérutti, dans ſon éloge funèbre, a fort bien ſaiſi cette nuance de ſa conduite & de ſon caractère. Cet ouvrage de M. Cérutti renferme un grand nombre de traits de vérité; il doit être lu par ceux qui veulent connoître l'opinion aujourd'hui très-heureuſement dominante. La phraſe ſuivante m'a paru très-heureuſe. « Il a immolé les tyrans ſur les » ruines de la Baſtille, & les factieux dans le temple de la » Conſtitution ».

fouvenir diminuant peut-être la confiance qu'on devoit prendre en lui, retardoit le bien qu'il défiroit faire !

Dans les momens les plus orageux, quand fes ardentes paffions fembloient l'emporter au-delà des mefures qu'il s'étoit prefcrites ; il ne s'éloignoit pas des principes qu'il s'étoit faits ; il ne dévioit pas de la ligne qu'il s'étoit tracée.

La douleur dont fa mort pénètre tous les bons citoyens, les honneurs jufqu'alors inouis, rendus (1) à fa mémoire, montrent que le *peuple*(dans la vé-

---

(1) Affez de papiers rendent compte des détails de cette cérémonie funèbre ; mais il eft quelques obfervations qui peut-être ne feront pas recueillies, & que je crois utile de placer ici ; elles pourront fervir à ceux qui étudient les hommes.

1°. M. Beauharnois, député & Préfident du Club des Jacobins, a trouvé plus noble & plus digne de lui d'occuper fon rang de Préfident que celui de Député. J'ignore ce que c'eft que l'honneur, ou M. Beauharnois s'eft étrangement mépris ; Je ne me connois pas en refpect pour fes fonctions, ou M. Beauharnois a fortement oublié les fiennes.

2°. Depuis la fortie de la maifon de M. Mirabeau jufqu'à l'églife, M. Alexandre Lameth s'eft placé à côté de M. l'Abbé Syéyes, & a beaucoup affecté de lui parler, au point que plufieurs perfonnes ont cru qu'il y avoit entre eux une intimité parfaite. Ceux qui font au courant des petits manéges, n'en ont pas été dupes ; ils favent affez que quand on ne peut pas exifter par foi-même, on veut paroître exifter par autrui. Cette affectation me rappelle celle qu'a eue M. Clermont-Tonnerre de fe placer à côté de l'Abbé Syéyes tout le temps qu'a duré la cérémonie de la Fédération.

3°. Tous les Miniftres du Roi fe font trouvés aux funérailles de Mirabeau ; on a remarqué que M. Duportail s'en étoit abftenu ; on a dit qu'il étoit malade : il eft fâcheux peut-être pour lui qu'on ait obfervé qu'il eft forti la veille & le lendemain de cette cérémonie.

4°. des Sociétés populaires ont affifté à ce convoi ; on a remarqué que celle des Jacobins formoit un CORPS, tandis que celle de 1789, répandue dans divers points, n'occupoit aucune place féparée, & que tous les membres de cette Société,

ritable & ſainte acception de ce terme) ſent le prix des ſervices qu'il a rendus à la patrie, & le beſoin qu'on en avoit encore pour écraſer les inſectes qui menacent de la ronger.

Ces hommages, ces regrets profonds & vrais, ce concours immenſe de citoyens prouvent aſſez ſans doute que le peuple penſe comme lui, & que comme lui, il veut la liberté, l'ordre, & la monarchie.

S'il eût pu prévoir cette expreſſion touchante de l'opinion publique, peut-être n'eût-il pas dit au lit de mort, qu'*il emportoit avec lui le deuil de la monarchie, que des factieux alloient s'en partager les lambeaux*.

Non, Mirabeau, tu t'es trompé; le peuple gardera l'édifice que tu as tant contribué à élever, & ce n'eſt pas pour ſervir ſous des *factieux* qu'il aura briſé ſes fers. Ralliés autour des principes que tu propageas, forts de tes dernières paroles, les vrais amis de la patrie l'arracheront aux factieux dont tu craignois l'odieuſe influence; & plus ta mort les rendroit audacieux, plus les gens de bien ſe réuniroient pour les réduire au néant dans lequel tu les avois plongés, & dont jamais ils n'euſſent dû ſortir.

---

qui ſont fonctionnaires publics, étoient à leur poſte : la raiſon de cette différence eſt ſenſible; les Jacobins ſont UN PARTI; quelle que ſoit l'opinion qu'on doit concevoir de pluſieurs membres de 1789, il eſt au moins certain que la Société ne fait pas UN PARTI, & que pourvu qu'on y profeſſe l'amour de la liberté & le reſpect pour les lois, on y eſt bien venu.

5°. Ce n'eſt jamais ſans émotion qu'on voit les enfans marcher avec les vétérans; je rappellerai ici le mot d'un enfant de treize à quatorze ans, qui étoit revêtu d'un habit d'Officier. Je le plaignois de la fatigue qu'il éprouvoit : MONSIEUR, me dit-il, avec enthouſiaſme, ON NE PEUT TROP HONORER UN GRAND-HOMME. Je fonde tout mon eſpoir ſur cette génération qui s'élève.

C'eſt par une conviction intime & profonde, par une étude très-longue de la nature des divers gouvernemens, qu'il ſoutenoit avec tant d'énergie le gouvernement monarchique en France ; & il diſoit à ce ſujet un mot très-profond, dont l'excellent diſcours de M. Thouret à la ſéance du 28 mars, ſemble être le développement : « J'ai voulu guérir » les François de la ſuperſtition de la monarchie, » & y ſubſtituer ſon culte ».

Les écrits qu'il a laiſſés ſont très-nombreux : heureuſement ſes papiers ſont entre les mains d'amis trop ſoigneux de ſa gloire, pour dérober au public rien de ce qui pourra l'honorer ; j'eſpère qu'ils publieront ſur-tout les deux plus intéreſſans, dont je vais parler.

1°. Il avoit ſenti que notre Conſtitution, dont tous les principes ſont inconteſtables, & toutes les baſes certaines, pèche par pluſieurs détails, ouvrage des circonſtances & des paſſions. Il ſavoit bien que le temps y apporteroit remède, mais il croyoit pouvoir accourcir ce temps, en appelant l'attention du peuple ſur divers points importans. Il avoit recueilli ſes penſées, à ce ſujet, dans un mémoire fort étendu, dont la publication ſeroit plus encore une preuve de ſon civiſme que de l'excellence de ſon eſprit & de la force de ſes conceptions. Il falloit ſa tête pour concevoir ce plan, peut-être falloit-il ſa tête pour l'exécuter. Le temps, ſur lequel il ſe repoſoit beaucoup, parce qu'il connoiſſoit mieux qu'un autre l'empire de la raiſon & de la vérité, le temps peut ſeul affermir la Conſtitution, en la garantiſſant également des entrepriſes du gouvernement & des excès populaires. C'eſt au temps à réparer la mort d'un grand-homme.

2°. Il avoit recueilli des matériaux innombrables pour faire l'hiſtoire de la Révolution ; il commençoit à les mettre en ordre. Si jamais ils voient le

jour, comme je l'eſpère, on connoîtra quelles étranges manœuvres ont préparé les événemens les plus ſimples en apparence; on verra combien ſont petits les hommes qui ont le plus de réputation ou de puiſſance. Les *charlatans* de tous les rangs feront bien de s'armer contre cette publication; ils y ſeront montrés à nu, & l'on verra combien eſt hideuſe ou baſſe la figure de la plûpart d'entre eux. On y verra tous ces projets de miniſtères faits & défaits depuis deux ans; tous ces engagemens menſongers; tous ces plans mal conçus, mal liés; ces petites ambitions honteuſes; ces combinaiſons mépriſables, &c. Il avoit réſolu de tout dire, & l'on trouvera chez lui des preuves de tout (1).

Il avoit auſſi fort avancé un travail ſur les Gardes Nationales, qu'il regardoit comme le *palladium* de la liberté, ſi elles ſont conſtituées dans des principes raiſonnables, & dont il redoutoit la puiſſance entre les mains des ambitieux, ſi elles ſont mal ordonnées avec notre ſyſtême de gouvernement. On doit trouver encore dans ſes papiers un travail complet ſur l'impôt, beaucoup de choſes ſur l'éducation publique, & ſur un très-grand nombre d'autres objets. On concevra difficilement comment, avec une vie ſi agitée & ſi occupée de détails, il a pu ſuffire à tant & de ſi importans travaux prévus d'avance.

Il n'eſt plus! Mais ſes ouvrages reſtent & nous ſeront utiles; ils ſerviront la liberté & les principes; ils ſeront l'arme des amis de la révolution, la terreur des factieux & des ariſtocrates.

---

(1) J'ai pluſieurs fois annoncé que j'ai AUSSI une grande quantité de matériaux très-curieux; ils paroîtront, & je les publierai avec ceux d'un ami qui m'eſt bien cher, & qui eſt l'homme de toute la France qui ſaît le plus d'anecdotes ſur la révolution. Nous dirons tout, & il eſt bien peu de coalitions dont le ſecret ne ſera découvert.

Son nom ſera une autorité redoutable à tous les ennemis de la liberté & à ceux de l'ordre ; en honorant ſa cendre avec tant de pompe, n'a-t-on pas contracté l'engagement ſolennel de ſuivre ſes principes ? S'ils n'euſſent pas été ceux du peuple, ſeroit-il aujourd'hui l'objet de tant & de ſi touchans regrets ? Grande leçon pour ceux qui veulent ſe faire une popularité durable ; ils doivent ſonger que le peuple a un beſoin abſolu de reſpecter les lois ; qu'il n'aime long-temps que ceux qui le rappellent à ſes devoirs ; que des fous, des brigands peuvent applaudir un jour l'inſenſé qui les conduit au pillage, mais que la ſeule réputation durable eſt celle qui eſt établie ſur l'*utilité générale* (1).

(1) Je ne connois pas de plus beau témoignage rendu à la mémoire de Mirabeau, que la lettre écrite au Préſident de l'Aſſemblée Nationale par les Adminiſtrateurs du Département de la Seine inférieure. Je vais la copier ici en entier, après avoir rappelé que ces Adminiſtrateurs ont donné les plus grandes preuves de ſageſſe, de civiſme, & de dévouement à la choſe publique. Cette lettre ſemble être le développement d'une penſée de M. Liancourt à la ſéance du 2 avril, à laquelle l'Aſſemblée a juſtement applaudi.

Rouen, 5 Avril 1791.

M. LE PRÉSIDENT,

« Mirabeau eſt mort ! La France perd un Grand-Homme ; » la liberté perd un de ſes plus fermes appuis.

» Patriote zélé dans un temps où nous n'avions point de » patrie, ſon ame de feu lui inſpiroit le courage d'attaquer » de front le deſpotiſme, dont il avoit ſi ſouvent été victime. » Les tyrans frémiſſoient en liſant ſes écrits, & les peuples » engourdis ſortoient de leur aſſoupiſſement à ſa voix éloquente. C'eſt ainſi que, par la puiſſance de ſon génie, il » devançoit les années & préparoit les eſprits à l'heureuſe » révolution dont il a été l'un des principaux agens. Appelé » enfin ſur un théâtre digne de ſes talens ſublimes, on l'a

Sa mort a été celle d'un homme qui dès long-temps a prévu tous les événemens poſſibles, & qui les a calculés. La choſe publique l'occupa ſeule dans ſes derniers momens, & s'il éprouvoit quelques regrets, ils furent tous pour ſa patrie & pour l'amitié.

» vu foudroyer l'ariſtocratie; on l'a vu démaſquer les factieux, » &, par le ſort le plus fatal, il meurt au moment qu'il avoit » pris l'engagement ſacré de les pourſuivre & de les com- » battre.

» C'eſt à l'Aſſemblée Nationale qu'il appartient de réaliſer » cette promeſſe. Il ne reſte plus de Mirabeau que ſon nom, » ſa mémoire, & ſes hautes conceptions; mais ſon génie, » qui protégea la France, veillera toujours pour elle; & » du fond de ſa tombe, Mirabeau peut encore faire trem- » bler les factieux & les tyrans.

» Le directoire du Département de la Seine inférieure, & » celui du Diſtrict de Rouen ont arrêté de porter, pendant huit » jours, le deuil de cet homme étonnant. La mort d'un grand » Citoyen eſt une déſolation pour la patrie ».

Les Adminiſtrateurs, &c.

Nécrologie de M. de Mirabeau, tirée du Journal des Mécontens. Nos 35, 36 & 37.

Il eſt des hommes dont le trépas répand un crêpe funèbre ſur toute la nature ; tels furent Titus, Marc-Aurèle, Trajan, Louis XII, Henri IV, Fénélon, Francklin ; tel fut encore le *comte de Mirabeau.*

Gabriel-Honoré *Riquetti*, comte *de Mirabeau*, Député du Tiers-état de la Sénéchauſſée d'Aix, ci-devant Commandant de bataillon de la milice bourgeoiſe de Paris, diſtrict des Capucins ; ancien Préſident de l'Aſſemblée, dite Nationale, & du club des Jacobins, Membre du Directoire du Département de Paris, & ancien Officier au régiment de Royal-Comtois, infanterie, naquit à Paris en 1749, de Georges-Philippe *Riquetti*, Marquis *de Mirabeau*, illuſtre auteur de L'AMI DES HOMMES, & de N. *de Caraman.*

Le jeune Mirabeau fut, dès ſon enfance, un de ces petits prodiges, dont on dit vulgairement *il ne vivra pas.* Il eut toute la malice, toute la fineſſe, toute l'eſpiéglerie de ces eſprits mornés, que la nature ſemble s'épuiſer à faire éclore, & qu'elle lance dans le monde ſans avoir la force de les achever. Cette vivacité, cette pétulance

---

(1) Cet article nous a été communiqué par un homme qui a déja publié une eſquiſſe de la vie de M. de *Mirabeau*, & qui ſe propoſe d'employer une immenſité de pièces qu'il a dans les mains à faire connoître ce Grand-Homme tout entier.

de génie & de caractère, préſages ſi trompeurs pendant l'enfance, annoncèrent dans Mirabeau tout ce qu'il devoit être un jour.

Son père, qui connoiſſoit ſi bien les hommes dont il avoit été ſolemnellement proclamé L'AMI, fut épouvanté des vices précoces du jeune Comte; il voulut en vain corriger les erreurs de la nature; ſes leçons, ſes conſeils furent repouſſés avec horreur : la tendreſſe paternelle voulut inſiſter; ce fils dénaturé prépara du poiſon au meilleur des pères.

Ce deſſein parricide le fit renfermer à la *geole*, où il paſſa quinze mois. A peine le marquis *de Mirabeau* eut-il conſenti à ſon élargiſſement, que le jeune comte fit pluſieurs libelles contre ſon libérateur. Non content d'eſſayer à rendre ridicule ſon père, il voulut le priver d'une épouſe chérie, ſa ſeule conſolation. Cette femme, juſqu'alors ſans reproche, embraſſa les intérêts de ſon fils avec les entrailles d'une mère, ſans s'apercevoir qu'il tendoit un piége à ſa tendreſſe, & qu'il ne vouloit que lui aliéner le cœur de ſon époux, & la rendre complice de ſon ingratitude. Cette femme aveugle crut les calomnies de ſon fils, intenta un procès en ſéparation au marquis de Mirabeau, viola les devoirs les plus ſacrés, & força les tribunaux à élever une barrière entre ces deux époux. Le jeune comte, après avoir ruiné ſa mère & empoiſonné les jours de ſon reſpectable auteur, obtint un brevet d'Officier dans le régiment de Royal-Comtois, & joignit ſon corps à la Rochelle, ſous le nom de *Pierre-Buſſière*, quitta le ſervice après les guerres de Corſe, & paſſa en Provence, où il épouſa Mademoiſelle Marie-Emilie *de Covet*, fille du marquis *de Marignage*. A peine étoient-ils mariés, qu'il accabla ſon épouſe de duretés & de mauvais traitemens, & la força d'avoir recours aux

tribunaux, qui prononcèrent une ſéparation ſolemnelle.

Délivré des liens du mariage, & de la préſence importune d'une épouſe qui le chériſſoit, malgré ſes mauvais procédés, le comte *de Mirabeau* reprit la plume & fit des libelles, des pamphlets, & enfin quelques brochures ſur l'adminiſtration. Mais comme le produit de ſes écrits ne ſuffiſoit pas pour alimenter ſon luxe & ſes plaiſirs, il eut recours aux jongleries, & emprunta de l'argent à tout ce qui l'approchoit. De nouvelles fredaines le firent enfermer au château d'If par ordre du Roi, à la ſollicitation de ſes parens. Là, de nouveaux tours d'adreſſe diſtinguèrent M. *de Mirabeau* ; il débaucha la femme du cantinier, nommé *Mouret*, la rendit malade, lui perſuada que c'étoit ſon mari qui l'avoit ainſi corrompue, l'expolia entiérement & l'engagea à quitter ſa maiſon pour aller vivre dans la misère à Graſſe.

Après s'être bien amuſé au château d'If, & n'ayant plus d'argent à divertir, M. de Mirabeau ſongea aux moyens de recouvrer ſa liberté. Il ſe reploya avec tant d'art ; fit tant de promeſſes, que ſa femme ſollicita & obtint elle-même ſon élargiſſement.

Le premier uſage qu'il fit de ſa liberté, fut de ſéduire & d'enlever à Beſançon Madame la préſidente *de Mounier*, & de fuir avec elle chez l'étranger ; c'eſt peu pour lui de déchirer le ſein, & de ſouiller la couche du reſpectable préſident, il engage ſa femme à le voler : le raviſſeur & ſa victime ſont pourſuivis ; elle eſt arrêtée dans une auberge, & M. de Mirabeau, caché dans le tuyau de la cheminée, entend de ſang-froid les cris & les gémiſſemens de ſon amante, qu'un ſeul archer entraîne. Le parlement de Beſançon

lui fait ſon procès & le condamne à avoir la tête tranchée. Le jugement fut exécuté en effigie ; l'échafaud dreſſé, le baron d'Eſpagnac eut le courage d'enlever cette effigie une heure après ſon expoſition.

Sa famille, éplorée d'avoir vu ſon nom ſur un échafaud, lui tend les bras ; heureuſe de mentir quand la nature le commande, elle pallie aux pieds du trône les forfaits punis par le parlement. Le Garde-des-ſceaux la conſole par la promeſſe d'une évocation : on attire M. *de Mirabeau* dans les priſons de Pontarlier, pour y remplir les formes ; mais à peine l'orage eſt-il conjuré, que M. *de Mirabeau* écrit, ſous les fers même qui le grèvent, un libelle atroce contre le Parlement, ſa famille, & le Garde-des-ſceaux.

Le parlement, irrité de cette audace, ſe diſpoſoit à faire exécuter ſon arrêt, quand une lettre-de-cachet vint arracher M. *de Mirabeau* des priſons de Pontarlier, d'où il fut conduit au donjon de Vincennes.

Ce fut en marchant de crimes en crimes, de climats en climats, de priſons en priſons, que M. *de Mirabeau* arriva à ſa vingt-cinquième année. A cette époque il abjura, dans un beau pamphlet, ce qu'il appeloit l'*infamie de ſa jeuneſſe*, & proteſta que le *repentir le rendoit à la vertu.*

Comme la vie privée d'un homme public n'eſt qu'une ombre dans le tableau, nous ne parcourrons point le cercle des jongleries, des aſtuces, des eſcroqueries, & des amuſemens de ſociété du comte *de Mirabeau* ; nous allons le conſidérer ſur un plus grand théâtre, en jetant un coup d'œil rapide ſur ſa vie publique.

Le comte *de Mirabeau* s'étoit, dès l'âge de 18 ans, eſſayé dans plus d'un genre de littéra-

ture ; indépendamment des mémoires publiés contre son père & sa mère, où le fiel de la satyre s'allie si bien avec l'énergie du style qui l'a depuis distingué de la foule de nos écrivains, il avoit fait imprimer à la Rochelle : *Ma Conversion*, ou *le Libertin de qualité*, *Rubicon*, & *l'Education de Laure*..... ouvrages érotiques.

Le premier de ses ouvrages politiques qui fit sensation, furent ses *Considérations sur l'ordre de Cincinnatus*. Ce livre fut suivi de *ses Lettres-de-cachet*, ouvrage en deux volumes, plein d'idées grandes, d'une vaste érudition & de véhémence. Il l'avoit écrit en partie au château de Joux pendant sa détention.

A ces écrits succédèrent les *Considérations sur la banque de Saint-Charles* ; le *Traité sur la caisse d'escompte* ; les *Considérations sur les eaux de Perrier* ; la *Dénonciation de l'agiotage* ; la *Monarchie Prussienne*, en 4 vol. *in*-4°. ; ouvrage que M. de Mirabeau avoit acheté en Allemagne, & qu'il avoit revétu de la magie de son style, pour en enrichir notre langue.

Le comte *de Mirabeau* avoit fait plusieurs voyages en Hollande, en Angleterre, en Suisse, en Allemagne, en Prusse, à Genève, dans les Pays-Bas, où il avoit étudié & médité la bonté & les vices du gouvernement, pour venir apporter en tribut à sa patrie le fruit de ses observations.

L'état de dépérissement des finances, & la ferme résistance des Parlemens contre l'enregistrement de tout nouvel impôt, nécessitoit l'assemblée des Etats-généraux : on parloit déja de cette convocation solemnelle. Le comte *de Mirabeau*, obligé de se cacher, comme étant l'auteur de *la Correspondance secrète sur la Cour de Berlin*, que le Parlement venoit de proscrire, se retira en Provence, après avoir publié sa

Correſpondance avec M. Cérutti, brochure qui contenoit de vigoureuſes ſorties contre M. Necker, alors l'idole de la nation, & où le comte *de Mirabeau* témoignoit le plus *ardent deſir d'être député aux Etats-généraux, où il ne devoit pas démériter à ſon poſte de citoyen.*

C'étoit préciſément à l'époque des aſſemblées élémentaires par bailliages.

Le comte *de Mirabeau* croyoit ſa préſence trop néceſſaire aux Etats-généraux, pour ne pas tenter de *ſoulever l'opinion* en ſa faveur. Il ſe préſente aux aſſemblées de l'ordre de la nobleſſe, qui, ſous différens prétextes, refuſa de l'admettre au nombre des gentilshommes Provençaux. Le comte *de Mirabeau* ſe retira, & ſe tourna du côté du peuple. Ligué avec dix à douze intrigans, dont quelques-uns ont été députés de cette province, il parvint à exciter, à fomenter, & puis à calmer des ſéditions populaires. Ce fut au milieu des torches & des armes qu'il fut élu député du tiers-état ; c'eſt-à-dire, député de la populace ; car la populace COMMANDA cette élection à l'aſſemblée électorale, qui n'eut pas la force de réſiſter à ſes volontés ſuprêmes. Bien plus, ces brigands ayant pénétré dans l'aſſemblée d'élection, y votèrent au mépris des lois, qui ne convoquoient que des propriétaires. On proclama donc, dans tous les carrefours, M. le comte *de Mirabeau*, premier député aux Etats-généraux. Cette élection étoit à peine terminée, que le comte *de Mirabeau* ſe préſenta aux factieux, & ramena par ſes diſcours la tranquillité dans la ville d'Aix. On détela ſa voiture, & le peuple le traîna lui-même dans la plûpart des rues de la ville. La même ſcène ſe paſſa quelques jours après à Marſeille, où le comte *de Mirabeau* fut élu député du tiers de la même manière.

Quelques perſonnes penſent que ces inſurrections n'ont rien de naturel, & que le comte *de Mirabeau* avoit ſans doute employé la ſéduction pour armer en ſa faveur quinze cents brigands. On cite, à l'appui de cette conjecture, le voyage que fit avec lui le ſieur *Legay*, dont il aimoit la femme. Ce *Legay* avoit emporté, en Provence, 40 mille livres dans ſon porte-feuille, & il eſt conſtant, que pendant ſon ſéjour, il tira deux traites de 12 mille livres ſur ſa maiſon.

Satisfait de ſon voyage & des électeurs vagabonds, le comte de *Mirabeau* prit la poſte & vint à Paris *incognito*, pour y appaiſer le Parlement qui le pourſuivoit à cauſe de ſon *Hiſtoire ſecrète de la cour de Berlin*. Le Parlement indigné de voir élire pour repréſentant de la nation un homme flétri par dix-ſept *décrets de priſe-de-corps*, & par une ſentence de mort, vouloit prévenir tout le mal que le comte *de Mirabeau* ſe propoſoit de faire dans une Aſſemblée Nationale ; mais l'autorité du Parlement étoit tellement affoiblie, que l'Avocat-Général *Séguier* n'oſa pas mettre en exécution l'arrêt obtenu par ſon réquiſitoire.

Les Etats-Généraux s'ouvrirent à Verſailles avec toute la pompe digne d'une grande nation ; une proceſſion ſplendide, compoſée de tout ce que la France a de plus brillant, formoit le cortége de cette majeſtueuſe cérémonie ; le comte *de Mirabeau* n'y fut remarqué que par ſa ſuperbe audace & par ſa friſure.

Il ſignala le premier pas qu'il fit dans cette immenſe carrière, par une ſpéculation de librairie : il entreprit *le Journal des Etats-Généraux*. La réputation du Journaliſte lui procura dix mille ſouſcripteurs ; mais la feuille fut ſupprimee

primée dès le premier N°. par un arrêt du Conſeil, que M. Necker eut la mal-adreſſe de faire rendre, parce qu'il y étoit mal traité. Ce journal prit le titre de *Lettres du comte de Mirabeau à ſes Commettans*, & par ſuite, celui de *Journal de Provence*. Le comte *de Mirabeau* développoit parfaitement dans cet ouvrage le ſyſtême de révolte & de deſtruction qu'il a depuis ſignalé dans l'Aſſemblée, dite Nationale.

Le Roi ayant été forcé de tenir une ſéance royale le 23 juin 1789, & de donner cette *déclaration* ſage & paternelle, qui ſeule pouvoit prévenir la dégradation des autels & du trône, la ruine de l'Empire livré aux horreurs de l'anarchie la plus déplorable, & toutes les calamités qui depuis ont déſolé le plus beau pays du monde, & déshonoré le premier des peuples ; le comte *de Mirabeau* manifeſta tout ſon caractère dans cette ſéance, en faiſant proſcrire comme illégale & attentatoire aux droits de la nation aſſemblée, la *déclaration* du Roi & la ſéance royale. Il provoqua le fameux *décret* de l'INVIOLABILITÉ, qui depuis lui fut ſi ſalutaire.

Dès-lors, l'autorité du Roi ne fut plus qu'une ombre. Le Tiers-état, qui s'étoit déclaré l'ASSEMBLÉE NATIONALE, quoique pour conſtituer une pareille Aſſemblée, la réunion *volontaire* des trois ordres ſoit indiſpenſablement néceſſaire, renouvela le ſerment du jeu de paume, & ce fut encore le comte *de Mirabeau* qui propoſa ce ſerment. Ce fut lui qui dit au marquis de Brezé, que l'Aſſemblée Nationale n'avoit pas d'ordres à recevoir du Roi, qu'elle étoit sûre du patriotiſme des Gardes-Françoiſes, & qu'elle étoit réſolue à n'obéir qu'aux lois qu'elle faiſoit elle-même.

L'eſprit d'inſurrection ſe manifeſta ſucceſſi-

vement. Le Palais-Royal étoit le foyer central de l'incendie qui éclata enfin les 12, 13 & 14 juillet ſuivans.

Le comte *de Mirabeau* avoit excité lui ſeul cette ſédition générale, en rendant ſuſpectes les intentions du Monarque, & en demandant & faiſant demander par la populace l'eloignement des troupes qui environnoient Verſailles pour y défendre leur Roi contre les trames perfides des aſſaſſins qui ſe montrèrent avec tant d'audace dans les journées des 5 & 6 octobre.

Il ſollicitoit auſſi le renvoi des miniſtres, perſuadé que pour le forcer au ſilence, on l'éleveroit lui-même au miniſtère, emploi auquel il avoit toujours aſpiré, & dont on eût bien fait de le revétir.

Après de tels préludes, on penſe bien que le comte *de Mirabeau* ne reſta pas en ſi beau chemin. Il ſe lia de l'amitié la plus étroite avec l'évêque d'Autun, qui avoit 1500 mille liv. dans ſon porte-feuille, & *vendit* à ce prélat les diſcours prononcés par lui contre l'ordre du clergé & leurs propriétés : de là l'*arrêté* ſolemnel du 4 août, qui par un *aſſis & -levé* détruiſit la France. Les incendies, les pillages, les aſſaſſinats, les dévaſtations, des émigrations effrayantes furent le fruit des *inſtructions nationales* de ce nouveau *Démoſthènes*.

Dès-lors tous les *décrets* inconſtitutionnels, toutes les motions incendiaires, toutes les *opinions* forcenées, furent l'ouvrage du comte de Mirabeau; c'eſt à lui qu'on dut *la Loi Mariale & le Marc-d'Argent*; ce fut lui qui avec l'or du D....D.... provoqua, prépara la honteuſe & ſanglante expédition de Verſailles, les 5 & 6 octobre, dont on connoît aſſez la déplorable hiſtoire.

Le comte *de Mirabeau* avoit ſiégé aux Etats-

Généraux pendant deux mois, ſans y avoir fait beaucoup de ſenſation ; l'hiſtoire de ſa vie l'y privoit à-la-fois de l'eſtime & de la confiance de ſes collégues. Mais comme dans *le côté gauche* ſe trouvoient pluſieurs *honorables* membres, criblés de dettes, ſans principes, ſans caractère, ſans aveu, le comte *de Mirabeau* réunit ces *roués* en une bande, ſe mit à leur tête, & c'eſt cette bande ſacrilége, qui depuis a fait toutes les lois qui régiſſent aujourd'hui la France.

Le gouvernement s'aperçut trop tard qu'il avoit trop négligé d'acheter le *comte de Mirabeau*. La première fois qu'il eut recours à ce moyen infaillible, ce fut pendant la diſcuſſion du *pacte de famille* entre la France & l'Eſpagne. Le comte *de Mirabeau* fit en cette occaſion un diſcours que les Eſpagnols s'empreſsèrent de traduire, & le décret fut adopté dans les termes que le Comte de Montmorin l'avoit propoſé.

Le gouvernement ſe convainquit ainſi de l'influence de ſon or, & ne dédaigna pas d'employer pluſieurs fois depuis cet infaillible taliſman.

Le comte *de Mirabeau* avoit dénoncé auparavant les miniſtres & entre autres le comte de Saint-Prieſt, à qui il en vouloit depuis ſon ambaſſade à la Porte, miſſion importante & lucrative, à laquelle le comte *de Mirabeau* aſpiroit, car il briguoit ſans ceſſe & ſe croyoit fermement deſtiné à une ambaſſade ; il briguoit auſſi le miniſtère ; il avoit jeté un dévolu ſur la direction des finances & ſur le département de la Maiſon du Roi. Déja il avoit répandu dans tous les coins de la Capitale, qu'il *alloit être Miniſtre*. Tous les honnêtes gens de l'Aſſemblée, dite Nationale, furent épouvantés de cette nouvelle, perſuadés que le comte de Mirabeau auroit, ſans doute, tour-à-tour trahi & vendu ſon maître

& la nation ; il eut la maladresse de faire la motion de permettre aux *Ministres du Roi*, de siéger dans l'Assemblée à leur volonté & avec voix délibérative. Il fut *décrété* malgré une plaidoierie du Comte *de Mirabeau*, qui dura trois jours, que non-seulement les ministres ne siégeroient point dans l'Assemblée, mais encore que le Roi ne pourroit prendre désormais aucun de ses ministres parmi les membres de cette Assemblée. Des applaudissemens universels accompagnèrent ce *décret ;* le Comte de Mirabeau sut prendre son parti : il monte à la tribune & dit, il est vrai que je me suis attendu quelque temps à passer au ministère ; *mais je ne crois pas qu'il y ait un seul homme dans cette Assemblée, qui voulût abandonner son poste de DÉPUTÉ, pour n'être qu'un MINISTRE.*

La Caisse d'Escompte étoit sur le point de faire banqueroute ; les administrateurs de cette caisse font des propositions au Comte *de Mirabeau*, qui les accepte. Il assemble sa bande, on rédige un *décret*, & le trésor public devient le garant solidaire de la Caisse d'Escompte.

L'agiotage avoit reçu le coup mortel par la défection de la Caisse d'Escompte & la suppression de la compagnie des Indes ; le Comte *de Mirabeau* trouve le moyen de l'alimenter plus que jamais ; il propose la création de deux milliards d'*assignats-monnoie*, & en fait décréter provisoirement pour 400 millions. Ainsi l'homme qui en 1789 envisageoit le papier-monnoie comme *un fatal prestige, une déception coupable, un très-grand mal au physique & au moral*, un FOYER de *tyrannie, d'infidélités & de chimères*, une VERITABLE ORGIE DE L'AUTORITÉ EN DÉLIRE, ce même homme devint en 1790, l'apôtre le plus ardent du papier-monnoie, & en inonda la France.

L'Aſſemblée diſcutoit *le droit de faire la paix & la guerre ;* déja pluſieurs illuminés du *côté gauche* avoient décerné à *la Nation* ce droit périlleux, qui dans toutes les monarchies & même dans les républiques, eſt dans les mains du pouvoir exécutif ; le comte *de Mirabeau* demande la parole, il pulvériſe les raiſons chimériques des forcenés, les réduit au ſilence, en leur diſant ſon ſecret, & propoſe de laiſſer au Roi *le droit de faire la paix & la guerre.* Le projet de décret du Comte de Mirabeau paſſa à *l'appel nominal*, l'épreuve par *aſſis & levé* ayant été douteuſe.

Pendant cette importante diſcuſſion, la Nation des halles & les Céſars des fauxbourgs intimidoient par leurs cris leurs *auguſtes repréſentans ;* les jardins du Palais-Royal & des Thuileries étoient remplis d'une populace, qui, parce qu'elle avoit volé un fuſil à l'hôtel des Invalides, croyoit avoir acquis le droit de faire à ſon gré la paix & la guerre. On proclamoit déja dans les rues la *trahiſon du Comte de Mirabeau*, & les têtes étoient montées à un tel point, qu'on avoit marqué l'arbre où l'on devoit le pendre, ſi le décret paſſoit tel qu'il l'avoit propoſé. Accoutumé à franchir des pas difficiles, le comte de Mirabeau monte à cheval ſur ſon *inviolabilité*, & le décret, ſoutenu par ſes *affidés*, eſt admis. Cependant pour conſerver la faveur du peuple, il fait ſigne à *le Chapelier*, qui place à la tête d'un décret qui accorde au Roi le droit de faire la guerre, la paix, les traités, les alliances, le choix des officiers militaires, &c., &c., cette phraſe dériſoire, *à la Nation appartient le droit de faire la guerre.* A ces mots, un tranſport général de joie s'empara de toutes les ames, & Mirabeau fut porté chez lui en triomphe.

Une infinité d'autres décrets, inſérés dans les vingt-deux volumes de *lois conſtitutionnelles* de *Baudoin*, furent l'ouvrage du *comte de Mirabeau*; ou plutôt lui ſeul *ſouffla* la Conſtitution nouvelle dans ſon entier. Il parla long-temps ſur le ſerment des eccléſiaſtiques, & déclara la religion catholique une *religion nationale;* c'eſt-à-dire la religion qu'il profeſſoit lui-même, & qu'il avoit enſeignée à ſes agens des halles & des faubourgs.

Enfin il fit au club des Jacobins, dont il devint préſident, la motion de fixer à ſept ans le terme de la légiſlature actuelle. Quels étoient ſes projets ? étoit-ce de renverſer de fond en comble les miſérables reſtes de la monarchie, & d'établir, ſur les ruines ſacrées des lois & de la ſouveraineté, le deſpotiſme de la multitude, & toutes les horreurs du *triumvirat*? ou bien déſiroit-il réparer une partie du mal qu'il avoit fait ? C'eſt ce que beaucoup de gens ſages aſſurent. On prétend qu'il étoit le ſeul homme capable de mettre un frein aux fureurs des forcenés du *côté gauche*, & du cul-de-ſac des *Jacobins*.

D'autres ne ceſſent de répéter que la guerre civile étoit ſon unique eſpoir, & qu'il ne négligeoit rien pour l'amener. A l'époque où les bruits de contre-révolution ſe renouveloient, où l'on ſoupçonnoit la ville de Lyon d'être deſtinée à en être le théâtre, des émiſſaires de *Mirabeau* ſoulevoient les payſans & recrutoient les brigands dans les provinces. Le Languedoc, le Périgord, le Limouſin, le Rouergue, le Quercy, étoient par ſes inſinuations livrés aux flammes, à la dévaſtation, au pillage.

La Provence étoit le théâtre d'une proſcription plus ſanglante que celles de Marius & de Sylla,

& c'étoit dans la Provence que le comte *de Mirabeau* vouloit aller inſpirer de nouvelles fureurs par ſa préſence. Il avoit en conſéquence demandé & obtenu un congé pour ſe rendre dans cette province; mais le peuple, qui connoiſſoit ſi bien la perverſité de ſon ame, voulut ſavoir quel étoit l'objet de cette démarche ſubite: ſommé pluſieurs fois d'en rendre compte, il tergiverſa, balbutia, éluda la queſtion; enfin voyant que la vérité alloit éclater, que l'œil ſurveillant de l'opinion achevoit dans cette abſence des projets ſiniſtres; que la Nation tant de fois ſéduite, trompée, trahie, vendue par des ſcélérats, s'oppoſeroit fortement à ſon départ, & qu'elle le menaçoit de l'*obſerver* & de le punir s'il oſoit ourdir quelque trame nouvelle contre la félicité publique, le comte de *Mirabeau* prit le parti de reſter aux *Jacobins*, & le prix de ſon obéiſſance à la voix du peuple, fut le *trône national*.

Nous laiſſons à l'hiſtoire le ſoin de peindre le caractère & les mœurs de *Mirabeau*; elle y montrera le développement de ſon caractère, toujours un dans l'aſſemblage de tous les vices. On y verra un cours ſuivi de ſcélérateſſe avec des progreſſions annuelles; « une gradation méthodique de crimes : ſi elle le ſuit dès le berceau, il reſtera prouvé que la nature ne réprouva jamais un fils plus ingrat, & que l'hymen n'éclaira jamais de ſon flambeau un époux auſſi féroce & auſſi corrompu; qu'aucune famille du monde n'eut un parent plus dénaturé; la vertu, de plus grand ennemi; la patrie, de citoyen & d'orateur plus dangereux; les lettres, de plus véhément & de plus vil écrivain; la nobleſſe, de gentilhomme plus indigne de l'être; la ſociété, d'hypocrite plus inſidieux; l'amour, de plus lâche ſerviteur; l'amitié, de fripon plus ruineux; le ſentiment, de moqueur plus effronté; les

lois divines, de comptemteur plus impie; les lois humaines, de violateur plus déterminé; les Empires, de plus hardi féditieux à profcrire, &c ».

Enfin, le comte de Mirabeau fut un méchant unique au monde, & dont l'exiftence prolongée jufqu'à 42 ans, eft un phénomène civil.

C'eft en vain que fa mère a voulu fe reconcilier avec lui avant fa mort; elle eft reftée pendant une journée entière fous les remifes, fans qu'il ait voulu confentir à la voir.

Il laiffe neuf cent quatre-vingt mille livres en *affignats*, le bordereau *de cent mille livres de rente* fur une banque d'Angleterre, & l'on affure qu'il fe flattoit d'en placer bientôt autant fur les banques de Hambourg & d'Amfterdam, pour ne pas être expofé, difoit-il, à perdre toute fa fortune dans une banqueroute. Il avoit entiérement payé fes dettes; abandonné fon patrimoine aux créanciers de fon père, acquis la belle terre *du Marais*; de Madame Prévôts, le *Moulin-Joly* de Watelet, une bibliothèque évaluée à 500 mille livres, & deux maifons, l'une pour lui à la chauffée d'Antin, & l'autre pour la veuve Lejay, l'une de fes maitreffes.

Il mourut le 2 avril 1791, à huit heures & demie du matin, & a été inhumé avant-hier à onze heures du foir, dans l'Eglife de Sainte-Geneviève.

LA MORT DE MIRABEAU,

POËME,

Lu au Lycée du Palais-Royal, le 11 Avril 1791, avec une Préface & des Notes renfermant des Anecdotes qui lui sont relatives.

Par A. M. de CUBIERES.

Le tombeau d'un Grand-Homme eſt ſon premier Autel.
Roucher, Poëme des Mois.

PRÉFACE.

Le jour même que je lus au Lycée du Palais-Royal, le Poëme que je mets au jour, plusieurs personnes éclairées qui l'entendirent, & qui s'intéressoient autant que moi à la mémoire de Mirabeau, me donnèrent non-seulement de très-sages conseils pour perfectionner mon ouvrage, mais des anecdotes particulières, relatives à cet homme célèbre, qu'elles me permirent de publier, & d'autres me communiquèrent des manuscrits & des lettres de Mirabeau lui-même. J'ai fait également usage & des manuscrits & des conseils, on s'en appercevra en lisant mon Poëme ; on s'en apercevra sur-tout en lisant cette Préface. Je voulois d'abord intituler cette dernière : *Précis historique sur la vie & les ouvrages de Mirabeau*, & je l'aurois pu, sans doute, puisqu'elle est consacrée à parler de ses ouvrages & de sa vie : mais j'ai craint que ce titre ne parût ambitieux, & il vaut mieux promettre moins & donner davantage, que de donner peu & promettre beaucoup. J'ai d'ailleurs mis peu d'ordre dans cette Préface. Les jugemens & les faits y sont épars, & ma plume les laisse tomber négligemment plutôt qu'elle ne les arrange. Un précis historique doit être en même temps & méthodique & chronologique. Je suis brouillé depuis long-temps avec la chronologie & la méthode, & dût-on se scandaliser de mes opinions, je pense qu'il est plus aisé de symmétriser des vers que de toiser des périodes. Cependant, grace aux secours que j'ai reçus, on trouvera dans cette Préface des anecdotes curieuses qui n'étoient point connues, & quelques lettres de Mirabeau, qui jusques

à ce moment, n'ont pas été imprimées ailleurs. La lettre (1) suivante eſt de ce nombre : elle a été adreſſée à M. Bérenger dont M. de Mirabeau étoit le compatriote & l'ami. C'eſt de M. Bérenger lui-même que je la tiens, & je la crois bien digne d'occuper ici la première place.

Lettre de *M. de Mirabeau à M. Bérenger, écrite en 1783.*

« Je vous dois de tendres remerciemens, mon cher Compatriote, non pas pour la lettre charmante que vous m'avez écrite, & que je ſuis obligé de regarder d'un œil ſévère, de peur qu'elle n'imprime dans mon ame l'illuſion trop décevante de la louange, adreſſée par un homme d'un grand mérite & d'un beau talent, mais pour la marque de ſouvenir que vous me donnez & la connoiſſance de M. Paſtoret que vous me procurez.

» Il y a long-temps que je vous aurois prévenu, ſi j'avois ſu comment découvrir votre adreſſe certaine en Provence, & ſi je n'avois pas craint que ma lettre ſe croisât avec vous, dont j'attendois impatiemment le retour. J'eſpérois qu'il vous ramèneroit au moins en paſſant à Paris, & certainement, ſi j'avois été averti à temps de votre paſſage à Briare, comme j'étois alors à Fontainebleau, j'aurois été vous embraſſer & vous féliciter ſur le meilleur état de votre ſanté dont M. Paſtoret m'a dit du bien.

» J'ai été bien touché du ſentiment qui vous

---

(1) Elle a paru, depuis, dans l'*Obſervateur François*, ou *le Publiciſte véridique & impartial.*

a fait me l'adreſſer : votre eſtime pour lui m'eſt garant que je ne vous devrois pas ce bienfait, ſi vous m'en croyiez indigne. Pour moi, je ſuis content de voir un jeune Magiſtrat aimer les lettres, croire qu'elles ſeules peuvent, ſinon procurer, du moins embellir & rendre vraiment dignes de l'homme tous les genres de gloire; chercher dans la philoſophie les vertus & les lumières de ſon état, & penſer que l'hermine & la toge ne peuvent plus recevoir de luſtre, ou plutôt recouvrer une vraie, grande & durable conſidération, que par la double aſſociation des Muſes & de la Philoſophie. Je ſuis ſi content de cela, ſi attendri de l'eſpoir que me donnent les intentions, les principes & les projets de cet aimable jeune homme, que je l'ai remercié d'être Marſeillois, & qu'au bout de quelques minutes, j'ai été auſſi à mon aiſe avec lui que ſi je l'euſſe connu toute ma vie.

» Quant aux Barthe, il faut qu'il ſoit bien doux de vous être agréable; car ils m'ont remercié déja pluſieurs fois & avec la chaleur candide que vous leur connoiſſez, de l'heureuſe idée de vous avoir adreſſé à eux. Voyez donc comme j'ai été heureux en me faiſant plaiſir; mon étoile ne m'a pas toujours ſi bien ſervi, & il falloit que je vous rencontraſſe à Saint-Vallier pour changer les chances de la fortune.

» Je ne ſuis pas étonné, mon cher Compatriote, que votre ame noble & ſenſible ait été touchée de l'émotion vraiment aſſez forte que les injuſtices que j'ai éprouvées en Provence, & la manière dont je les ai ſoutenues y ont produite. La bienveillance publique a couronné mes malheurs, & il eſt plus doux de ſouffrir ainſi, que de triompher par l'indifférence des moyens & l'impudence des manœuvres. Mais je ſerois bien fâché

que vous jugeassiez mes défenses par ce qui a été imprimé. Incorrection, précipitation, réticences, tout y est contre moi. Mes plaidoyers qui ne sont & ne seront probablement jamais publics, sont tout autrement oratoires : Mais qu'est-ce que l'éloquence appliquée à des causes litigieuses & particulières ? & quel odieux polémique ! quelle triste existence que celle de consumer tout son temps, toutes ses forces & le peu qu'on a reçu de la nature, à gagner ou perdre des batailles dans un jour ! quelle situation déplorable que de se voir forcé à des apologies, à démontrer qu'on n'a pas cessé d'être estimable, & sur-tout qu'on n'a pas cessé d'être malheureux & déchiré par ceux dont on devoit attendre son bonheur ! Ah ! s'ils n'avoient pas en quelque sorte lié mon honneur à ce procès, comme je l'abandonnerois ! comme je n'opposerois à la calomnie que le silence, & à mes malheurs domestiques, que la patience & la noble vengeance des procédés qu'ils ne m'ôteront pas ! Mais telle n'est point ma destinée. La nature semble m'avoir voué aux outrages. Heureux, si, après bien des fautes, & j'ose le dire, plus de revers, je trouve le port ! heureux, si mon étrange famille me permet de la sauver en me sauvant, & ne me réduit pas au blasphême que le désespoir arrachoit à Brutus ! Heureux sur-tout, & ceci j'ose me le promettre, si je ne cesse pas de mériter l'estime des hommes, qui tels que vous ont des droits à celle de tous les êtres pensans, & ne jugent ni sur les événemens, ni sur les perfides *audit*, ni sur les vaines clameurs ! . . . N'oubliez jamais que j'attends de vous cette justice. Quelque jour, je causerai avec vous sur l'histoire de ma vie entière ; vous ne comprendrez pas, & ne pourrez croire ce dont vous serez pourtant convaincu.

Je dois vous parler du *Voyage de Provence*

que je tiens de votre bonté. J'y ai trouvé, vous n'en doutez pas, de la profe charmante & en vérité, de très-beaux vers de tous genres, fenfibilité douce & pénétrante, talent defcriptif, ftyle pittorefque, impofante harmonie. La nature vous a fait Poète, & fi vous avez le courage d'être difficile à vous-même, fi vous refpectez, autant que vous le devez, le grand talent qu'elle vous a donné, vous irez loin, très-loin.

» Mais, mon cher Compatriote, permettez une obfervation qui vous prouvera mon amitié & mon eftime, & fera le digne prix de vos louanges exagérées. Vous pouvez être à une fi grande hauteur du bel-efprit, de la manière, de l'afféterie, que vous feriez inexcufable, fi vous y tombiez, & j'ai cru voir quelquefois un peu de recherche dans votre profe. Ah! feriez vous donc affez bête pour avoir peur de n'avoir pas affez d'efprit? Laiffez, laiffez couler votre verve, & foyez sûr que vous aurez toujours bien mieux que de l'efprit. Ecrivez avec votre ame, mon cher Compatriote, & je vous affure qu'avec quelque profufion que le foleil des Troubadours ait verfé fur vous fes étincelles, vous ferez beaucoup plus nerveux & beaucoup plus grand que vous ne fauriez l'être avec toutes les fufées méridionales. Voyez votre treizième lettre où la grandeur du fujet, la beauté du fpectacle ne vous a permis que d'être peintre, & vous a fait oublier que M. Bérenger paffe pour avoir beaucoup d'efprit. Comme elle eft éloquente! comme elle eft fiérement deffinée & fuperbement coloriée!... *Il a bien de l'efprit ce Monfieur Bérenger*... J'aimerois autant qu'on me battît quand on me dit cela. L'homme véritablement éloquent, véritablement fenfible, l'homme poète eft au deffous de lui-même quand il n'a que de l'efprit,

& fur-tout quand il a l'air de le chercher. Que je ne vous y furprenne donc plus, & pour me récompenfer de ma loyauté, envoyez-moi le *Porte-feuille d'un Troubadour* que vous m'avez promis, & que je veux tenir de vous.

Adieu, mon très-aimable Compatriote : je n'ai nul droit à vos *refpects* : je tâcherai de mériter votre amitié, & je tiendrai à honneur, toute ma vie, d'avoir pu vous en infpirer.

Je ne fuis pas étonné, mon cher Compatriote, que votre ame noble & fenfible ait été touchée de l'émotion vraiment affez forte que les injuftices que j'ai éprouvées en Provence, & la manière dont je les ai foutenues, y ont produite. Il y a de l'incorrection & de la négligence dans cette phrafe, & ces défauts font affez communs dans les ouvrages de Mirabeau : il mettoit en général plus de profondeur dans fa penfée que de grace dans fon ftyle : mais qu'il règne un abandon touchant dans cette lettre à M. Berenger ! & que l'expreffion de la fenfibilité y rachète bien les fautes contre la Grammaire. L'éloge qu'y fait Mirabeau de MM. Paftoret & Bérenger, eft d'autant plus jufte, que l'un & l'autre l'ont confirmé, depuis, par leurs ouvrages & leur patriotifme, & cette lettre n'eft pas le feul ouvrage de Mirabeau où l'on trouve des prophéties que les événemens ont vérifiées. Mirabeau, le plus communément, a écrit comme les prophètes : il avoit leur chaleur fombre, leur obfcurité, leur force ténébreufe, fi je puis me fervir de ce terme, & c'eft prefque toujours à travers les nuages que brilloient le trait de fon éloquence & le feu de fon expreffion. Ce jugement eft applicable à la plûpart des ouvrages qu'il a publiés avant la révolution; il fuffit de les lire pour s'en convaincre. Il a fait imprimer,

avant la révolution, un *Essai sur le Despotisme*, les *inconvéniens des Lettres de cachet*, des *Considérations sur l'Ordre de Cincinnatus*, des *Considérations sur la Banque de Saint Charles*, une *Lettre à Frédéric Guillaume, Roi de Prusse*, qu'il a présentée lui-même à Frédéric Guillaume, une *Lettre aux Bataves sur le Stathoudérat*, *l'Histoire de la Monarchie Prussienne*, *Dénonciation de l'agiotage*, plusieurs *Mémoires* & autres *Lettres*, &c. La plûpart de ces ouvrages, il faut le dire, sont déparés par le néologisme & par une forte d'âpreté & de rudesse dans le style, qu'il a l'air de prendre quelquefois pour la profondeur & pour la force. La prose de Mirabeau ne ressemble ni à celle de J. Jacques Rousseau, ni à celle de Buffon, ni sur-tout à celle de Voltaire. La prose de ces grands écrivains est faite pour servir de modèle, & celle de Mirabeau n'en servira pas : mais ce ne sont pas les mots qu'il faut chercher dans les ouvrages de Mirabeau, ce sont les choses, & certes il y en a dans les ouvrages de Mirabeau, & certes il faut dire aussi qu'il n'est rien sorti de sa plume, qui n'ait servi son pays, & ne pourroit-on pas ajouter que, bourreau de l'agréable, il n'a jamais visé qu'à l'utile? le titre seul de son *Essai sur le Despotisme*, annonce quel en est le but. Un des premiers moteurs de la Révolution Françoise ne pouvoit pas aimer le despotisme, & ce livre est loin de le faire aimer : ses *Lettres de cachet* le font détester encore davantage, & ce livre n'a peut-être pas moins contribué à renverser la Bastille que le canon des assiégeans. Les *Considérations sur l'Ordre de Cincinnatus* ont, pour ainsi dire, servi de Préface à la Déclaration des Droits de l'Homme, & tout homme sensé, après avoir lu ce livre, doit être bien honteux, s'il porte une décoration. J'ignore comment s'est

trouvée là *Banque de Saint Charles* du livre dont elle lui a fourni le ſujet : mais je ne ſerois pas étonné qu'une révolution prochaine ne la fît changer de face. La *Dénonciation de l'agiotage* n'a pas en vain menacé les agioteurs, & le décret qui ſupprime les agens de change, n'eſt peut-être qu'une ſuite de cet ouvrage. Quant aux Bataves, il eſt clair que Mirabeau a voulu les rendre libres, en leur adreſſant un volume ſur la liberté, & la *Lettre à Frédéric Guillaume* & la *Monarchie Pruſſienne* renferment des conſeils que Frédéric Guillaume auroit dû ſuivre, & dont peut-être, un jour, il ſe repentira de n'avoir pas profité. Tous ces écrits, enfin, s'ils n'ont pas fait entiérement la Révolution, l'ont accélérée ſans doute : ils ont éveillé l'opinion publique ſur les objets d'adminiſtration : ils ont dévoilé des ſecrets qu'il étoit important de connoître : ils nous ont familiariſés avec les grandes idées d'indépendance, de tolérance & d'égalité, ſans leſquelles il eſt impoſſible qu'un peuple devienne libre, & voilà, ſans contredit, ce qui les rend dignes de nos éloges. Pluſieurs de ces ouvrages cependant, & voici encore un aveu que je dois faire, parce qu'il m'eſt arraché par la vérité, pluſieurs de ces ouvrages ne ſont pas de Mirabeau, & ce n'eſt pas lui qui mérite excluſivement notre admiration & notre reconnoiſſance. Mirabeau lui-même avoit trop de grandeur d'ame & trop de délicateſſe pour vouloir uſurper l'un ou l'autre de ces ſentimens ou tous les deux à la fois, & il convient loyalement dans la Préface de l'*Hiſtoire de la Monarchie Pruſſienne*, qu'il n'a pas compoſé cette hiſtoire tout ſeul, & qu'il n'a pu la conduire à ſa fin qu'à l'aide d'un collaborateur (1) in-

(1) Il y a même inſéré pluſieurs mémoires qui ſont de

telligent & habile. Il en eſt de même de ſes écrits ſur l'agiotage, ou plutôt c'eſt M. Claviere qui a fait preſqu'en entier la *Dénonciation de l'agiotage*, celui de tous qui a eu le plus de ſuccès. *Vous êtes tout d'une pièce*, diſoit Mirabeau à M. Claviere. Il s'eſt emparé de ce bloc de marbre, & l'a taillé à ſon gré, ou plutôt il a trouvé la ſtatue toute faite, & n'a eu que la peine de mettre ſon nom au bas.

Quant aux ouvrages que Mirabeau a publiés depuis que nous avons une Aſſemblée Nationale, quant aux différents rapports & adreſſes qu'il a prononcés avec tant d'éclat à la tribune, il paroît certain à preſent que ces rapports & adreſſes ne ſont pas de lui, & qu'ils lui ont été fournis par différens hommes d'état & hommes de lettres. Le beau diſcours ſur la Conſtitution civile du Clergé eſt de M. Lamourette, Evêque de Lyon, & l'on a dû trouver dans ſes papiers un *rapport* fort éloquent *ſur les Académies* que lui avoit confié M. de Champfort, pour qu'il le rendît plus éloquent encore par la force de ſon débit & la pantomime énergique de ſon éloquence. M. de Champfort va faire imprimer ce rapport avec ſon nom, & il prouvera, en le ſignant, que je n'avance rien ſans preuves. Faudroit-il conclure de ces faits, que Mirabeau étoit un plagiaire ? & faudroit-il le comparer au geai de la fable, qui ſe pare des plumes d'autrui ? Non, aſſurément, & mon intention n'eſt pas, en révélant ces anecdotes, de porter atteinte à ſa gloire : ſa gloire eſt d'autant

---

différentes mains ; un entr'autres de M. Mayet, Directeur des Manufactures du Roi de Pruſſe, ſur les Manufactures de la Pruſſe, & Mirabeau convient par apoſtille, à la fin de ce mémoire, qu'il lui a été fourni par une perſonne très-éclairée dans cette partie.

plus pure, que lui-même se plaisoit à révéler ces anecdotes avant moi, & qu'il rendoit à chaque auteur, par son indiscrétion, ce que chaque auteur lui offroit par intérêt pour la chose publique. Lorsque M. de Champfort lui donna ce rapport sur les Académies, il le pria de garder le secret, & de ne dire à personne de qui il étoit, & Mirabeau, le jour même, dit a M. Garat que ce rapport étoit de M. de Champfort : M. Garat le dit à M. Suard qui le dit à cinq ou six autres personnes. Ainsi M. de Champfort, qui vouloit se cacher au public, fut initié dans son propre secret par le public lui-même. C'étoit peu pour Mirabeau que de rendre à chacun ce qui lui appartenoit, il plaisantoit souvent avec assez de grace sur ces dépôts de gloire & de talent que venoient faire entre ses mains des hommes plus épris de l'amour du bien public que de celui de la gloire. Le discours sur la Constitution civile du Clergé n'est pas de vous, lui disoit-on un jour: cela est vrai, répondit-il en souriant : il est du temps où je ne faisois plus mes ouvrages. Et les inconvéniens des Lettres de cachet ?..... Oh ! pour celui-là, ajouta-t-il, il est du temps où je faisois mes ouvrages.

Ce qui justifie l'adoption que faisoit Mirabeau de plusieurs ouvrages qui n'étoient pas de lui, c'est qu'il étoit digne & sur-tout capable de les faire. Ce n'étoient pas les facultés qui lui manquoient; c'étoit le temps, & d'ailleurs il se pénétroit si bien du suc étranger qu'on lui fournissoit, qu'il le transformoit, pour ainsi dire, en sa propre substance. Un homme ordinaire qui auroit prononcé à la tribune un discours de M. de Champfort ou de M. Lamourette, n'auroit pas su répondre aux objections qu'on lui auroit faites sur-le-champ; il n'auroit pas su prévenir

les attaques & préparer une défenſe. Mirabeau ayant d'avance conſidéré la queſtion ſous tous ſes aſpects, ſuppléoit à tout ce que l'auteur de la queſtion n'avoit pas pu dire. Coupoit-on le fil de ſon opinion par une interlocution bruſque & imprévue? il le renouoit auſſitôt par une réplique ſavante & qu'il tiroit du fond du ſujet même. L'auteur de la queſtion ne lui avoit fourni le plus ſouvent qu'une moitié ou qu'une foible partie de la matière, & poſſédant la matière à fond, par le coup-d'œil d'aigle qu'il y avoit jeté, il ſe l'approprioit en la défendant avec autant d'adreſſe que de promptitude, & ne pourroit-on pas dire que le bien d'autrui devenoit ainſi ſon propre bien ?

Livré à des paſſions ardentes qui l'avoient ſaiſi dès le berceau, & qui le ſuivirent juſqu'à ſa mort, Mirabeau donnoit à ces paſſions une grande partie de la journée. Ces paſſions dévoroient à-la-fois ſon temps & ſa ſanté, & ne lui laiſſoient guères qu'une partie de la nuit pour ſe livrer aux travaux du cabinet : il aſſiſtoit d'ailleurs très-exactement aux ſéances de l'Aſſemblée Nationale, qui lui prenoient la plus grande partie de ſa matinée, & ſouvent à celles des Amis de la Conſtitution, qui ſe tiennent l'après midi. Comment auroit-il pu, menant une vie active & toujours occupée, comment auroit-il pu compoſer ſeul les ouvrages nombreux qui portent ſon nom ? & comment ſa plume, oiſive durant les plus longs intervalles, auroit-elle pu tracer même matériellement les innombrables caractères qu'on lui attribue ?

Mirabeau a dû compoſer plus d'ouvrages avant la tenue des Etats-Généraux, que durant leur tenue, & l'on aura peu de peine à le comprendre. Livré à la ſolitude des cachots, il avoit

plus le temps de réfléchir, de penser & d'écrire, & il avoit de moins les tâches honorables que lui imposoit l'Assemblée Nationale. Ce qui étonnera peut-être, c'est qu'il a composé quelques vers, avant que cette Assemblée Nationale fût debout ; & que cet esprit, tout livré aux vastes & hautes conceptions de la politique & de l'administration des Etats, n'a point dédaigné de descendre jusques aux Muses. Un de ses amis (1) lui ayant envoyé un recueil de vers de sa composition dans un temps qu'il étoit malade, voici ce qu'il lui répondit :

A Monsieur de la Ferté.

Maître Apollon, si nous croyons Ovide,
Inspiroit Esculape, & dictoit les bons vers.
La maladie au teint pâle & livide
Respectoit, à sa voix, notre pauvre Univers.

Ovide avoit raison sans doute.
Le triste *moi* fortement tourmenté
Perdoit en gémissant, cette heureuse santé,
Le seul bonheur réel que l'humanité goûte.
« Oh ! oh ! dit Apollon, n'est-il pas amateur ?
» Il est mon protégé ; j'ai des droits sur sa vie ».

Admirez le pouvoir de la belle harmonie,
Muni de jolis vers mon Apollon paroît ;
La maladie à l'instant disparoît.

---

(1) Cet ami est M. de la Ferté, Homme de Loi, demeurant rue du Jardinet, près la rue de l'Eperon, chez lequel on trouvera la lettre de Mirabeau, si on veut la consulter.

Toute hyperbole de poète à part, je me trouve un peu mieux. Je compte cependant me faire ſaigner, ce matin, pour arrêter le crachement de ſang.

Grand merci de vos jolis vers : mon rondeau n'eſt pas le moins bon morceau de votre recueil.

J'ai l'honneur d'être avec toute la reconnoiſſance poſſible,

Monſieur, votre &c.

Mirabeau dans ces vers fait rimer le ſimple avec le compoſé ; ce qui eſt une faute contre les règles : ils ſont foibles d'ailleurs, quoique d'un ſtyle aiſé & naturel, & certes ils n'ajoutent rien à la gloire de cet homme extraordinaire ; mais ils prouvent qu'aucun genre de littérature ne lui étoit étranger, & que l'homme d'état auroit pu n'être qu'un bel-eſprit, s'il avoit voulu l'être. le *Biblia Eroticon* le prouve encore mieux ; mais il le prouve malheureuſement d'une manière peu favorable à ſa gloire. Cet ouvrage, qui très-certainement eſt de Mirabeau, eſt rempli de peintures obſcènes qui reſſemblent un peu trop à celles de la trop célèbre Aloïſia, & cette reſſemblance lui attirera long-temps le blâme des perſonnes honnêtes. On aſſure qu'il a fait plus d'un autre ouvrage dans ce genre, & l'on dit pour l'excuſer, que la néceſſité le força à ravaler ainſi ſon génie juſqu'à la turpitude des halles. La néceſſité ne doit point obliger un homme à ſe manquer de reſpect à ſoi-même, & ce n'eſt pas du poiſon qu'il faut vendre pour avoir du pain. Mirabeau auroit dû laiſſer le voile qu'a mis la ſage nature ſur ſes myſtères ; & ce que je dois

faire moi, c'eſt de tirer promptement le voile ſur ces erreurs de ſa jeuneſſe : ſa jeuneſſe, ſelon moi, l'excuſe plus que la néceſſité. Il eſt ſi facile, à un certain âge, de confondre l'amour & la volupté, la galanterie & le libertinage !

L'ouvrage de Mirabeau qui a fait le plus de bruit dans le temps, eſt ſa *Correſpondance* ſecrète de Berlin, Livre en forme de lettres, où, ſous le nom & le manteau d'un voyageur ſuppoſé, il raconte une grande quantité de faits auſſi curieux que véritables ; & trace des portraits que les originaux n'ont pas dû voir ſans un peu de honte. Il faut convenir que, malgré ſes défauts, ce Livre eſt rempli de beautés du premier ordre, & qu'en donnant la clef de pluſieurs intrigues de la Cour de Berlin, il a pu ne pas être inutile aux Négociateurs François, qui déja ourdiſſoient en ſilence les trames déliées de la Révolution Françoiſe. Les portraits ſur-tout, renfermés dans cet ouvrage, ont des traits qui rappellent ſouvent l'énergie, la préciſion & la profondeur de Tacite : mais ſi Mirabeau a eu de fortes raiſons pour écrire ces lettres, eſt-il excuſable de les avoir publiées ? Le Roi de Pruſſe actuellement régnant, le Prince Henry, le Comte de Herbsbergt, & pluſieurs autres perſonnes nommées dans la *Correſpondance* l'avoient reçu avec amitié, avec cordialité, avec admiration même : ils avoient mis tous leurs ſoins à lui rendre le ſéjour de Berlin auſſi utile qu'agréable, & c'eſt pour les récompenſer de ces nombreux ſervices, que Mirabeau les diffame & fait imprimer contre eux tous un abominable libelle. Eſt-ce ainſi que ſe conduit un honnête-homme ; & la voix de la reconnoiſſance ne doit-elle pas être quelquefois plus forte que l'amour pour la vérité ? Le tort de Mirabeau, dans cette circonſtance, a été grand ſans doute, & il me ſera difficile de l'excuſer. Il eſt cependant

dant plusieurs faits (1) particuliers qui peuvent contribuer à le rendre moins coupable, & je me garderai bien de les omettre.

Une Maison de Commerce, à laquelle il avoit des obligations, étoit prête à faire faillite. La personne qui conduisoit cette Maison, le supplia de lui céder cette *Correspondance* qu'il ne destinoit point au grand jour de l'impression : il résista long-temps aux sollicitations & aux prières. La personne insista & employa tous les moyens imaginables pour triompher de sa répugnance. Eh bien ! dit-il avec une sorte de désespoir, prenez mon honneur ; le voilà : je me perds en vous livrant cet aliment de la curiosité ; je me perds, mais je vous sauve.

Il ne fut pas long-temps sans éprouver l'effet de cette prédiction terrible. La Correspondance secrète de Berlin fut à-peine publiée, qu'elle lui attira une foule d'ennemis puissans qui réclamèrent contre son indiscrétion, & l'accusèrent hautement d'ingratitude. Il auroit supporté leurs clameurs sans beaucoup d'inquiétudes peut-être, &

(1) M. de Luchet connoît ces faits mieux que personne : il a été intimement lié pendant une vingtaine d'années avec M. Mirabeau : il l'a vu à Berlin, à Paris & en Provence : il l'a vu dans la prospérité & dans l'infortune. Aucune des nuances de ce grand caractère n'est échappée à sa pénétrante sagacité, & l'on a pu en juger par le *Précis historique* qu'il a lu au Lycée du Palais-Royal, le jour même que j'y ai lu mon Poëme. Le public apprendra sans doute avec plaisir que cet écrivain distingué & observateur, travaille en ce moment à un grand ouvrage sur Mirabeau, où rien ne sera omis de ce qui peut jeter le plus grand jour sur la vie, les ouvrages & la conduite morale & politique de ce Grand-Homme. Cet ouvrage où M. de Luchet doit fondre son *Précis historique*, sera intitulé, *Considérations historiques*, & rappellera sans doute les belles *Considérations* de Saint-Réal sur *Lucullus* & *Antoine*, & même les admirables vies de Plutarque.

le plaiſir d'avoir dit la vérité l'auroit peut-être enhardi à braver la haine univerſelle : mais un ami vertueux & cher étoit compromis dans cette Correſpondance, & cet ami, rompant tout commerce avec Mirabeau, reſta, dit-on, trois ans ſans lui parler, quoiqu'il le rencontrât ſouvent à l'Aſſemblée Nationale. Cet ami étoit M. de Talleyrand, ci-devant Evêque d'Autun. Mirabeau, ayant toujours eu pour lui une eſtime vraie & profonde, ne put jamais ſe conſoler de l'avoir offenſé. Il eut avec lui une explication qui dura ſix heures, quelques jours avant ſa dernière maladie. Les raiſons qu'il donna furent ſi ſatisfaiſantes, qu'elles déſarmèrent M. de Talleyrand, & peu content d'être rentré en grace avec lui, Mirabeau, ſeize heures avant ſa mort, eut encore une explication avec M. de Talleyrand pour rentrer en grace avec ſoi-même : Celle-ci fut des plus vives & des plus touchantes. Oppreſſé du poids de ſes remords, plus encore que de celui de ſes ſouffrances, Mirabeau verſa des torrens de larmes dans le ſein de ſon ami qui les eſſuya avec délicateſſe, & ne put s'empêcher de tout pardonner de nouveau en faveur du plus ſincère & du plus naïf repentir. Mirabeau étouffoit cependant, il étoit prêt à rendre l'ame, & ſentant qu'il ne pouvoit pas continuer de parler, ah ! s'écria-t-il en ſanglottant, j'étoufferois bien davantage ſans cette dernière explication.

Ces paroles admirables ne prouvent-elles pas clairement que Mirabeau connoiſſoit toute la laideur du vice, & que c'étoit preſque toujours à ſon corps défendant qu'il s'écartoit de la vertu ?

Mirabeau a fait long-temps le *Journal de Provence*, & je n'en parlerai pas, ayant déja parlé de ſes autres ouvrages. On les y trouve

fondus & rassemblés en partie, sur-tout les différens rapports & adresses qu'il avoit lus à l'Assemblée Nationale. Que n'a-t-il achevé l'histoire de la révolution qu'il avoit, dit-on, commencée? Cet ouvrage auroit mis, sans doute, le sceau à sa réputation, & nous aurions vraisemblablement un morceau historique comparable à ce que les anciens nous ont laissé de plus parfait dans ce genre.

Il résulte de cet aperçu rapide sur les ouvrages de Mirabeau, qu'il a fait peu de bien aux lettres comme écrivain, mais qu'il en a fait beaucoup à son pays comme homme d'Etat, ou comme homme public, & voilà pourquoi je le considère comme homme public & non comme homme de lettres, dans le Poëme que je donne à sa louange; & voilà pourquoi j'ai parlé beaucoup de ses actions & presque point de ses ouvrages. Ne pourroit-on pas dire cependant qu'en influant immédiatement sur la révolution, il a médiatement influé sur la littérature, & que la liberté de la presse & la liberté des théâtres qui lui doivent beaucoup, feront fleurir plus que jamais en France & l'Art dramatique & l'Art de la pensée? Je n'en doute nullement; & voilà peut-être ce que j'aurois dû faire dire à mes vers, si des vers avoient la permission de tout dire.

Mais pourquoi, me diront les ennemis de Mirabeau, pourquoi avoir loué un homme qui étoit, il y a trois ou quatre ans, l'exécration de tout Paris? un homme qu'on a accusé de vol, de rapt, de séduction, d'assassinat & d'empoisonnement même (1)? Un homme dont l'immo-

(1) On l'a accusé, sans preuves, d'avoir empoisonné le geolier d'une prison où il étoit enfermé par lettre-de-cachet.

ralité étoit, pour ainſi dire, paſſée en proverbe & qu'en bonne police il auroit fallu faire péri en place de Grève ſur un gibet ou ſur un échafaud. L'auteur du Journal de Paris, qui, l'un des premiers, a loué Mirabeau, a déja répondu à cet injuſte & inſidieux reproche, & voici les propres paroles de ce Journaliſte Philoſophe.

« Parmi les acclamations qui accompagnoient » ſon nom, depuis deux ans, de graves in- » culpations, il eſt vrai, ſe faiſoient auſſi en- » tendre; mais les premières étoient méritées » par des talens & des ſervices dont on ne » pouvoit conteſter l'éclat: les ſecondes, en- » vironnées, pour ſes ennemis mêmes, des » ténèbres de l'incertitude juſqu'à ce qu'elles » fuſſent prouvées avec évidence, devoient être » regardées comme les vengeances du parti qui » a ſuccombé, ou des envieux que Mirabeau » déſoloit autant que les ariſtocrates ».

On pourroit ajouter une autre réponſe à celle du Journaliſte, & la voici en peu de mots. L'accuſation la plus ſouvent renouvelée contre Mirabeau eſt celle de poltronnerie : or il est prouvé par une foule de faits authentiques, que Mirabeau n'étoit point un poltron. Voici une lettre écrite au moment où toutes les haines se taiſent, pour ne laiſſer parler que la vérité, c'eſt-à-dire, après ſa mort : elle eſt tirée d'un Journal qui n'eſt point menteur, & ſignée par un citoyen connu & honnête, M. Deſprés de Walmont.

Lettre aux Auteurs du Mercure Universel, 11 Avril 1791.

« Rien n'eſt à négliger de ce qui eſt relatif au Grand-Homme que la mort vient d'enlever

a France, & je me regarderois comme un mauvais citoyen, si je ne donnois pas, en ce moment, un démenti formel à ceux des détracteurs de M. de Mirabeau, qui ont voulu le faire passer pour poltron.

Pendant le cours du procès qu'il eut avec son épouse, vivement offensé des propos insultans de trois ci-devant nobles, il les défia sur-le-champ, & se battit, le même jour, contre eux. Quoique témoin de ces différens combats, je n'ai pas d'expressions pour peindre la manière dont il mena l'un d'entre eux & le dernier des trois champions qu'il força d'entrer en lice. Tout ce que je puis dire, & ce qu'attesteront avec moi plusieurs citoyens très-connus de la ville d'Aix où cette scène a eu lieu, c'est que je n'ai jamais vu, pas même chez nos bretailleurs de profession, mener son adversaire avec plus de courage & de fermeté. Le fait que j'atteste sur mon honneur, me paroît sans réplique, & il ajoute d'autant plus à la gloire de M. Mirabeau, que, pendant le cours de ses pénibles travaux, il a été assez grand pour ne pas exposer ses jours au glaive d'un Spadassin, & qu'il a réservé son courage pour combattre jusqu'au dernier soupir les ennemis de la félicité publique. » *Signé* « Després de Walmont ».

S'il est évidemment prouvé par cette lettre que Mirabeau n'étoit pas un poltron, & si on l'a accusé de lâcheté sans raison, n'est-il pas à présumer qu'on l'a de même accusé, sans raison, de plusieurs autres turpitudes, ou qu'on a du moins exagéré prodigieusement les fautes de sa jeunesse; que dis-je? il a commis des fautes, sans doute, lui-même en a fait l'aveu plus d'une fois : mais des fautes ne sont pas des crimes, & combien y a-t-il eu de grands seigneurs dans l'ancien régime, dont la jeunesse a été souillée

de tous les forfaits, & qui, ne les ayant jamais réparés par de grands services rendus à l'État, n'ont pas eu, comme Mirabeau, la grande excuse du génie! sans doute le génie est plus admirable, lorsqu'il marche toujours environné de la vertu, & que, semblable au soleil, il sort pur du milieu des nuages: mais cet astre en est-il moins le soleil, parce qu'on remarque quelques taches dans son orbite?

Mirabeau a aimé les femmes, je ne dis pas avec passion, mais avec fureur: elles lui ont souvent ôté la raison & par conséquent la sagesse: mais quel est celui de nous qui n'a pas éprouvé, plus ou moins, le même empire de la part du sexe? & quel est celui de nous qui oseroit s'estimer plus que Mirabeau? Toutes les erreurs de Mirabeau étoient brûlantes; toutes ou presque toutes étoient l'ouvrage du délire & de l'emportement; & qu'on me pardonne ce que je vais dire en faveur du délire que Mirabeau m'inspire lui-même en cet instant. Peut-être n'y a-t-il que les crimes commis froidement qui soient véritablement des crimes. Mirabeau d'ailleurs a avoué ses fautes, comme déja je l'ai dit, & comme on a pu le voir dans sa lettre à M. Bérenger, que je viens de transcrire, & un pareil aveu n'est-il pas une sorte d'expiation? Qu'il est heureux pour Mirabeau, qui a eu tant de rapports avec J. Jacques, d'avoir eu sur-tout avec lui celui de se repentir! J. Jacques a eu des torts graves dans sa jeunesse, & s'en est lavé par ses confessions, quoi qu'en puissent dire ses détracteurs. Mirabeau n'avoit point encore écrit ses confessions quand il est mort: mais comme sa conduite commençoit à démentir toute sa vie passée! Ah! les noms de Mirabeau & de J. Jacques arriveront sûrement tout chargés de gloire à la postérité, & l'ignominie ne sera que pour

ceux qui les blaſphêment encore. La poſtérité dira : Leur midi a brillé de tout l'éclat des grands talens. Que m'importe ſi leur aurore a été un peu nébuleuſe, & ſi d'indomptables paſſions les ont quelquefois aſſervis ? Ils ont été eſclaves de la beauté ; mais ils ont briſé les chaînes de la tyrannie.

Que ne puis-je placer ici tous les mots qui ſont échappés à Mirabeau, & qui prouvent cette haine profonde que la tyrannie lui avoit inſpirée ? Pluſieurs ne peuvent pas être inſérés dans cette préface : en voici un du moins qui ne doit pas m'échapper. Mirabeau, étant à Berlin, alloit voir ſouvent M. Mayet, homme de lettres diſtingué & directeur des Manufactures du Roi de Pruſſe : ſe trouvant chez lui un jour qu'il y avoit pluſieurs jolies femmes raſſemblées, une d'elles lui dit en plaiſantant, qu'il n'étoit, ſans doute, venu à Berlin que pour y ſéduire quelques belles. « Madame » lui répondit-il, « il eſt vrai » que j'aime beaucoup les femmes : il eſt vrai » que mon bonheur eſt de leur plaire, de les » ſervir & de les adorer : mais il eſt une maitreſſe » que je leur préfère, & cette maitreſſe, c'eſt » ma Patrie. Je donnerois mille fois ma vie » pour la rendre heureuſe en lui procurant la » liberté. » M. Mayet a entendu ce mot, & c'eſt lui qui m'a engagé à le publier.

J'ignore ſi Mirabeau a été fidèle en amour, & s'il a eu de bons ou de mauvais procédés pour ſes maitreſſes. Ce que je ſais bien certainement, c'eſt qu'en amitié il a été un vrai modèle, & que perſonne n'a eu & n'a mérité plus d'amis, & n'eſt-ce rien que de ſentir le prix de l'amitié & d'obſerver religieuſement le culte de cette Déeſſe ? Les gens qui lui reprochent tant de vices, ſe gardent bien de lui faire honneur de

cette vertu, & combien ses actions, ses lettres & ses discours prouvent cependant que cette vertu étoit née avec lui & ne l'a point quitté même dans ses derniers momens ! Tous les papiers publics ont cité le mot (1) charmant qu'il a dit à M. Cabanis son médecin, quelques heures avant sa mort. On le tourmentoit pour voir M. Petit. « Eh ! pourquoi » dit-il à M. Cabanis « faire venir M. Petit ? S'il me guérit » de ma maladie, c'est vous qui en aurez le » mérite, & lui seul en aura toute la gloire. » Peut-on se montrer plus soigneux de la réputation d'un ami au moment où l'on va tout perdre, & ne diroit-on pas que Mirabeau la préféroit à sa vie même ? Quelque tendresse délicate qu'il y ait dans ce mot, & quelque généreuse sollicitude qu'il renferme, j'en sais un qui ne fait pas moins d'honneur à Mirabeau, & qui, n'étant point connu, mérite bien que je le publie. Mirabeau, en 1786, étoit presque réduit à la misère : il touchoit à cette infortune qui est souvent le partage des talents, mais qui ne les décourage pas. Mirabeau, ayant épuisé presque toutes les ressources, s'adresse avec une noble confiance à M. de C...... (Je ne dois pas le nommer pour beaucoup de raisons à moi connues) qui, depuis très-long-temps, étoit son ami, & lui écrit un billet dans lequel il le prie de lui envoyer dix louis dont il a le plus grand besoin. M. de C.... met aussitôt les dix louis dans une petite boîte, &, pour boucher les interstices qui restoient, il déchire les billet de Mirabeau en quatre ou cinq mor-

(1) Je rapporte ce mot tel qu'il a été inséré dans quelques papiers publics. Il peut se faire que Mirabeau n'ait pas exactement prononcé les mêmes paroles, mais en voilà exactement le sens.

ceaux, & les plaçant adroitement entre les pièces d'or & le couvercle de la boîte, il envoie le tout à ſon ami. Mirabeau étoit alors avec une Dame de ſes amies, Mme. de Néra : celle-ci reçoit la petite boîte, elle s'empreſſe de l'ouvrir, & jetant machinalement les yeux ſur les morceaux de papier, elle reconnoît l'écriture de Mirabeau. Eh quoi ! dit-elle avec ſurpriſe & une ſorte d'affliction, un ami qui déchire un de vos billets ! Pardonnons-lui, ajoute vivement Mirabeau. Je gage que c'eſt le ſeul de moi qu'il ait déchiré ; & le jour même il va conter à tout le monde que M. de C.... lui avoit prêté dix louis & avoit déchiré ſon billet.

Cette grace, cette délicateſſe & cette chaleur d'amitié que Mirabeau mettoit dans ſes diſcours, il la mettoit ſur-tout dans ſes lettres particulières. La lettre à M. Bérenger qu'on vient de lire, en eſt la preuve, & la ſuivante, adreſſée à M. de la Ferté, ne le prouve pas moins.

« *Au Bignon*, 26 *Novembre* 1771. »

« Des ordres de la cour m'ont privé, mon » bien cher ami, du plaiſir que je me promet» tois de vous voir dans le courant du mois, » & me font partir pour une tournée déſagréable » dans cette ſaiſon, mais eſſentielle & agréable » par ſon objet : elle ne me tiendra, à ce » que j'eſpère, que juſqu'au mois de Janvier, » où je ſerai bien empreſſé de venir épancher » mon cœur dans le vôtre, & jouir des agrémens » de votre eſprit.

» Je ne ſais ſi je dois m'affliger ou me ré» jouir de la révolution arrivée dans votre » ſort : vous m'en dites trop ou trop peu. En » tout je ſourcille quand j'ouvre une lettre de

» vous, qui n'a que trois pages. Si vous vous » imaginiez être autorisé par mon exemple, » vous auriez tort. L'arrangement de mes affaires » domestiques, dont mon père m'abandonne absolument la manutention, me surcharge d'autant » plus, que j'ai moins de temps à leur donner, » & que je désire davantage répondre à sa confiance. Forcé par mes liaisons, mon état, mes » goûts, mon genre d'études, à une immense » correspondance, je me trouve bien souvent » obligé de renfermer dans mon cœur tout ce » que le souvenir de mes amis y excite : mais » le dévouement de ce cœur qui est tout entier » à eux, mériteroit qu'ils cherchassent à me » consoler & à me distraire de la triste & » journalière fatigue de lutter contre ce qu'on » désire.

» Je vous avois demandé des vers. Pourquoi » ne jouiriez-vous pas de ce talent dans le seul » âge où on l'exerce avec facilité & succès? Adressez-moi, mon cher & bon ami, toutes vos » lettres désormais à Aix en Provence, où » l'on saura toujours à quel endroit il faut me » les envoyer; je dis *toutes*, car encore une » fois je les demande fréquentes & longues.

» Madame votre mère m'oublie, & je vous » prie seulement de lui dire que cet exemple » ne sera pas contagieux pour mon cœur.

» Adieu, mon bon ami; Aimez-moi; car » je vis en vous ».

Personne, dans le commerce intime de la vie n'avoit plus de séduction que M. de Mirabeau, & ne déployoit plus que lui, non pas cette froide amabilité qui consiste à briller dans les cercles & à capter les suffrages de quelques beaux-esprits, mais cette bienveillance forte & animée qui gagne tous les cœurs à la ronde

& les tient, pour ainſi dire, ſuſpendus autour d'elle comme de petites aiguilles autour de l'aimant, & le charme inné de cette ſéduction victorieuſe, il l'envoyoit par la poſte dans ſes moindres écrits, lorſqu'il ne pouvoit le développer en préſence des objets mêmes. Une lettre de lui, en un mot, étoit un taliſman auquel on ne pouvoit guères plus réſiſter qu'à ſon impétieuſe éloquence. La plûpart des hommes ne ſont unis entre eux que par de légers fils de ſoie, & il auroit voulu que l'amitié lui ourdît des cables.

Il s'étoit mis dans une très-grande colère, lorſqu'on lui propoſa de conſulter M. Petit. Forcé pourtant de céder ſur ce point au vœu de toutes les perſonnes qui l'entouroient, & à celui de M. Cabanis lui-même, voici à peu près les paroles qu'il adreſſa à M. Petit, en lui montrant M. Cabanis, paroles qui prouvent la haute idée qu'il avoit de l'amitié & combien il mettoit ce ſentiment au deſſus de tous les autres :

« J'ai toujours cru qu'on ne devoit avoir pour » médecin que ſon ami. Voilà mon ami & » mon médecin : il a ma confiance entière & » excluſive : mais il eſt plein d'eſtime pour » vos lumières, & de reſpect pour votre » caractère moral. Il m'a cité de vous des mots » qui contiennent, en quelque ſorte, toute la » révolution, & des traits qui prouvent qu'au » milieu des inſtitutions ſociales, & malgré » la culture peu commune que vous avez donnée » à votre eſprit, vous êtes encore reſté l'homme » de la nature. J'ai donc penſé qu'un pareil » homme, ſi j'avois eu le bonheur de le ren- » contrer, ſeroit devenu mon ami, & voilà, » Monſieur, ce qui m'a déterminé à vous voir. » Voyez » diſoit-il dans un autre moment à » M. Petit, voyez toutes les perſonnes qui » m'entourent ; elles me ſoignent comme des

» ferviteurs, & ce font mes amis. Il eft
» permis d'aimer & de regretter la vie, quand
» on laiffe après foi de pareilles richeffes ».

M. de la Marck, ayant mérité fon amitié par les procédés les plus délicats & les plus nobles, il lui recommanda, en mourant, M. Frochot qui étoit auffi fon ami, & prenant les deux mains de celui-ci, dont il mit l'une dans celle de M. de la Mark, & l'autre, dans celle de M. Cabanis, « je vous lègue « leur dit-il,
« mon ami Frochot. Vous avez vu fon tendre
» attachement pour moi ; il mérite le vôtre ».
Il les appelle enfuite chacun par fon nom, les raffemble auprès de lui, au moment de fon agonie, & expire en reprenant leurs mains & les tenant dans fes mains glacées.

P. S. J'avois à peine achevé cette Préface, que j'ai entendu au Lycée du Palais Royal la lecture du Journal que M. Cabanis a fait de la maladie & de la mort de Mirabeau. Ce Journal, rédigé par un témoin oculaire, eft rempli de faits curieux & intéreffans, & leur fimple récit a extrêmement attaché tous les Auditeurs. On verra, lorfqu'il fera imprimé, que, fi, pour le fonds, il a quelque reffemblance avec cette Préface, il n'en a aucune pour la forme. M. Cabanis cherche, ainfi que moi, à difculper Mirabeau des erreurs de fa jeuneffe, & fans doute il met dans fon apologie plus de talent que je n'en ai mis dans la mienne. Cependant nos deux réfultats font à peu près les mêmes. M. Cabanis termine fon Journal en difant que Mirabeau eft mort irréprochable envers la patrie & l'amitié, & pourrois-je avoir l'intention de prouver autre chofe en écrivant cette Préface.

J'étois à côté de Mademoifelle Dionis, lorfque

M. Grouvelle, qui lisoit pour M. Cabanis, eût cessé de se faire entendre. Croyez-vous, dis-je à cette Demoiselle, que Mirabeau qu'on dit irréprochable envers l'amitié, l'ait été envers l'amour? Ah! sans doute il l'auroit été, me répondit-elle, s'il n'étoit pas mort en France. Ce mot m'a paru charmant; & je le cite avec d'autant plus de plaisir, que, si la fidélité en amour est une vertu, il ajoute à la gloire de Mirabeau & devient le complément de son éloge. M. Lemierre d'Argi qui étoit voisin, ainsi que moi, de Mademoiselle Dionis, attestera que ce mot n'est pas controuvé, & qu'il a été réellement dit par une femme.

LA MORT DE MIRABEAU,

POËME

Lu au Lycée du Palais-Royal, le 11 Avril 1791, & adressé aux Citoyens de mon Département.

O REGRETS ! ô douleur ! il n'eſt plus le Grand-Homme
Par qui la France enfin, digne émule de Rome,
De ſes nombreux tyrans a terraſſé l'orgueil !
Muets & conſternés autour de ſon cercueil,
Nous l'ornons de cyprès, nous l'arroſons de larmes;
Et chaque Citoyen, plongé dans les alarmes,
Croit voir la Liberté toucher à ſon déclin ;
Mirabeau ne vit plus : le peuple eſt orphelin,
Et pour ce peuple, hélas! quel coup étoit plus rude?

DES obſcurs ſouterrains cherchant la ſolitude,
Démoſthènes, dit-on, pour ſe mieux recueillir
Alloit dans ces tombeaux vivant s'enſevelir,
Et là, de ſon pays la Liberté mourante
Le voyoit, aux lueurs d'une lampe expirante ;
Forger ces traits brûlans & ces mâles diſcours
Qui de la tyrannie abrégèrent le cours ;

Mais de cet Orateur l'exil fut volontaire ;
Il couroit librement s'enfermer ſous la terre ;
Et le ſoleil à peine éclairoit Mirabeau,
Que, privé tout-à-coup du céleſte flambeau,
Par l'ordre du Monarque, au ſein de l'eſclavage,
Il coula malgré lui, le printemps de ſon âge.
Le voyez-vous errer de cachots en cachots (1),
Et dévorant ſes pleurs, étouffant ſes ſanglots,
Commander en idée aux tyrans de la France,
Et, tout chargé de fers, rêver l'indépendance ?
O prodige en tout temps digne d'être cité !
D'une priſon pour nous ſortit la Liberté.

Né d'antiques ayeux & dans un Ordre illuſtre,
Il ne voulut qu'à ſoi devoir ſon plus beau luſtre,
Et dépouillant l'éclat qu'il recevoit d'autrui,
Il monta juſqu'au peuple en lui ſervant d'appui ;
Que dis-je ? il détruiſit par ſa mâle éloquence
Des rangs & des états l'odieuſe diſtance (2),
Et prompt à raſſembler les divers Citoyens,
Il les réunit tous dans les mêmes liens.
Le premier, il dompta l'hydre du miniſtère (3),
Et dans chaque François, le François vit un frère.
Ami de la juſtice, ami de la raiſon,
Mirabeau des erreurs ignora le poiſon,
Et dédaignant toujours d'uſer de violence,
D'une main ferme & sûre il tenoit la balance ;
Il fit plus, & d'un Roi digne par ſes vertus
De rappeler un jour Marc-Aurèle & Titus,
D'un Roi que nous aimons, il affermit le trône,
Et ſur ſon front tremblant enfonça la couronne (4).
Des abus féodaux courageux deſtructeur,
Et doublant les tréſors du ſimple agriculteur,
Nos vergers lui devront leur nouvelle parure ;
Pomone, plus de fruits ; Flore, plus de verdure.

Déja même verſé par un tube vengeur (5)
Fume le ſang impur de l'animal rongeur.

Aux tyrans des François pourquoi fit-il la guerre ?
Pour déclarer la paix au reſte de la Terre (6).
Vous ne l'ignorez pas, & l'Anglois, le Germain,
Le Ruſſe belliqueux, fléau du genre humain,
Dont les foudres grondoient & menaçoient nos têtes ;
N'oſent plus juſqu'à nous étendre leurs conquêtes.
Quels feroient leurs projets ? Délivré de ſes fers,
Le François libre a dit aux Rois de l'Univers :
De vos caprices vains je ne veux plus dépendre :
Je n'attaquerai plus, mais je veux me défendre ;
Et ſi vous m'inſultez, je ſoutiendrai mes droits.
La guerre doit finir où fleuriſſent les lois.

Les lois doivent régner ſur l'autel & le trône,
Sur la triple thiare & la ſimple couronne.
Mirabeau nous l'apprit. Des Prêtres factieux
Ont voulu nous combattre en l'honneur de leurs Dieux.
Mirabeau, d'une main & courageuſe & fière,
A ces Titans ſacrés fit mordre la pouſſière (7),
Et j'entends ſous l'Ethna leurs bras retentiſſans
Forger contre nos lois des carreaux impuiſſans.
De ces Géans vaincus Rohan eſt l'Encelade (8),
Et je le vois tomber des Cieux qu'il eſcalade.
Rohan qui d'un faux zèle aime à ſe réchauffer,
De notre Démoſthène a-t-il cru triompher,
Ce rival de Philippe, armés de foudres vaines,
Croit-il donner des Lois à la nouvelle Athènes ?
Qu'il tremble ! l'or jadis ſuffiſoit aux ſoldats ;
C'étoit l'or qui ſur-tout les guidoit aux combats :
Il nous en reſte encor. La fortune publique
Alloit céder aux coups du pouvoir deſpotique,
Et grace à Mirabeau, de nombreux Citoyens,
Au ſein de l'anarchie, ont conſervé leurs biens :

Il les mit à couvert des noirs projets du crime ;
Et de la banqueroute il a fermé l'abîme.

Je l'ai vu ce Grand-Homme à l'inſtant où ſa voix
Tonnant dans la tribune en faveur de nos loix (9),
Les faiſoit triompher des piéges, des obſtacles,
Et les interprétoit ainſi que des oracles.
Sur tous ſes traits alors quel éclat répandu
Frappoit tous les eſprits d'un jour inattendu !
Et de quel feu divin rayonnoit ſon viſage !
Telle on voit du Soleil étinceler l'image,
Quand tout-à-coup offert à ce flambeau des Cieux,
Le magique miroir qu'explique Deſparcieux,
De ſon diſque raſſemble & double la lumière.
Quel éclair jailliſſant du fond de ſa paupière,
Du fier Ariſtocrate humilioit l'orgueil !
Lorſque de la Tribune il s'élance au fauteuil (10)
Quel ſubit changement ! comme ferme, tranquille,
Il aſſouplit enſemble & ſa voix & ſon ſtyle !
Et comme ſon regard brillant de majeſté,
Du bel azur des Cieux peint la ſérénité !

Vous ſouvient-il du jour où d'une Cour inique
Brezé vint apporter le firman deſpotique
Au Sénat réuni dans le Temple des Lois ?
Uſant de ſon pouvoir pour la dernière fois,
Elle crut, cette Cour, aux forfaits aguerrie
Diſperſer ſans retour les Dieux de la Patrie.
De quels mots prononcés avec force & grandeur (11)
Mirabeau ſalua le noble Ambaſſadeur !
Ecrits en lettres d'or au bas de ſa ſtatue,
Puiſſent-ils des tyrans frapper toujours la vue,
Et graver dans leurs cœurs la honte & le remords !

Je l'ai vu ce Grand-Homme, à l'inſtant où la mort,

Le front tout rayonnant d'une barbare joie ;
Assise, l'attendoit, prête à saisir sa proie.

Le sage Talleyrand, Pontife - Citoyen (12),
De la foi, de la loi, respectable soutien,
Debout à ses côtés, ranimoit son courage,
Et d'un doux avenir lui présentant l'image,
Retenoit son esprit sur ses lèvres errant.
Ah ! qu'il est beau d'offrir au mortel expirant,
Au lieu d'un Dieu vengeur prêché par la Sorbonne ;
Le consolant espoir d'un Père qui pardonne !
Dans ce culte de paix Talleyrand affermi,
N'a point déshonoré le trépas d'un ami.
Il veut que, secouant le joug de nos ancêtres,
Nous mourrions désormais sans le secours des Prêtres,
Et Mirabeau lui-même, en vrai Législateur,
S'est joint, sans fanatisme, à son divin Auteur.
Rendu libre par lui, comme avec violence
Tout le peuple enchaînoit, dans un profond silence,
Et ses naïfs sanglots & ses vives douleurs !
Comme ses yeux baissés cachoient en vain leurs pleurs!
Et des soldats créés par Mirabeau lui-même,
Comme le front peignoit cette tristesse extrême
Qui saisit tous les cœurs au trépas des héros !
Comme le sombre éclat des armes, des flambeaux (13),
Se mêlant, se croisant au milieu des ténèbres,
Rendoit plus effrayans les cantiques funèbres !
D'un Roi surnommé *Grand* & du peuple ennemi
L'orgueilleuse statue en a, dit-on, frémi,
Et sur le bronze antique où renaît son visage
Les regards ont cru voir couler des pleurs de rage.

Mais voyez s'avancer le funèbre convoi
Vers l'enceinte sacrée, & suivez-le avec moi.
Ce Temple où de Paris, sur un paisible trône,
A long-temps reposé la divine Patrone,

Aux civiques vertus vient d'être confacré.
C'eſt-là que Mirabeau, du Peuple révéré,
Dans ſon dernier aſyle, où ne meurt point ſa gloire;
Entendra le François honorer ſa mémoire :
C'eſt-là que Mirabeau, notre plus ferme appui,
Verra Voltaire, un jour, s'aſſeoir auprès de lui.
Clovis y vit encore & Deſcarte y reſpire.
Sur des monceaux de morts Clovis fonda l'Empire :
Son ombre, apercevant le ſage Mirabeau,
S'eſt honteuſe cachée au fond de ſon tombeau,
Et celle de Deſcarte, en France rappelée,
D'un ſi doux voiſinage a paru conſolée.

O ſublime Décret, par des Sages porté (14),
Qui, tranſmettant les noms à la poſtérité,
Va parmi les François doués d'une grande ame,
De l'émulation reſſuſciter la flamme !
O Loi, qui des vertus nous faites un devoir!
Obtenez ſur les cœurs un abſolu pouvoir !
C'eſt Mirabeau ſur-tout qui vous a fait éclore :
Ainſi, par ſon trépas, il fut utile encore,
Et ſa vie & ſa mort, ſervant la Liberté,
N'a-t-il pas tous les droits à l'immortalité ?
Pour le peuple il vécut; fâché de lui ſurvivre,
Juſqu'au tombeau le peuple a brûlé de le ſuivre.
Déja vous partagez ſon reſpect, ſon amour,
Et les bords adorés (*) où j'ai reçu le jour,
Où le Rhône, en grondant, roule ſes claires ondes,
Vous verront à l'envi, dans vos douleurs profondes,
Dreſſer à Mirabeau de champêtres autels,
Et chanter en ſon nom des hymnes immortels.

(*) L'Auteur de ce Poëme eſt né dans une petite ville du bas-Languedoc, nommée Rocquemaure, & ſituée ſur la rive occidentale du Rhône.

Concitoyens, amis, prolongez votre hommage,
Et de fleurs, de cyprès couronnant son image....
Mais n'ai-je pas assez, par de lugubres chants,
Excité dans les cœurs des souvenirs touchants?
Hélas! j'entends des cris autour de ma demeure,
Et le Sénat, le Roi, le Peuple encor le pleure.
Vainement j'ai voulu, terminant mes regrets,
Suspendre enfin ma lyre aux funèbres cyprès,
Voici les derniers mots qu'une douleur trop juste
Dicte au Peuple, au Monarque, à l'Assemblée auguste.

LE PEUPLE.

Je perds mon défenseur, en perdant Mirabeau,

LE ROI.

Il étoit mon soutien.

LE CORPS LÉGISLATIF.

Il étoit mon flambeau.

NOTES.

(1) *Le voyez-vous errer de cachots en cachots?* On prétend que le père d'Honoré Mirabeau, l'auteur de *l'Ami des hommes*, obtint une douzaine de lettres de cachet contre ſon fils, & le fit enfermer ſucceſſivement dans pluſieurs priſons d'Etat. C'eſt là vraiſemblablement qu'Honoré Mirabeau conçut cette haine profonde qu'il a toujours montrée pour le deſpotiſme, & qu'il y couva lentement ſa vengeance. Il eſt certain, du moins, qu'il y travailla à ſon livre contre les lettres de cachet, un de ſes premiers & de ſes plus beaux ouvrages : il y travailloit encore après avoir recouvré ſa liberté, & paſſant un jour devant la Baſtille, il dit à un de ſes amis qui l'accompagnoit, ces mots ſublimes & prophétiques : *Je la détruirai cette affreuſe Baſtille; oh! oui, je la détruirai!* & s'arrêtant tout-à-coup en la regardant avec horreur, il ajouta: *je la détruis.* Quelle leçon en effet, ou plutôt quelle école pour un amant de la liberté, que les cachots de l'ancien miniſtère!

(2) *Des rangs & des états l'odieuſe diſtance.* Honoré Mirabeau fut un des premiers qui chercha à réunir la nobleſſe avec ce qu'on appeloit alors *le Tiers-Etat*, & l'on ſait qu'après cette réunion, la révolution a été faite. Voilà ſans doute pourquoi il diſoit ſi éloquemment après cette réunion : *La révolution eſt faite, & ceux qui s'y oppoſent ne peuvent plus que l'enſanglanter.* Cette prédiction terrible n'a été que trop véritable.

(3) *L'hydre du miniſtère.* On ſe rappelle la

dénonciation que fit Mirabeau de M. Guignard de S. Prieſt, & toutes celles qui l'ont ſuivie. On prétendit alors que Mirabeau le dénonçoit pour avoir ſa place : mais il étoit ſi ſupérieur à tous les miniſtres! Il exerçoit ſi bien le miniſtère du génie!

(4) *Et ſur ſon front tremblant enfonça la couronne.* Alluſion aux mots ſuivans qu'on a entendu dire à Mirabeau : *j'ai voulu guérir les François de la ſuperſtition de la Monarchie, & y ſubſtituer ſon culte.*

(5) *Déja même verſé par un tube vengeur.* J'ai demandé à pluſieurs fermiers, à pluſieurs laboureurs, quel étoit de tous les décrets de l'Aſſemblée Nationale celui qui leur plaiſoit le plus ? *Le décret ſur la chaſſe*, m'ont-ils répondu preſque tous. Les lièvres, les lapins nous faiſoient une guerre continuelle, & depuis que nous avons le droit de leur faire la guerre à notre tour, nos terres & nos vignes nous donnent de plus belles récoltes, & le meilleur moyen de faire fleurir l'agriculture, étoit de permettre la chaſſe à tout le monde. Mirabeau eſt un de ceux qui a le plus fortement appuyé ce Décret, & ſur quel Décret n'a-t-il pas eu la plus grande influence ?

(1) *Pour déclarer la paix au reſte de la terre.* Quel admirable travail que celui de Mirabeau ſur le droit de paix & de guerre! Si, juſqu'à ce moment, les Puiſſances étrangères n'ont pas oſé nous attaquer, c'eſt à Mirabeau que nous le devons, & le Décret qu'il a fait porter à ce ſujet, ſemble nous aſſurer une paix perpétuelle. Tout ce qu'a fait Mirabeau comme membre du Comité diplomatique eſt marqué au coin de la raiſon, de la modération & du génie. C'eſt ſur-tout dans

la Diplomatie que Mirabeau excelloit, & le nom de *Cochet de l'Europe* qu'on donnoit au Ministre Choiſeul, c'eſt Mirabeau qui l'auroit mérité, s'il eût été Miniſtre des affaires étrangères.

(7) *A ces Titans ſacrés fit mordre la pouſſière.* C'eſt Mirabeau qui a fait mettre les biens du Clergé *à la diſpoſition de la Nation.* C'eſt Mirabeau qui, par ce moyen, nous a ſauvés de la banqueroute & de la guerre civile. Il a porté le dernier coup aux Prêtres fanatiques par ſon beau diſcours ſur la Conſtitution civile du Clergé, & quoique ce diſcours ne ſoit pas entiérement de lui, le bien qu'il a fait, n'en ſera pas moins durable.

(8) *De ces Géans vaincus Rohan eſt l'Encelade.* Quel rôle pitoyable & odieux a joué M. le Cardinal de Rohan dans toute la Révolution de France! Cet homme que la Cour avoit opprimé de tant de manières, a l'air de regretter l'ancienne oppreſſion : cet homme qu'on avoit mis injuſtement à la Baſtille, voudroit voir rétablir la Baſtille ; cet homme enfin que les Patriotes aimoient, ſe met à la tête d'une armée pour combattre les Patriotes! Qui l'eût dit? qui l'eût cru?.....

(9) *Tonnant dans la tribune en faveur de nos Loix.* Qui n'a point vu Mirabeau diſputant à la tribune contre le côté droit de l'Aſſemblée, n'a point vu un des plus beaux ſpectacles que puiſſe préſenter l'Univers; celui de la Philoſophie & des lumières aux priſes avec tous les préjugés, & en triomphant preſque toujours. Que ſa voix étoit ſonore, mâle & harmonieuſe! Quelle expreſſion profonde régnoit ſur tous ſes traits, & comme ſes regards lançoient à la fois les éclairs & la foudre! Le néologiſme, à la vérité, déparoit ſouvent ſon énergique & brûlante éloquence : mais comme

comme la richesse des idées suppléoit à l'incorrection & la barbarie de quelques mots impropres ! On voyoit que Mirabeau tendoit à créer une nouvelle langue comme il avoit créé une Constitution nouvelle, & les chaînes de l'Académie Françoise lui étoient aussi insupportables que celle des tyrans. Semblable au salpêtre renfermé entre des rochers, Mirabeau faisoit éclater de toutes parts les obstacles qu'on opposoit à son génie.

(10) *Lorsque de la tribune il s'élance au fauteuil.* La Présidence de Mirabeau à l'Assemblée Nationale a été, sans contredit, une des plus belles époques de sa vie ; & peut-être le complément de sa gloire. Comme il rappeloit avec majesté & précision à l'ordre du jour ceux qui s'en écartoient, soit par inadvertance, soit par malice ! comme il résumoit & analysoit les plus difficiles questions ! Il est, je pense, le premier qui, du haut de ce trône auguste, ait décoché des sarcasmes contre les ennemis du bien public : mais ces sarcasmes venoient si à-propos, étoient si bien appliqués & si justes, qu'on les lui pardonna, & la plaisanterie dans sa bouche avoit un air de grandeur, &, pour ainsi dire, de moralité, qu'il est impossible de ne pas l'admirer, même avec le sourire sur les lèvres.

(11) *De quels mots prononcés avec force & grandeur.* Ces mots sont connus de tout le monde : *allez dire à ceux qui vous envoyent*, dit Mirabeau à M. de Brezé, *que nous sommes ici par le vœu du peuple, & que nous n'en sortirons que par la puissance des baïonnettes.* La société des amis de la constitution s'assembla, le lendemain de la mort de Mirabeau, & il y fut décidé unanimement que ces mots sublimes seroient écrits au bas de sa statue. Quel homme célèbre eut

jamais en France une plus belle inſcription ? On a fait beaucoup d'inſcriptions, beaucoup d'épitaphes pour être miſe au bas de la gravure du portrait ou ſur la tombe de Mirabeau. La ſuivante eſt de M. Deſtournelles, officier des grenadiers volontaires de la garde nationale, & comme c'eſt la ſeule qui nous a paru renfermer au plus haut degré le mérite du ſtyle lapidaire, c'eſt la ſeule que nous citerons :

Dieu ! quelle immenſe proie enferme ce tombeau !
Fut-il rien de plus grand à Rome & dans Athènes ?
L'impitoyable mort dans le ſeul Mirabeau
Nous a ravi Solon, Tacite & Démoſthènes.

Il y eut une éclipſe de ſoleil, le lendemain de la mort de Mirabeau, & cette éclipſe a fourni au même M. Deſtournelles le ſujet d'une autre pièce de vers très-agréable. Que n'auroient point dit là-deſſus les poètes fameux du temps d'Auguſte ? quels préſages n'auroient-ils point tirés de cette éclipſe ? quelles comparaiſons n'auroient-ils pas faites ? Nous ne ſommes point ſuperſtitieux, & nous l'avouerons cependant, il nous a été impoſſible de ne pas remarquer cette éclipſe comme une choſe très-ſingulière dans cette circonſtance.

(12) *Le ſage Talleyrand, pontife citoyen.* C'eſt M. de Talleyrand, ancien Evêque d'Autun, & M. Lamourette, Evêque de Lyon, qui ont aſſiſté Mirabeau dans ſes derniers momens, & certes il étoit bien juſte que le défenſeur de la patrie mourût entre deux patriotes. Aucun autre prêtre n'eſt venu, avec ſes huiles prétendues ſaintes, empoiſonner & ſouiller le lit de mort de Mirabeau ; Talleyrand & Lamourette ne l'auroient

point souffert. Ils ont dépouillé sagement la religion de toutes ses formes superstitieuses & barbares : leurs écrits la présentent dans toute sa pureté évangélique : ils ont servi sur-tout la révolution par leurs lumières ; & la conduite de ces prêtres philosophes sera à jamais la honte & le supplice de ceux qui ne le sont pas.

Un des mots les plus heureux de Mirabeau est celui qu'il a dit à M. de Talleyrand en lui remettant son ouvrage sur les testamens, & le priant de le lire à la tribune. *Il sera piquant de lire à l'Assemblée un ouvrage contre les testamens venant de la part d'un homme qui, ce matin, a fait son testament.* Quelle grâce philosophique il y a dans ces paroles ! & comme elles annoncent que Mirabeau, oubliant les souffrances auxquelles il étoit livré en ce moment, ne s'occupa, jusqu'à son dernier soupir, que du bonheur de la Nation. Il n'y a qu'un homme de génie qui plaisante de la sorte, & qu'un homme de beaucoup d'esprit qui fasse de pareils rapprochemens. Il a dit une foule d'autres mots qui ont été recueillis par-tout, & qu'on ne répétera point dans ces notes. Tous ces mots, hélas ! prouvent que Mirabeau joignoit beaucoup de sensibilité à un grand caractère, & ne font qu'ajouter à nos regrets & aggraver la perte que nous avons faite.

(13) *Comme le sombre éclat des armes, des flambeaux.* Jamais la maladie d'un homme n'a intéressé plus de monde que celle de Mirabeau, & jamais convoi n'a été plus imposant, plus magnifique &, pour ainsi dire, plus national que le sien. Il n'est personne ou presque personne, durant sa maladie, qui n'ait envoyé, vingt fois, à sa porte, pour savoir de ses nouvelles, & les bulletins, une fois dictés par les Médecins, il s'en distribuoit dans Paris des milliers de copies,

qui, ſelon qu'ils étoient conçus, portoient dans les ames l'eſpérance ou la crainte, & les agitoient en tous ſens. L'Aſſemblée Nationale, le Directoire du Département, tous les Miniſtres, excepté un ou deux qui étoient malades, la Municipalité, les Electeurs, les Préſidens des 48 Sections & leurs Commiſſaires, des Députés de tous les états & de tous les Ordres, douze mille Soldats de la Garde Nationale, & deux ou trois cent mille Citoyens ont aſſiſté à l'enterrement de Mirabeau. Toutes les routes, toutes les fenêtres; les arbres des Boulevards, les toits mêmes étoient bordés de ſpectateurs qui, venus là pour voir paſſer le cortége, ſe ſont mêlés avec lui, & ont ſuivi les reſtes de Mirabeau juſques dans leur dernier aſile. Les cloches ont été miſes en branle à l'inſtant de ſa mort, & n'ont pas diſcontinué de ſonner: les Spectacles ont été fermés par-tout & durant toute la journée. Le convoi arrivé à St. Euſtache, les Soldats ont tout-à-la-fois déchargé les armes ſur le cercueil, & M. Cérutti a prononcé une Oraiſon funèbre que les oreilles ont mal entendue, mais que toutes les ames onr recueillie, & qui, publiée le lendemain, par la voie de l'impreſſion, a mis au jour un des plus beaux monumens de la douleur & de l'éloquence patriotique.

Mêlé parmi le peuple, je ſuivois triſtement ſon ami qui n'étoit plus, & que les honneurs qu'il lui rendoit, faiſoient, pour ainſi dire, revivre, lorſque j'apercois à côté de moi un jeune homme d'environ quatorze ans, revêtu d'un habit d'Officier, ſuant à groſſes gouttes, & ployant ſous le faix de ſes armes. Monſieur, lui dis-je, vous me paroiſſez bien fatigué. «*Eſt-ce » qu'on ſent la fatigue*» me répondit-il « *lorſ-» qu'il s'agit d'honorer un Grand-Homme? mar-» chons*». Quels mots touchans & ſublimes!

J'avois, jufqu'à ce moment, verfé des larmes de douleur, & j'en verfai d'admiration. Qu'ils font différens ces mots énergiques & tendres de l'efpèce d'oraifon funèbre que M. Malouet (1) a faite en donnant fa démiffion de fuppléant de Mirabeau au comité diplomatique. Après avoir rendu au Grand-Homme un hommage pénible que lui arrache le génie, après avoir paru prefqu'indigné des honneurs qu'on lui décerne, M. Malouet ajoute : *lorfque fes paffions & les circonftances l'ont dominé, il a fait beaucoup de mal, & le bien auquel il a concouru dans les réfultats utiles de la révolution, fe feroit opéré fans lui.* Dire que Mirabeau a fait du mal dans la révolution, & que le bien qui en réfulte, n'eft pas de lui, quel blafphême ou plutôt quel facrilége! Peut-on fouiller plus indignement la cendre d'un mort & la cendre d'un mort, qui eft encore fumante? Pourquoi, me dira-t-on peut-être, avoir rapproché ainfi de la phrafe du vieux Malouet le mot du jeune Garde National? Pour faire connoître la génération qui commence & la génération qui finit. Voilà vos Therfites, braves Citoyens, & voilà vos Achilles : voilà vos craintes & vos efpérances. On attribue à une femme un autre mot rempli de fenfibilité, & qui ne doit point être oublié ici. Il y avoit beaucoup de pouffière fur le boulevard, le jour qu'on enterra Mirabeau. Plufieurs perfonnes qui en étoient incommodées, fe plaignirent de ce que la Municipalité n'avoit pas fait arrofer. *Hélas!* dit cette femme, *elle a compté fur nos pleurs.*

---

(1) Lifez la partie politique du Mercure de France, 9 Avril 1791, vous y trouverez cette Oraifon funèbre de Mirabeau par M. Malouet, que nous inférons à la fuite de ces notes.

(14) *O ſublime décret par des ſages porté !*

Aux Grands Hommes
La Patrie reconnoiſſante.

C'eſt M. de Paſtoret qui a fourni cette belle inſcription pour l'égliſe de Sainte Geneviève, & M. Domergue, auteur de l'excellent *Journal de la Langue Françoiſe* ; & M. Domergue, auſſi diſtingué par ſon patriotiſme que par ſon talent, voudroit qu'on ajoutât l'article ſuivant aux décrets de l'Aſſemblée Nationale, qui font de l'égliſe de Sainte Geneviève un Panthéon pour les Grands Hommes.

« Un concours ſera ouvert aux Orateurs & » aux Poètes pour célébrer le Grand-Homme » que la Nation voudra honorer. Le diſcours, » la pièce de vers, qui auront été trouvés les » meilleurs par ſix hommes de lettres, nommés » par l'Aſſemblée légiſlative, hors de ſon ſein, » ſeront prononcés ſolemnellement dans l'égliſe » de Sainte Geneviève, en préſence de l'Aſſemblée » Nationale, du Roi, des corps Civiques & des » Citoyens. Le prix du Vainqueur ſera une » médaille d'or avec cette inſcription : *Il a* » *été jugé par la Nation, digne de célébrer un* » *Grand-Homme* ».

C'eſt dans ſon N°. du 9 avril 1791, que M. Domergue a conſigné cette idée : je la crois très-digne d'être miſe à exécution. Ces prix donnés par la Nation, vaudroient bien les prix décernés par nos Académies.

Maladie & mort de M. Mirabeau, opinion de M. Malouet sur ce Député, extrait du Mercure de France, n°. 15.

LA maladie de M. de Mirabeau que, ſur la foi du premier bulletin de ſon Médecin, nous avions regardée, la ſemaine dernière, comme une indiſpoſition paſſagère, étoit tellement aiguë, qu'en 48 heures il s'eſt trouvé aux portes du tombeau. Après avoir lutté pendant trois jours contre la mort, avec les forces de l'âge & du tempérament, il eſt expiré ſamedi 2 Avril, à dix heures du matin, & dans ſa quarante-deuxième année. Nous n'avons pu trop diſcerner, au travers du galimathias de la Médecine, la véritable nature de ſa maladie, occaſionnée par un excès d'intempérance. Il paroît qu'il a été tué par une colique inflammatoire, que pluſieurs ſaignées promptes euſſent calmée, & qu'une ſaignée tardive a rendue mortelle. Une gangrène interne s'étoit manifeſtée dès le jeudi; le camphre, le quinquina, les antiſceptiques & les véſicatoires n'ont pu ſauver ce Député malheureux. La foule s'eſt portée à ſa demeure, juſqu'au dernier moment. Nos mœurs ſont aujourd'hui tellement atroces, & l'opinion réciproque des différens partis, ſi affreuſe, qu'on a ſur-le-champ répandu le ſoupçon d'empoiſonnement. Rien n'étoit plus capable de l'accréditer, que l'appareil avec lequel on a demandé & opéré l'ouverture du cadavre. Les Juges du Tribunal, quatre Municipes, les Chirurgiens des Sections, ont aſſiſté à cette opération, & heureuſement ils ont conſtaté que les entrailles de M. de Mirabeau ne renfermoient aucune trace de poiſon.

Dans l'enthouſiaſme de leur douleur, les Politiques du Palais-Royal firent fermer, le ſamedi, les Spectacles de cette enceinte : ils le furent auſſi dans le reſte de la ville, par les ſoins réunis des Envoyés du Palais-Royal, des Sections & de la Municipalité.

Ne voulant, ni troubler le délire des hommages, ni ſervir la joie de la haine ou de l'injuſtice, j'abandonne ces premiers momens aux Rhéteurs. Il eſt juſte de laiſſer un libre cours aux paſſions, aux apothéoſes, aux oraiſons funèbres, & aux diatribes. Le reſpect de la vérité doit être aujourd'hui ſubordonné aux devoirs de la décence. Lorſque les ſentimens auront plus de calme, & que j'aurai réfléchi ſur les miens, je raconterai l'opinion que me laiſſe de lui M. de Mirabeau, ſans vouloir conquérir celle de perſonne : il m'eſt indifférent de mécontenter ſes partiſans & ſes adverſaires, ſes diſciples & ſes détracteurs, ſes protégés, ſes idolâtres, ſes rivaux & ſes envieux.

Ce n'eſt point un homme commun que celui dont la mémoire ſoulève ainſi, & en ſens contraire, les tempêtes de l'opinion. M. de Mirabeau emporte les regrets, non-ſeulement de ſes adhérens, mais encore d'une partie de la Minorité, qui fondoit ſur les vues ſecrètes de ce Chef de parti des eſpérances & des projets. Faut-il ou non féliciter de cette conformité de ſentiment les admirateurs de M. de Mirabeau ?

En donnant ſa démiſſion de la place de Suppléant de M. de Mirabeau, au Comité Diplomatique, M. Malouet indiqua une opinion qu'il a depuis développée, & que nous allons tranſcrire, en preuve du rare talent, & de l'impartialité de l'Auteur, dont nous n'adoptons pas en tout le jugement.

« Je répète, pour ceux qui en ſont étonnés, que je regrette M. de Mirabeau. Je crois qu'il étoit arrivé au moment où ſans compromettre ſa

popularité, il pouvoit la rendre utile à la chose publique. Je suis persuadé que telle étoit son intention; je l'ai vu fortement occupé des dangers de l'anarchie qui nous dévore, & parfaitement convaincu que la Constitution, dont il est aujourd'hui le héros, ne pouvoit se soutenir, si des mains plus habiles n'en rassuroient les fondemens; je l'ai vu effrayé des désordres & des factions dont nous sommes environnés; méprisant, détestant plusieurs de ceux qui partageoient avec lui la faveur du peuple, & je ne doute pas que les personnes qui ont recueilli ses dernières paroles, n'y aient retrouvé l'expression de tous ces sentimens. Je n'ai jamais vu M. de Mirabeau ni chez lui, ni chez moi; mais plusieurs conférences que j'ai eues avec lui en présence de témoins, dans les commencemens de la révolution, & beaucoup plus récemment, m'ont fait regretter qu'on l'ait abandonné trop long-temps à l'inconsidération que lui avoit attiré sa vie privée. --- Il étoit facile de deviner en lui un homme public d'une grande importance, non-seulement par l'étendue & la justesse de son esprit, mais aussi par la hardiesse de son caractère, qui lui faisoit dédaigner ou braver les obstacles. --- Il n'étoit point homme à se vendre lâchement au despotisme; passionné pour la liberté, il ne pouvoit soutenir une autre cause; il vouloit arriver tout-à-la-fois à la fortune, à la gloire; il sentoit le besoin d'échanger sa mauvaise réputation contre une meilleure; & dès le mois de juin 1789; si les bons Citoyens avoient su l'employer, s'il avoit pu prendre confiance dans les plans du Gouvernement, j'ai lieu de croire que cet homme extraordinaire eût eu une toute autre influence sur les destinées de la France.

» Il vouloit une Constitution libre, mais fortement prononcée dans les principes Monarchi-

ques. L'éloignement & le mépris que lui montroient les Miniſtres, les préventions qu'il avoit à vaincre dans le ſein de l'Aſſemblée, même dans le parti populaire, l'entraînerent à tous les excès de ce ſyſtême, &, cependant, il revenoit dans toutes les grandes queſtions aux opinions & aux principes Monarchiques, & dans toutes celles où il voyoit des écarts dangereux, il s'abſtenoit d'opiner, ou arrivoit tortueuſement & par des formes démocratiques, à des réſultats dont il s'indignoit bientôt après; car il ſubiſſoit avec peine le joug qu'il s'étoit impoſé, celui de plaire à la multitude.

» C'eſt au moment où il ſe croyoit aſſez fort pour prendre un autre ton, qu'on le place, ſans examen, au rang des plus Grands-Hommes. ---Pluſieurs de ceux qui lui décernent de tels honneurs, ſeront un jour bien étonnés de la manifeſtation complette de ſes opinions ſur les perſonnes & ſur les choſes; il eſt même impoſſible qu'un grand nombre de Députés ne ſache, dès-à-préſent, tout ce que penſoit M. de Mirabeau de la Majorité, de la Minorité de l'Aſſemblée, & de la Conſtitution. On ne peut avoir oublié en combien d'occaſions il a montré à tous, alternativement, à quelle diſtance il croyoit être de leur but & de leurs moyens. Sa véhémence a laiſſé plus d'une fois échapper des exploſions de mépris, d'indignation ou de pitié, qui s'adreſſoient à tous les partis & preſqu'à toutes les opérations qu'il n'avoit pas combinées.

» D'un autre côté, nous avons vu pendant deux ans, la Majorité ſe refuſer à le nommer Préſident de l'Aſſemblée; tantôt on s'indignoit de ſa verſatilité dans les principes, & nous entendions publier dans les feuilles patriotiques *la grande trahiſon de M. de Mirabeau*. Tantôt le ſouvenir de ſes mœurs, de ſes aventures, en impoſoit au zèle & à la reconnoiſſance, & il a fallu eſſayer

bien des fois le fauteuil, épuifer la lifte de tous les hommes célèbres, avant de lui permettre de s'y affeoir. C'eft donc de fa préfidence, c'eft-à-dire, fix femaines avant fa mort, que date la haute confidération de M. de Mirabeau; encore l'avons-nous vu dans cet intervalle, éprouver quelques échecs dans l'Affemblée; mais des fuccès plus importans que ces échecs, lui étoient réfervés s'il eût vécu, & c'eft à fon retour aux principes d'ordre & de juftice qu'il auroit dû fes fuccès, dont malheureufement nous n'avons vu que l'exorde.

» Or je demande maintenant, quels font les vertus & les fervices que l'Affemblée a voulu récompenfer, par le décret qui vient d'honorer fa mémoire? Eft-ce le Mirabeau de 1789 & 1790 que l'on veut illuftrer? L'Affemblée Nationale n'a pas jugé, pendant ce long intervalle, qu'il eût aucun droit certain à fon eftime; & les amis de l'ordre les plus épris de la liberté, ont de graves reproches à lui faire. Je ne les lui ai pas épargnés pour mon compte, & je pourrai produire un jour la preuve qu'il ne s'en eft point offenfé.

» Eft-ce le Mirabeau de 1791, qui eft un *Homme illuftre*? Il alloit peut-être le devenir; il étoit peut-être au moment de rendre de grands fervices à l'État; mais favez-vous comment? c'eft en vous avouant fes fautes & les vôtres; c'eft en confervant de la révolution tout ce qu'elle a de pur, & en vous montrant avec énergie tous fes excès & le danger éminent de fes excès; c'eft en épouvantant le peuple fur fon aveuglement, & les factieux fur leurs intrigues.

» Il eft mort avant que ce grand oœuvre fût confommé; il l'avoit à peine indiqué.

» Quels font donc encore une fois les fervices qu'on a récompenfés par des honneurs auffi ex-

traordinaires ? Comme homme public n'a-t-il pas été plus foible que ses principes ? Lorsque ses passions, & les circonstances l'ont dominé, il a fait beaucoup de mal, & le bien auquel il a concouru dans les résultats utiles de la Révolution, se seroit opéré sans lui ; car le despotisme s'écrouloit de toute part. Il falloit bien plus d'art & de prévoyance pour conserver des moyens de Gouvernement, que pour les détruire. --- Comme homme privé, la vie de Mirabeau ne peut se prêter à son apothéose : comme homme de génie, ses talens ne pouvoient le conduire à l'illustration, qu'autant qu'il en eût fait un plus utile emploi. ---Mais si c'est à ses dernières intentions que tant d'honneur est accordé, j'accepte l'heureux présage qu'on peut en induire. On sent donc enfin le besoin de l'ordre & de la paix, puisqu'on traite ainsi M. de Mirabeau, lorsqu'il s'en rend le missionnaire, puisque l'Assemblée l'honore en raison des vérités dont il avoit annoncé le développement. Qu'on lui dresse donc un mausolée, j'y consens ; mais qu'on grave sur son tombeau cette épitaphe :

» *A Mirabeau épouvanté de l'anarchie ; se disposant à la combattre, s'élevant au-dessus des Intrigans & des Factieux, réparant ses torts, & recueillant ses forces pour rétablir la Liberté, la Monarchie & la paix dans le Royaume.*

» Je voudrois ensuite à côté de ce mausolée élever une colonne, & y graver cette autre inscription :

François ! ce monument est consacré à votre instruction. Mirabeau commit de grandes fautes, sans partager votre ivresse ; ses talens & ses passions vous ont exaltés sans lui concilier votre estime, jusqu'au moment où il sonda l'abyme vers lequel vous êtes entraînés. Il alloit vous en montrer la profondeur, & il est mort. Choisissez maintenant entre ses conseils & ses exemples ».

MALOUET.

ODE

SUR LA MORT DE MIRABEAU,

Par Marie-Joseph de Chénier.

BEAUX Arts qu'inventa le Génie,
Unissez vos divins efforts ;
Lugubre & touchante Harmonie,
Fais-nous entendre tes accords ;
Marbre, obéis à Praxitèle ;
Toile, rends cette ame immortelle
Que les Dieux sembloient inspirer ;
Et toi, Muse patriotique,
Chante le funèbre cantique :
Un Grand-Homme vient d'expirer.

CITÉ que chérit Amphitrite,
Il attend de toi des autels ;
Sur tes bords sa gloire est écrite
En caractères immortels.
Par son éloquence puissante,
De notre liberté naissante
Je vois les ennemis vaincus :
Le despotisme envain conspire ;
Le peuple resaisit l'Empire,
Aux accens d'un nouveau Gracchus.

SUR une scène encor plus belle,
Au nom du peuple & de la loi,
Je l'entends, plein du même zèle,
Répondre à l'esclave d'un Roi.

Je vois ſon courage indomptable
Dénoncer au trône équitable
Les crimes de ſes favoris ;
Lorſque des Héros mercénaires,
Dans leurs exploits imaginaires,
Menaçoient les murs de Paris.

Silence, organes de l'envie,
N'outragez plus notre ſoutien ;
Songez que la France aſſervie
A vu Mirabeau Citoyen.
De ſes vertus républicaines
Les fers, les cachots de Vincennes
N'ont point abattu la fierté :
C'eſt-là que ſon mâle génie,
Sous la main de la tyrannie,
Fondoit de loin la liberté.

Couvre-toi d'un voile funèbre,
Témoin de ſes brillans ſuccès,
Tribune que rendit célèbre
Le Démoſthènes des François.
La France, mère inconſolable,
Perdant un Fils irréparable,
A pris les vétemens du deuil ;
Et puiſſent des honneurs ſi juſtes
Conſoler ſes mânes auguſtes
Dans le ſilence du cercueil !

Adoptez ces lugubres marques,
François qui chériſſez les lois.
On porte le deuil des Monarques ;
Un ſeul Grand-Homme vaut cent Rois.
Ce Franklin, qui dans l'Amérique,
Fit régner la raiſon publique,

Au monde étoit plus précieux
Que tous ces Princes dont la gloire
Expire & s'éteint dans l'hiſtoire,
Dès qu'on leur a fermé les yeux.

En vulgaires humains féconde,
La Nature à tous les inſtans
Sème en foule au milieu du monde
Des eſclaves & des tyrans:
Mais quand l'argile qu'elle anime
Enveloppe un eſprit ſublime,
Et le cœur altier d'un Héros;
Son ſein, qu'un tel effort accable,
N'enfante un prodige ſemblable
Qu'après un ſiècle de repos.

Jour d'épouvante! heure ſuprême!
Du peuple l'immortel appui
Expire au ſein du peuple même,
En s'occupant encor de lui.
La douleur le trouve impaſſible;
D'un front ſerein, d'un œil paiſible,
Il enviſage ſon trépas;
Et ſon ame ferme & ſublime
S'agrandit en voyant l'abîme
Qui vient de s'ouvrir ſous ſes pas.

Des Pontifes langage auſtère,
Mortels apprêts, pieux tourmens,
Mirabeau va quitter la terre,
Epargnez ſes derniers momens.
Fuyez ſon vénérable aſile,
Préjugés d'un âge imbécile,

Fuyez, menſonges révérés,
Que la frayeur de nos ancêtres,
L'avarice & l'orgueil des Prêtres
Avoient ſi long-temps conſacrés.

Au fond de la nuit éternelle,
Parmi les ombres deſcendu,
Il voit la douleur ſolemnelle
Des Citoyens qui l'ont perdu.
Paris & la Patrie entière
Vont dans ſa demeure dernière
Dépoſer le grand Mirabeau.
Ses reſtes que le peuple adore,
Il les voit triompher encore
Et des tyrans & du tombeau.

La France a-t-elle, avant notre âge
Honoré ces mortels divins
Dont l'eſprit eſt un héritage
Recueilli par tous les humains?
Ils mouroient : leur cendre ſacrée,
Par l'amitié ſeule entourée,
Marchoit vers le funèbre lieu;
Tandis qu'une pompe inſolente
Accompagnoit l'ombre ſanglante
D'un Louvois ou d'un Richelieu.

Du Fanatiſme étrange exemple!
Opprobre d'un ſiècle ſi beau!
A Sulpice on élève un temple!
Voltaire eſt preſque ſans tombeau!
Mort, il cherche encor un aſyle!
Un ordre des tyrans exile
Ses vains & précieux débris;
Et dans leur ſtupide colère,
De ſa dépouille tutélaire
Ils ont déshérité Paris.

Des Grands-Hommes de la Patrie
Nous verrons les mânes un jour,
Famille impofante & chérie,
Habiter un commun féjour.
Tel, au milieu de fepts collines,
S'élevoit fous des mains divines
Ce temple fuperbe & vanté,
Où, par la piété Romaine,
Dans les murs de la Cité-Reine,
On vit l'Olympe tranfporté.

Ennemis de la tyrannie,
Vifitez ces auguftes lieux;
Vertu, raifon, talens, génie,
Voilà vos Patrons & vos Dieux.
Souvent la Nation nouvelle,
Offrant un hommage fidèle
A ces mânes idolâtrés,
Viendra fur la chofe publique
Confulter la Patrie antique.
Au fond des monumens facrés.

Toi que la France défolée
Appelle en vain dans fes regrets,
Mirabeau, de ton maufolée
J'ornerai du moins les cyprès :
Lorfque ta fatale journée,
Par chaque printemps ramenée,
Renouvellera nos douleurs,
Je chanterai tes nobles veilles,
Et fur le marbre où tu fommeilles
Tu fentiras couler mes pleurs.

COMPLAINTE
SUR LA MORT
DE MIRABEAU

AIR : *O ma tendre Musette.*

O ma lyre plaintive
Exprime les douleurs!
En eſt-il de plus vive
Que celle de nos cœurs?
Sois gémiſſante & tendre
Auprès de ce tombeau :
Il enferme la cendre
D'HONORÉ MIRABEAU.

Dédaignant la chimère
Du rang Patricien ;
Mirabeau vit en frère
Le dernier Plébéïen ,
Son ſang eut quelque luſtre ,
Il le tenoit d'autrui ;
Si ſon nom eſt illuſtre ,
Il ne le doit qu'à lui.

En naiſſant, ſon génie
Alarme les tyrans :
Auſſi, la tyrannie
Proſcrit ſes premiers ans ;
La haine ou le caprice
L'oſent charger de fers. . . .
Il s'en fera juſtice
Aux yeux de l'Univers.

Peuple Franc, on t'opprime,
Ta liberté périt ;
Indigné de ce crime
Mirabeau t'avertit.
Un peuple aimant & brave
Sans doute, veut des Rois,
Mais, craignant d'être eſclave,
Il veut ſur-tout des lois.

Au ſaint Aréopage
Où nos droits ſont remis,
Par le commun ſuffrage
Mirabeau s'eſt aſſis :
Soudain, le Patriote
S'eſt preſque conſolé ;
Et, déja, le Deſpote
En ſecret a tremblé !

Sa généreuſe audace
Pourſuit tous les abus :
Il remet à leur place
Mars, Thémis & Plutus ;
Il fixe, ſans blaſphême,
Les droits & l'encenſoir ;
Et du trône, lui-même,
Il marque le pouvoir.

De conquête en conquête
Il avance toujours :
Un coup affreux l'arrête,
Et menace ſes jours ;
Le mal croît.... il redouble....
Tous ſoins ſont ſuperflus ;
Hors lui, chacun ſe trouble....
Il ſe meurt.... il n'eſt plus.

Il n'eſt plus, ce Grand-Homme...!
Notre amour .... notre orgueil !
Qu'on en triomphe à Rome,
Mais nous ſoyons en deuil ;
Rendons à ſa mémoire
Des honneurs immortels :
Athène eût à ſa gloire
Elevé des Autels.

Dans le fond de nos ames
Nous devons les dreſſer :
Quels détracteurs infâmes
Pourront les renverſer ?
Que la reconnoiſſance
Egale ſes bienfaits....
Il fit tout pour la France.....
Ne l'oublions jamais.

Notre chaîne briſée
Fut ſon plus noble effort :
Du ſein de l'Elyſée
Sur nous il veille encore :
De ſon bienfait inſigne
Soyons toujours jaloux ;
Nul tribut n'eſt plus digne
De ſon ombre & de nous.

Par DESTOURNELLES, *Officier de Grenadiers-Volontaires.*

411

Vers sur la mort de MIRABEAU.

CATON meurt lorſqu'aux bords du Tibre
Il voit la Liberté périr ;
MIRABEAU ne voulut mourir
Que lorſqu'il vit la France libre.

Par M. * * *